Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Sacha Guitry

# HISTOIRES DE FRANCE

1929

# Table des matières

LES GAULOIS ..... 5
JEANNE D'ARC ..... 38
LOUIS XI ..... 45
FRANÇOIS Ier ..... 63
HENRI II ..... 70
HENRI III ..... 73
HENRI IV ..... 76
RICHELIEU ..... 92
MAZARIN ..... 109
LOUIS XIV ..... 113
LOUIS XIV ET MADAME DE MAINTENON ..... 127
LOUIS XV ..... 134
LOUIS XV ET MADAME DE POMPADOUR ..... 137
CHEZ MADAME D'ÉPINAY ..... 148
LOUIS XVI ..... 153
LE 21 JANVIER 1793 ..... 161
LE CONSULAT ..... 178
ERFURT ..... 192
LA RESTAURATION ..... 208
LE SECOND EMPIRE ..... 226
MONSIEUR THIERS ..... 243
À GIVERNY ..... 251

À propos de cette édition électronique ..... 254

Dans son film intitulé Napoléon, Monsieur Sacha Guitry fait dire à Talleyrand, répondant à Monsieur de Blancmesnil, que si David a placé au centre de sa toile représentant la cérémonie du Sacre, la Mère de l'Empereur notoirement à Rome ce jour-là, c'est qu'il était un artiste et non un historien. Il ne faut point oublier ce mot si l'on veut connaître de ce livre toutes les joies qu'il propose.

*

Les phrases qui sont imprimées en lettres italiques dans cet ouvrage ne sont pas attribuées aux personnages qui les prononcent – elles ont été réellement dites ou écrites par eux.

S. G.

# LES GAULOIS

*Ce tableau se passe à quelques kilomètres de Bibracte, c'est-à-dire d'Autun – et cela, fort peu de temps avant l'invasion de la Gaule par les Romains.*

*Le décor représente un coin choisi au pied d'une colline, à l'orée d'un bois. Rochers, grands arbres, ombre douce…*

*À droite, une habitation qui n'est pas terminée.*

*Au lever du rideau, tous les personnages sont en scène, hormis le Vieux Tribun. Le Guerrier est debout, armé, cuirassé, casqué et adossé à un arbre. Le Mari, sur une échelle, ajoute des roseaux au toit de sa maison. L'Ouvrier l'aide dans ce travail. L'Artiste, assis sur une pierre, façonne un vase de terre et le sculpte. La Femme, avec l'Amant, bavarde, tous deux couchés dans l'herbe. C'est le matin et il fait beau.*

LE MARI, *s'adressant au Guerrier.*

Non, non, non, non… mille fois non, assez de guerres !

L'AMANT

Il a raison, assez de guerres.

LE MARI

Autres temps : autres mœurs, mon ami !… Nous ne sommes plus des sauvages, voyons !… Il ne faut pas que la Gaule continue de se battre à tout bout de champ comme elle le fait depuis tant d'années. Ce ne serait plus une vie, raisonnablement !

L'AMANT

Que nous ayons voulu établir les frontières de notre pays, quoi de plus naturel. Mais elles sont établies maintenant…

LE MARI

Nous avons même eu la sagesse de limiter la Gaule à ses frontières naturelles : au sud, les Pyrénées… à l'est, les Alpes et le Rhin.

L'AMANT

Or, ces frontières-là, qui songerait à nous les contester désormais ?… Personne !

LE GUERRIER

Personne ? Les Ibères nous les contestent au sud, les Romains à l'est et les Germains aussi !

LE MARI

Ce n'est pas vrai !

LE GUERRIER

Comment, ce n'est pas vrai ?

L'AMANT

Mais non, ce n'est pas vrai.

LE MARI

Tu t'imagines toujours que nos voisins ne songent qu'à nous envahir.

LE GUERRIER

J’en ai la conviction…

L’AMANT

Et parce que tu en as la conviction, sans en avoir la preuve, tu adoptes une attitude constamment provocante.

LE GUERRIER

Provocante ?… Parce que je suis armé, je suis donc provocant ?

L’AMANT

Je retire le mot s’il te désoblige, mais tu ne nieras pas que tu es susceptible.

LE GUERRIER

Très susceptible, j’en conviens.

LE MARI

Trop susceptible même !

LE GUERRIER

On ne l’est pas assez quand on ne l’est pas trop !… Malheureux qui vivez dans un rêve, follement convaincus qu’on vous aime au dehors…

LE MARI

Mais bien sûr qu’on nous aime !

LE GUERRIER

Ah ! vous croyez que deux pays peuvent s’aimer ?

L’ARTISTE

Certainement.

LE GUERRIER

Oui, oui… comme le renard aime la poule quand il a faim !… D'ailleurs, vous vous bercez de folles illusions et vous me faites sourire quand vous parlez des frontières de notre pays !… Mais notre pays, notre véritable pays, nous en faisons le tour en dix-huit heures de marche !

*Tous le regardent avec surprise et fureur.*

Mais oui, mais oui, mais oui… et qu'on le veuille ou non ! Même je vais plus loin, – c'est-à-dire : moins loin ! – notre pays, c'est notre ville, c'est Bibracte !

TOUS

Oh ! Oh !…

LE MARI

Mais c'est monstrueux ce que tu dis là !… Voyons, tu es un Gaulois…

LE GUERRIER

Non, je suis un Éduen ! Et nos vraies frontières, ce sont les remparts de notre cité. Je n'en connais pas d'autres !

LE MARI

Comment voulez-vous qu'on discute avec un entêté pareil.

LE GUERRIER

Mais je ne vous demande pas de discuter avec moi. Je suis venu vous avertir qu'une guerre avec nos voisins était

devenue inévitable et qu'il fallait vous apprêter. Si vous ne voulez pas tenir compte de mes avis, c'est votre affaire !

L'AMANT

Mais nous pouvons peut-être justement l'éviter, cette guerre…

LE MARI

Et nous avons le devoir de tout faire pour l'éviter. Les Arvernes sont des Gaulois, comme nous…

LE GUERRIER

Non, ce sont des Arvernes… comme nous sommes des Éduens.

LE MARI

Oh !…

LE GUERRIER

Tu peux faire « oh ! »… Tu peux crier, tu n'y changeras rien !

LE MARI

En tout cas, voudrais-tu ne pas t'en mêler ?

LE GUERRIER

Mais je ne m'en mêle pas.

LE MARI

Bon. Eh bien, alors, ne va pas te promener de leur côté avec tes soldats, comme tu le fais depuis huit jours. Laisse-nous nous en occuper.

L'AMANT

Il y a peut-être un malentendu qu'on peut très vite dissiper.

LE MARI

Mais sûrement.

LE GUERRIER

Perdre une occasion de se battre… quel malheur !

*Au mari.*

Quoi ! tu n'es donc pas fier des vertus de ta race ?… Tu n'es donc pas fier de penser que ton bras est toujours au service du faible…

LE MARI

Ah ! Mais, entendons-nous, la défense de l'opprimé n'est pas une vertu guerrière, et, quand tu mets ton bras au service du faible, c'est ton cœur de Gaulois qui te mène à la guerre… et nous suivons tes pas !… Mais tu ne te bats pas que pour de nobles causes et bien souvent tu nous entraînes dans de déplorables aventures… Il faut que tu te rendes compte que nous avons changé depuis cinquante ans. La vie n'est plus la même qu'autrefois. Nous arrivons à un degré de civilisation qu'on ne dépassera plus, j'en ai l'impression très nette, et il faut absolument que tu te fasses aux idées nouvelles…

LE GUERRIER

Que me reproches-tu ?

LE MARI

De n'être pas assez rusé. Et comme ta bravoure est sans égale au monde, on t'attire au combat quand on veut, où l'on veut et pour n'importe quel motif.

L'AMANT ET L'ARTISTE

Il a raison !

LE GUERRIER

Il a raison ! Il a toujours raison pour vous celui qui parle bien. Bavards !… Terribles bavards que vous êtes tous !

LE MARI

Je défends les intérêts de mes concitoyens. Mandaté par eux, je prends la parole en leur nom.

LE GUERRIER

Vous ne pensez qu'à prendre la parole… D'un peuple de guerriers, vous voudriez faire un peuple de bavards !

LE MARI

Il faut bien discuter les lois qu'on établit.

LE GUERRIER

Vos lois… personne ne les respecte. Pour moi, il n'y a qu'une loi : nous sommes des guerriers et nous faisons la guerre !

L'ARTISTE

Tout le temps ?

LE GUERRIER

Qu'est-ce que tu veux faire d'autre ?

L’ARTISTE, *montrant son œuvre.*

Ça.

LE GUERRIER

Quoi « ça » ?

L’ARTISTE

Ce vase que je viens de modeler…

LE GUERRIER

Pff !

L’ARTISTE

Et sur lequel je suis en train de faire ton portrait.

LE GUERRIER

Mon portrait ?

L’ARTISTE

Oui.

LE GUERRIER

Fais voir.

L’ARTISTE

Vois.

LE GUERRIER

Tiens, ce n’est pas mal.

L’ARTISTE

Et tu ne vivras dans la mémoire des hommes que si j'écris ton nom sous ton portrait.

LE GUERRIER

Qu'attends-tu pour l'écrire ?

L'ARTISTE

Qu'il te ressemble davantage. Mets-toi bien de profil… et tâche de rester en place un instant.

LE MARI, à l'*Amant*.

Est-ce que mon toit n'est pas un peu de travers ?

L'AMANT

Peut-être un peu. Mais, si tu veux m'en croire, il n'en est pas plus mal pour cela.

LE GUERRIER, à l'*Artiste*.

Tu aimes beaucoup la forme de sa nouvelle maison ?

L'ARTISTE

Oui. Toi, tu ne l'aimes pas ?

LE GUERRIER

Ah ! non. Vraiment, c'est trop vouloir faire exprès autre chose que ce qu'on a l'habitude de voir. Et ce qu'on faisait autrefois était tellement plus joli !

*L'Artiste rit.*

LE MARI, à *l'Artiste et parlant au Guerrier*.

Qu'est-ce qu'il dit ?

L’ARTISTE

Il parle de ta maison.

LE MARI

Et il ne l’aime pas, naturellement.

L’ARTISTE

Oh ! Non. Il prétend que ce qu’on faisait autrefois était bien plus joli…

LE MARI

L’aura-t-on assez entendue, cette phrase-là ! C’est incroyable !… Autrefois ! Hein, comme on l’aime, ce mot, dès qu’on a quarante ans !

LE GUERRIER

Tu n’as pas quarante ans ?

LE MARI

Je les aurai demain… Alors, excuse-moi si je profite de mon reste.

L’AMANT

Il est d’ailleurs amusant de constater que cet homme…

*Il parle du Guerrier.*

qui ne cesse de nous dire : « En avant ! », n’exalte jamais que le passé !

*À la femme.*

Est-ce que ce n’est pas exact ?

LA FEMME

Si, mon amour. Je n'ai pas entendu ce que tu as dit, mais c'est sûrement exact… puisque je t'aime !… Tu ne t'imagines pas que je vais m'intéresser à vos discussions, hein ? À chacun son rôle, n'est-ce pas ? Moi, je suis sur la terre pour aimer et pour faire des enfants. Et je te jure que cela me suffit bien !… Comme tu as de beaux yeux, ce soir ! Mets ta main sur ma nuque et serre de toutes tes forces…

L'AMANT

Pourquoi ?

LA FEMME

Pour me faire du mal. J'adore le mal que tu me fais !… Tiens, quand tu as couru après moi, hier au soir, dans le bois, et que tu m'as attrapée par le bras, tu m'as fait un mal…

L'AMANT

Oh…

LA FEMME

C'était délicieux !…

*Elle le regarde.*

Tu as l'air d'une grande bête sauvage…

L'AMANT

Oh !

LA FEMME

J’aime beaucoup les grandes bêtes sauvages, tu sais ! Dis-moi… est-ce que tu sens que tu peux me demander ce que tu veux et que je le ferai ?

L’AMANT

Oui, excepté le principal !

LA FEMME

Oh ! Le principal !… Ce n’est pas le principal, d’abord, heureusement. Le principal, c’est de s’aimer. En tout cas, ce n’est pas la peine d’en parler, puisque mon mari m’a fait jurer de ne pas le faire avec un autre que lui… Et du moment qu’il me l’a fait jurer, c’est qu’il y a une raison pour cela, sûrement.

L’AMANT

Quelle raison ?

LA FEMME

Je l’ignore. Mais, il y a un fait certain, c’est que je suis la première femme libre…

L’AMANT

Oui.

LA FEMME

Eh bien, dis donc, c’est quelque chose, ça !… Pense que je pourrais vivre comme tant d’autres, en esclavage. Merci !… Eh bien, puisqu’il a fait ça pour moi, puisqu’il a voulu que je sois libre, le moins que je puisse faire, c’est de lui obéir. D’ailleurs, écoute, c’est bien simple : si tu m’en reparles, je n’irai plus jamais le soir, avec toi, dans les bois !

L’AMANT

Pourtant, au crépuscule, hier, près de la source, tu ne me semblais pas tellement malheureuse…

LA FEMME

C’est possible, mais je n’irai plus… Tant pis !

L’AMANT

Et tu dis que tu m’aimes !

LA FEMME

Veux-tu en avoir la preuve ?

L’AMANT

Oui.

LA FEMME

Demande-moi un sacrifice ?

L’AMANT

Quel sacrifice ?

LA FEMME

Celui que tu voudras. Tiens, veux-tu que je me coupe les cheveux aussi courts que les tiens ?

L’AMANT

Mais tu es folle ! Ne fais jamais ça.

LA FEMME

Pourquoi ?

L’AMANT

Parce que tu le regretterais, d'abord… et puis, ça ne me prouverait pas que tu m'aimes.

LA FEMME

Ça m'irait peut-être très bien…

L'AMANT

Ah ! bon… ça, c'est autre chose. Dis-moi que tu as envie de te couper les cheveux, mais alors, n'appelle pas ça un sacrifice…

*En disant ces derniers mots, il a fait un pas en arrière.*

LA FEMME

Pourquoi t'éloignes-tu de moi ?

L'AMANT

Parce que ton mari nous regarde…

LA FEMME

Et alors ?

L'AMANT

Il a l'air furieux…

LA FEMME

Pour quelle cause ?

L'AMANT

Parce que je caressais tes cheveux, peut-être…

LA FEMME

Oh… tu le faisais pourtant bien doucement.

L'AMANT

Je vous laisse…

*L'Amant s'éloigne, tandis que le Mari s'approche.*

LE MARI

Il est charmant, ce grand garçon…

LA FEMME

Oh… exquis !… Et je suis bien contente qu'il te plaise.

LE MARI

Pourquoi ?

LA FEMME

Parce que je l'aime énormément !

LE MARI

Tant que cela ?

LA FEMME

Oh ! oui… je l'aime autant qu'on peut aimer, je crois.

LE MARI

Allons donc !… Mais, dis-moi… est-ce que tu l'aimes plus que moi ?

LA FEMME

Oh ! Sûrement…

LE MARI

Comment, sûrement ?

LA FEMME

Je veux dire que je l'aime plus que, toi, tu ne l'aimes.

LE MARI

Ah ! bon… oui, oh ! ça, certainement… Mais, ce que je te demande, c'est si tu l'aimes, lui, plus que tu ne m'aimes, moi ?

LA FEMME

Oh ! Tu plaisantes, voyons… et ce que tu me demandes là n'a pas de sens. Je ne peux pas avoir pour lui les mêmes sentiments que pour toi. Toi, tu es mon mari. Lui, je l'aime tout simplement… mais je n'appartiens qu'à toi.

LE MARI

Ah ! Tu ne… ?

LA FEMME

Oh ! Voyons. Puisque je te l'ai juré.

LE MARI

Oui, mais, lui, comme il ne m'a rien juré… est-ce qu'il ne t'en parle pas ?

LA FEMME

Si, justement. Et, depuis deux jours, il ne me parle que de cela. Mais, tu peux être tranquille, je viens de lui expliquer à l'instant que c'était impossible, puisque je t'avais juré de ne pas le faire. Et, comme c'est un garçon très gentil, je suis sûre qu'il ne m'en reparlera plus.

LE MARI

Je voudrais en être aussi sûr que toi. Mais, dis-moi, qu'est-ce que vous faites tous les deux ?

LA FEMME

On se promène… on court… on s'amuse… on s'embrasse.

LE MARI

Ah ! oui ?

LA FEMME

Oui, oh ! on ne fait rien de mal, va.

LE MARI

Non, bien sûr… mais, enfin… il n'est pas nécessaire que vous vous embrassiez…

LA FEMME

En effet, ce n'est pas nécessaire, mais c'est bien agréable.

LE MARI

Eh ! oui, seulement, je vais être obligé de te demander de te priver de ce plaisir…

LA FEMME, s*urprise*.

Oh !…

LE MARI, *formel*.

Oui.

LA FEMME, *obéissante*.

Bon.

LE MARI

Il est également inutile qu'il te touche les cheveux, comme tout à l'heure il le faisait.

LA FEMME

Ah ?

LE MARI

Oui. D'ailleurs, ne vous promenez donc pas ensemble d'une façon trop régulière… ne le faites pas pendant plus de cinq ou six minutes… et, le soir, n'allez plus dans les bois. Restez donc par ici.

LA FEMME

Bien. Mais, écoute, qu'est-ce que j'ai donc pour que tu me défendes tout ça…

LE MARI

Mais tu n'as rien, mon enfant. Pourquoi me poses-tu cette question ?

LA FEMME

Parce que je voudrais comprendre. Quoi, c'était donc mal ce que je faisais ?

LE MARI, s*e rendant compte un peu qu'il est bien maladroit.*

Ce n'était pas bien… et puis, surtout, cela pouvait mal faire parler de toi… et de moi. Or, dans ma situation, il ne faut pas qu'on parle mal de moi. Et puis, enfin, c'est décidé… tu es ma femme…

*Il la prend par le bras, sans douceur.*

Tu m'appartiens…

LA FEMME

Tu me fais mal…

LE MARI

Pardon. Et je ne veux pas qu'un autre homme que moi pose la main sur toi. Il faut que tu me sois fidèle de la tête aux pieds.

LA FEMME, m*oqueuse pour la première fois.*

Y compris les cheveux ?

LE MARI

Parfaitement. Il ne faut pas que tu me trompes.

LA FEMME

Du tout, du tout ?

LE MARI

Du tout, du tout.

LA FEMME

Même si nous devions être seuls à le savoir, toi, lui et moi ?

LE MARI

Mais naturellement !

LA FEMME

Et il n'y a pas pour ça une raison que tu me caches ?

LE MARI

Mais non. Je t'aime et tu dois être à moi seul, c'est tout.

LA FEMME

Eh ! bien, tu vois, moi, j'étais persuadée que tu avais une raison sérieuse de…

LE MARI

Mais c'est une raison sérieuse.

LA FEMME

Si l'on veut, oui. Mais, alors, quoi… ç'a donc vraiment une si grande importance que ça de faire l'amour ?

LE MARI

Tu le vois bien. Et tous les hommes, un jour, penseront comme moi.

LA FEMME

Eh bien, tu sais, ce jour-là, il s'en passera des choses sur la terre ! Alors, si je te trompais, qu'est-ce que tu ferais ?

LE MARI

J'aurais beaucoup de chagrin… tellement de chagrin que, le jour où je n'en pourrais plus de souffrir, je prendrais une arme…

LA FEMME, *le voyant déjà mort.*

Oh !

LE MARI

Et je te tuerais.

LA FEMME, *très étonnée.*

Ah ?

LE MARI

Oui.

LA FEMME

Tu me tuerais ! Alors, à tes yeux, je suis si précieuse que ça ?

LE MARI

Mais oui.

LA FEMME

Eh bien… tu vas me rendre orgueilleuse, tu sais.

LE MARI

Mais il faut que tu sois orgueilleuse. Il faut que tu sois fière d'être une femme.

LA FEMME

Il n'y a pourtant pas de quoi.

LE MARI

Mais si. Et puis il faut que tu sois fière aussi de moi. Il faut que tu te rendes compte que je suis un homme politique très important, très en vue… et qu'il ne faut pas que je sois ridicule.

LA FEMME

Et tu serais ridicule si…

LE MARI

Mais oui… parce que j'aurais eu tort. Tu vas comprendre. Je suis en train de faire de très grands projets pour mon pays. Or, pour cela, j'ai besoin d'être soutenu par tous, et il ne faut pas que cette loi que j'ai fait voter contre l'esclavage des femmes me soit justement fatale à moi-même et devienne une arme entre les mains de mes adversaires… Tu comprends ?

LA FEMME

Oui, ça, je le comprends très bien.

LE MARI

Il faut que tu sois un peu mon associée, en somme.

LA FEMME

Parfaitement.

LE MARI

Tu en bénéficieras, d'ailleurs, car plus ma situation deviendra grande, plus je m'enrichirai… et plus tu auras de belles robes…

LA FEMME

Et de beaux bijoux.

LE MARI

Voilà.

LA FEMME

Oui, oui, oui, oui… ça, c'est très clair.

LE MARI

Pourquoi penses-tu que j'aie voulu abolir la polygamie… et pourquoi ai-je donné l'exemple ?

LA FEMME

Je me le demandais justement…

LE MARI

Eh bien, c'est par estime pour la femme, tout simplement !… L'esclavage est une monstruosité, et je veux que, petit à petit, la femme devienne l'égale de l'homme.

LA FEMME

Oh !… Là, tu te moques de moi ?

LE MARI

Mais pas le moins du monde.

LA FEMME

L'égale de l'homme ? Pff… Eh bien, tu sais… tu m'en ouvres des horizons, aujourd'hui !…

LE MARI

J'en suis ravi, car j'ai décidé de faire ton éducation… et je veux croire que, désormais, ton intelligence devenant plus subtile, tu vas te mettre à réfléchir.

LA FEMME

Oh ! Mais je suis déjà en train.

LE MARI

Je te laisse… tranquille et confiant.

*Il s'éloigne, pas tranquille et méfiant.*

LA FEMME, à *elle-même.*

Eh bien, non, franchement… je ne me croyais pas une importance aussi grande. Et, d'autre part, je m'aperçois que l'abolition de l'esclavage et de la polygamie va permettre aux hommes de s'acharner désormais sur une seule esclave, qu'ils appelleront leur femme.

LE MARI, à *lui-même.*

La seule chose à craindre, avec l'abolition de la polygamie pour les hommes, c'est qu'elle soit un jour adoptée par les femmes… sans que nous le sachions, bien entendu !

*Il remonte vers le fond, tandis que l'Amant reparaît et s'approche de la femme.*

L'AMANT

Eh bien ?

LA FEMME

Quand la nuit sera venue, va m'attendre auprès de la source.

L'AMANT

Non ?

LA FEMME

Si !

L'AMANT

Oh… alors, tu… ?

LA FEMME

Oui… peut-être !

LE MARI

Ah ! Voilà notre Vieux Tribun qui vient nous dire bonjour…

LE VIEUX TRIBUN, p*araissant.*

Je ne viens pas vous dire bonjour. Je me promène tout simplement…

LE GUERRIER

Pourtant, tu arrives bien… car nous allons avoir à te demander quelques conseils…

LE VIEUX TRIBUN

Pour ne pas les suivre !

LE GUERRIER

Mais pourquoi es-tu toujours maussade ?

LE VIEUX TRIBUN

Mettez-moi de bonne humeur !… Est-ce ma faute à moi si vous m'exaspérez ?

LE GUERRIER

Patiente un peu ! Tu ne sais pas encore de quoi il est question, et tu rugis déjà.

LE VIEUX TRIBUN

Je n'ai pas besoin de savoir de quoi il est question pour être sûr à l'avance que vous ne ferez que des bêtises. Vous ne savez pas vous organiser…

LE MARI

Avec un homme comme toi dans un pays, laisse-moi te dire que ce n'est pas très facile de s'organiser. Dès qu'un gouvernement se constitue, tu n'as plus qu'une idée, c'est de le renverser.

LE VIEUX TRIBUN

Tant que vous n'aurez pas un chef, un vrai chef, ne laissez pas trop longtemps le pouvoir entre les mêmes mains.

LE GUERRIER

Eh bien, ce chef, ce vrai chef, il faudrait le trouver… Cherchons-le.

LE VIEUX TRIBUN

Un chef, mon ami, cela ne se trouve pas !… Quand ce n'est pas l'opinion publique qui le désigne et qui l'impose, c'est un homme, alors, qui, tout à coup, se dresse, dit : « Je suis votre chef » – le fait croire à tout le monde et se fait obéir !

LE GUERRIER

Et si j'étais cet homme !

L'AMANT

Ah ! Non…

LE MARI

Pas de guerrier !

L'ARTISTE

Ah ! Ben, merci…

LE VIEUX TRIBUN

Tu les entends ?… Ce n'est pas un homme de ton espèce dont nous avons besoin, mon pauvre ami. Il faudrait à la Gaule un chef autoritaire, intelligent, capable… un organisateur.

L'ARTISTE

Un roi, disons le mot !

LE VIEUX TRIBUN

Ah ! Ça, non, par exemple !

L'AMANT

Pourquoi ?

LE VIEUX TRIBUN

Mais parce que les rois, si ça commence bien, vers la fin ça se gâte ![1]

LE GUERRIER

---

[1] Cette phrase m'a été dite un jour par M. Clemenceau. D'ailleurs, l'acteur qui joue le rôle du Vieux Tribun doit se faire la tête de l'illustre homme d'État, qui connut cette scène et en approuva les répliques.

On en change !

LE VIEUX TRIBUN

Lorsque le mal est fait. Ah ! Non, jamais de roi !… Car le jour où l'un d'eux, plus puissant que les autres, vous laisse en mourant ses fils, ses petits-fils, ses neveux ou bien ses cousins…

LE GUERRIER

Une dynastie se fonde comme en Égypte !

LE VIEUX TRIBUN

Et tu nous souhaites une semblable destinée ?

L'ARTISTE

Elle pourrait avoir ses avantages, si les autres pays adoptaient cette forme de gouvernement.

LE VIEUX TRIBUN

Quels avantages ?

L'ARTISTE

Tout de même… si le monarque de chez nous donnait ses filles aux fils des rois voisins, quelle garantie de paix !

LE VIEUX TRIBUN

Oui, mais… donnant, donnant… et s'il prend pour ses fils les filles des voisins, au bout de trois générations de quel pays sera celui qui vous gouvernera ?… Vous parlez constamment de vos frontières – et vous auriez à votre tête un étranger pour les défendre ?… Gardez-vous d'un gouvernement de cette sorte !

LE MARI

Alors, conseille-nous.

LE VIEUX TRIBUN

Je me suis déjà mêlé vingt fois de vos affaires et j'ai tenté de vous mettre dans la bonne voie, mais vous ne voulez rien entendre !… Les yeux constamment fixés sur le mal qui peut venir du dehors, vous ne voyez pas la plaie qui vous ronge à l'intérieur.

LE GUERRIER

Il va encore nous parler des Druides !

LE VIEUX TRIBUN

Oui, et j'en reparlerai chaque fois qu'on me demandera mon avis. Et je combattrai jusqu'à la limite de mes forces ces hommes auxquels vous avez laissé prendre un pouvoir effrayant sur les esprits… ces hommes qui jouissent de privilèges insensés !… Exempts du service militaire…

LE GUERRIER

Ce qui est un tort…

LE VIEUX TRIBUN

Comme ils sont exempts d'impôts…

LE MARI

Ce qui est une injustice !

LE VIEUX TRIBUN

Ils s'arrogent tous les droits, jugent tous les procès et prononcent des condamnations qui sont d'une incroyable

cruauté !… Écoutez-moi bien. Si vous laissez les Druides s'approcher du pouvoir, je vous prédis que, dans cinquante ans, ce sont eux qui gouverneront la Gaule… et vous ne pourrez plus vous en débarrasser !… L'État doit se séparer d'eux, impitoyablement, quelle que soit la valeur de leur intelligence.

LE MARI

Eh bien, présente-toi à nos suffrages et, si l'on te donne le pouvoir, que cette séparation soit ton œuvre.

LE VIEUX TRIBUN

Reprendre le pouvoir… jamais !

LE MARI

Ne dis donc pas « jamais », car tu en meurs d'envie…

LE VIEUX TRIBUN

J'en meurs d'envie, c'est vrai, mais ce n'est plus de mon âge. Ergoter, discuter, convaincre… n'avoir jamais mes coudées franches… être obligé tous les deux jours d'offrir ma démission pour obtenir ce que je veux… non, vraiment cela ne me tente plus.

LE GUERRIER

Mais ce que tu accepterais peut-être volontiers, ce serait le pouvoir absolu ?

LE VIEUX TRIBUN

S'il le fallait, parfaitement. Mais, alors… absolu ! Et quand vous ne saurez plus de quel côté vous tourner, lorsque vous aurez fait sottises sur bêtises, quand le sort du pays sera bien menacé… quand vous n'aurez presque plus l'espoir de le

sauver… à la dernière minute enfin, mais pas avant… vous viendrez me l'offrir, ce pouvoir absolu, et je l'accepterai ! D'ici là, tâchez de découvrir un organisateur…

LE GUERRIER

Nous avons un devoir plus urgent à remplir. Sur le point de conclure une alliance avec les Germains, tout le Plateau Central s'est armé contre nous…

LE VIEUX TRIBUN

Il fallait le prévoir !

L'ARTISTE

Et ne pas envenimer les choses davantage…

LE MARI

Dis-lui, je t'en supplie, que la désunion des Gaulois fait le jeu de nos ennemis…

LA FEMME, à *l'Amant.*

Soutiens-le, soutiens-le…

LE MARI

Fais-lui comprendre enfin que le seul objectif raisonnable pour nous doit être l'unité de la Gaule…

LA FEMME, à *l'Amant.*

Soutiens-le, soutiens-le…

L'AMANT

Oui, oui, oui, oui… il a raison !

LE GUERRIER

Ah ! Vous croyez qu'une fraternité réelle peut s'établir entre les Aquitains, par exemple, et nous ?

LE MARI

Il le faut ! Je le veux…

L'AMANT

Et tous nous le voulons !

LE MARI

Il faut qu'une grande idée domine désormais les intérêts particuliers de tous les peuples de la Gaule…

LE GUERRIER

Quelle idée ?

LE MARI

L'idée que la ville la plus éloignée de la nôtre nous appartient un peu…

L'AMANT

Et que, s'il le fallait un jour, la Gaule tout entière se lèverait pour la défendre…

LE GUERRIER

Sous les ordres d'un général en chef qui aurait la haute main sur toutes les armées !

LE MARI

Allons le proclamer sur la place publique !

*Le Mari, l'Amant et le Guerrier remontent et s'éloignent, emportés par leur enthousiasme. L'Ouvrier les suit.*

LA FEMME, à *l'Artiste.*

Veux-tu me faire un grand plaisir ?

L'ARTISTE

Oui…

LA FEMME

Fais le portrait de mon mari pendant qu'il parle.

L'ARTISTE

C'est une idée…

*L'Artiste s'éloigne.*

LA FEMME, a*u Vieux Tribun.*

Si mon mari prend le pouvoir, ne le renverse pas trop vite… tu veux bien ?

*Le Vieux Tribun lui sourit, elle lui envoie un baiser et rentre dans sa maison.*

# JEANNE D'ARC

*Le décor, placé parallèlement à la rampe et au premier plan du théâtre, représente, dans sa grandeur naturelle, la partie centrale de la façade de la cathédrale de Reims. C'est dire assez que ce tableau se passe censément à trente ou trente-cinq mètres du sol. Nous sommes le 17 juillet 1429.*

*La cathédrale, qui ne fut achevée que l'année suivante, n'est pas complètement encore débarrassée de ses échafaudages. Sur l'un d'eux. Pierre et Jean, deux ouvriers sculpteurs, sont accoudés quand le rideau s'ouvre.*

*Pendant tout ce tableau, on entendra le murmure qui monte d'une foule impatiente et joyeuse.*

JEAN

Tu les vois ?

PIERRE

Pas encore. Mais avoue que nous sommes un peu mieux sur notre échafaudage qu'écrasés dans cette foule…

JEAN

Ah ! plutôt oui. Combien sont-ils sur cette place ?

PIERRE

Quinze ou vingt mille peut-être – tous les Rémois sont dans la rue.

JEAN

Et dire qu'on leur avait promis que la cathédrale serait terminée le jour du sacre.

PIERRE

Je pense qu'ils ne l'ont pas cru. Voilà vingt ans qu'on leur raconte qu'il n'y a plus que pour six mois de travail.

JEAN

Et, d'après toi, il y en a encore pour combien de temps avant qu'elle soit complètement finie ?

PIERRE

Oh ! ça… comment veux-tu savoir ! Pour plus d'un an, en tout cas. Est-ce que tu sais quand elle a été commencée ?

JEAN

Il y a quarante ans, je crois.

PIERRE

Mon pauvre ami… il y a deux cent dix-huit ans qu'on y travaille. Alors, quand je dis qu'il y en a encore pour un an…

*Le bruit que fait la foule devient tout à coup plus violent, mais il s'apaise aussitôt.*

JEAN

Je crois que les voilà… Non, pas encore.

PIERRE

Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

JEAN

De qui ?

PIERRE

D'elle, pardi… de Jeanne d'Arc. De qui veux-tu qu'on parle en ce moment ?

JEAN

Ben… tu sais, moi… heu… dis-moi d'abord ce que tu en penses, toi.

PIERRE

Moi, mon ami, je t'avoue franchement que si tout ce qu'on raconte est vrai… ça donne à réfléchir.

JEAN

Tu parles de ses apparitions ?

PIERRE

Non, ses apparitions… ça, c'est autre chose.

JEAN

Et tu n'y crois pas ?

PIERRE

Pas énormément, non.

JEAN

Alors, à quoi fais-tu allusion quand tu dis que si tout ça c'est vrai, ça donne à réfléchir ?

PIERRE

Je fais allusion à ce qui se passe depuis quelques mois…

JEAN

Quoi, ses victoires ?

PIERRE

Oui, ses victoires… son courage… les choses qu'elle a dites… ce roi qu'elle est allée chercher, presque de force… qu'elle impose à tout le monde et qu'elle fait sacrer ce matin même ici tout cela m'impressionne et me trouble, bien sûr… mais, plus que tout cela, ce qui me semble étonnant, c'est ce sentiment nouveau qu'on éprouve, à cause d'elle, depuis deux ou trois mois…

JEAN

Quel sentiment ?

PIERRE

Tu aimais la France, toi, il y a un an ?

JEAN

La France ?

PIERRE

Oui, ton pays, tu l'aimais ? Ça te faisait quelque chose quand on te disait que les Anglais nous avaient pris deux ou trois villes ? Hein… ? Pas grand-chose, avoue-le. Eh bien, tu n'as pas la sensation qu'aujourd'hui tu penses différemment ?

JEAN

Peut-être…

PIERRE

Sûrement. Tu comprends, ce qui est troublant, c'est la pensée qu'une paysanne a eu l'idée de s'occuper de tout ça. Et même en admettant que ce ne soit pas elle qui en ait eu l'idée, même en croyant à ses apparitions, il y a un fait certain, c'est que la ville d'Orléans à laquelle je n'avais jamais pensé… eh bien, il me semble que j'y tiens aujourd'hui, il me semble qu'elle est un peu à moi. Si on te disait demain que les Anglais veulent nous la reprendre, tu n'irais pas essayer de la défendre ?

JEAN

Ah ! si…

PIERRE

Eh bien, vois-tu, je crois que, aimer son pays, ça commence comme ça.

JEAN

Les voilà…

*Les cloches se mettent à sonner à toute volée. Une immense rumeur monte d'en bas qui se prolonge, se renouvelle et que domine le bruit du pas des chevaux sur les pavés de la place.*

Oh ! ce qu'elle est jeune…

PIERRE

Elle est rudement belle !

JEAN

Tu la trouves belle ?

PIERRE

Je la trouve merveilleuse.

JEAN

Lui, le nouveau roi, il est affreux, en tout cas… et puis, il a l'air tout bête… hein ? Pourquoi tu pleures ?

PIERRE

Je ne pleure pas.

JEAN

Tu as vu comme elle a sauté de son cheval. On dirait un garçon. Elle parle au roi… elle lui montre la cathédrale… elle nous a vus… elle nous regarde… elle nous sourit… Tu crois qu'on peut lui faire un petit signe ?

PIERRE

Oui… celui-là.

*Il fait le signe de la Croix.*

JEAN

Ils entrent dans l'église.

*À cet instant, les grandes orgues jouent et les chœurs se font entendre, tandis que les cloches lointaines et voisines continuent leur chanson. Pierre et Jean sont allés se mettre le nez aux vitraux de la grande rosace, et, pendant un instant, ils restent ainsi. Puis, lentement, silencieusement, Pierre se met au travail. Jean le regarde faire.*

Quoi, tu travailles un jour de fête ?

PIERRE

Qu’est-ce que tu veux faire de mieux ?

*Il a repris ses outils de sculpteur et s’approche de l’immense statue de pierre qu’il est en train de terminer.*

Je cherchais depuis huit jours comment cela pouvait bien être le sourire d’un ange. Je l’ai trouvé tout à l’heure quand Jeanne nous a souri.

JEAN

Mais tu ne crains pas qu’il soit un peu fragile, ton ange, si tu le sculptes autant que ça ?

PIERRE

Fragile ? Qu’est-ce que tu veux qu’il lui arrive ?

JEAN

Sait-on jamais… en cas de guerre, peut-être…

PIERRE

En cas de guerre ? Voyons, même en cas de guerre, tu ne vois pas des gens osant porter la main sur une cathédrale…

# LOUIS XI

*Le décor représente la salle du Trône, au Palais des Tournelles à Paris en 1480. Ayant auprès de lui Tristan l'Hermite, Louis XI, assis, hoche la tête.*

LOUIS XI

Malgré ce que j'ai fait
Pour mon pays,
Oui, Tristan, je le sais
Je suis haï !
Petit, chétif
Et maigrelet
Je suis fautif…
Il ne faut pas qu'un roi soit laid.
Mais n'ayons pas de ces soucis
Poursuivons notre tâche en dépit de la haine
Et rentrons à Plessis.

TRISTAN, a*nnonçant.*

Sa Majesté la Reine.

LOUIS XI

Eh bien, mais – qu'elle vienne.

*Il s'approche d'une fenêtre ouverte et regarde Paris.*

Adieu, mon beau Paris
Dont j'aimerais que les défauts
Fussent encor des qualités…

Et je te vois si bien capitale du monde.

*Des hommes d'armes entrent à ce moment, précédant la Reine.*

LA REINE

Sire, dans les nouveaux appartements que vous faites aménager à Plessis-lez-Tours, aurai-je enfin la joie d'occuper la même chambre que Votre Majesté ?

LOUIS XI

Hélas ! Madame, non – car vous êtes une étrangère. Cette précaution, déjà, je l'avais prise à mon premier mariage avec la fille du roi d'Écosse – bien que l'Écosse fût à mes yeux le contre-poison de l'Angleterre. Il ne conviendrait pas, en effet, que le roi de France, en son sommeil, prononçât certains mots indiscrets qui fussent de nature à nuire aux intérêts de son royaume.

*Le roi baisse la tête, on sent qu'il ne dira plus rien. La Reine se retire tandis que le rideau se ferme.*

*Quand il se relève, le décor représente à Plessis-lez-Tours la chambre à coucher du roi Louis XI. Le lit, face au public, est au fond du décor. Une porte en pan coupé se trouve à gauche. À droite, une haute et large fenêtre grillagée s'ouvre sur la Touraine. Au milieu de la chambre, une table ronde recouverte d'une étoffe. Auprès de cette table, un large fauteuil et deux autres sièges. La scène se passe dans la soirée du 20 août 1483.*

*Le roi Louis XI est seul, assis sur le rebord de la fenêtre. Le soleil décline à l'horizon – et, quelques instants plus tard, l'*Angélus *sonne. Le roi se met alors à genoux, le visage tourné vers la fenêtre et les mains jointes.*

LOUIS XI

*Angelus Domini nuntiavit Maria, et concepit de Spiritu Sancto. Ave Maria, gracia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus et benedictus fructus ventris tui Jésus…*

*Pendant ces derniers mots, et tout en priant, Louis XI a surveillé ce qui se passait au dehors.*

Archers ! Je ne veux pas qu'on approche des murs.
Je ne veux pas entendre ces murmures
Et ces rires exaspérants des filles.
Je ne veux surtout pas qu'on s'approche des grilles…
Tous ces gens-là, qui me regardent, qu'on les chasse…
Qu'ils ne s'arrêtent pas, qu'ils s'en aillent, qu'ils passent…
Et, s'ils reviennent, qu'on les tue !
Je ne veux pas qu'on s'habitue
À s'arrêter sous mes fenêtres de la sorte.
D'ailleurs, fermez la grille et verrouillez les portes…
*Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostrae…*
Je veux à l'avenir
Qu'avant la fin de *l'Angelus* tout soit fermé…
Et vous verrez comment je me fais obéir.
Qui sait parmi ces gens s'il n'en est point d'armés…
*Ecce ancilla Domini…*
Je veux entendre les verrous. Recommencez…

*On entend le bruit des verrous que l'on pousse.*

Encor ! Encor ! Assez…
*Fiat mihi secundum verbum tuum… Ave Maria…*

*Louis XI a laissé tomber sa tête dans ses mains et il reste ainsi, prostré, jusqu'à la fin de*

*l'Angelus. La porte s'entrouvre et Tristan l'Ermite, inquiet, passe la tête. Il regarde le Roi, de loin, puis il s'approche et se penche sur lui. Sans doute il n'entend pas sa respiration, car il appelle.*

TRISTAN

Coitier !… Vite… Venez. Regardez. J'ai bien peur…

*Coitier est entré et est allé vers le Roi. Il le prend doucement par les épaules et le renverse en arrière. Louis XI a les yeux clos.*

Mort ?

COITIER

Je crois.

LOUIS XI

Non, pas encor.
Mais je souffre… Oh ! mon cœur…
Donne ta main, Coitier, tu le sens… comme il bat
Faiblement…

COITIER

Ne restez pas ainsi…
Relevez-vous.

LOUIS XI

Je ne peux pas…

TRISTAN

Laissez-vous faire. Doucement. Voilà.

LOUIS XI

Merci.

*Tristan et Coitier l'ont pris dans leurs bras et l'ont presque porté jusqu'à son fauteuil. Un temps. À Tristan.*

Il faudrait dire en bas
Qu'on a très mal fermé la grille. Regardez…

*Tristan obéit.*

Mon bon Coitier, comprends-le bien,
Ils ne sont pas assez nombreux pour me garder.
Quatre cents hommes, ce n'est rien
Quand tant de gens veulent ma mort…

*À Tristan.*

Elle est fermée ?

TRISTAN

Elle est fermée.

LOUIS XI

Merci.
Pauvre de moi… Comme j'ai mal !… Il faut aussi
Que tous les hommes aux créneaux soient bien armés.

TRISTAN

Tous ils le sont, Seigneur.

LOUIS XI

Merci, mon bon Tristan.
Mais

Qu'on les surveille bien, surtout. S'ils s'endormaient,
Quelqu'un pourrait monter par le mur, aisément.
Pour éviter cela,
Qu'ils marchent tout le temps…
Ils ne doivent jamais s'arrêter – n'est-ce pas,
Tu le diras, Tristan ?

*À Coitier.*

Je ne peux m'endormir que si je les entends.
Oh ! C'est affreux ce que je souffre en ce moment…
Coitier, Coitier, soigne-moi bien, je t'en supplie
Et tout ce que tu peux désirer, tu l'auras.
Argent, places, faveurs… Tiens, veux-tu la moitié
De mon
Domaine de Brimont ?
Le veux-tu tout entier ?
Tout ce qui peut te faire envie,
Tu le prendras…
Mais me prolonge un peu la vie.
On a baissé le pont-levis…
Pourquoi l'a-t-on baissé, je ne veux pas, j'ai peur…
Qui vient ? Je veux savoir…

TRISTAN

C'est Comines, Seigneur.

LOUIS XI

Cher Comines. Tant mieux.
Mais pourvu que l'on pense à refermer les portes
Mon Dieu…

COITIER

Le Roi ne devrait pas s'énerver de la sorte…

LOUIS XI

Je ne m'énerve pas, Coitier, mais j'ai si peur
Quand vient la nuit, si tu savais.
J'entends battre mon pauvre cœur…
Et lorsque je m'endors, mes rêves sont hideux.
Vous devriez ce soir rester là tous les deux.
Vous devriez passer la nuit à mon chevet…

TRISTAN

Nous resterons.

LOUIS XI

Mes bons amis.

*Un temps.*

Je sens mauvais…
Déjà… Donnez-moi du parfum…

*Coitier prend un flacon et le lui présente.*

Tu peux le renverser tout entier dans mes mains.

*Coitier fait ce que lui demande le Roi, et Louis XI se frotte longuement les mains et les respire avec délices, les yeux fermés.*

C'est frais.

*Il semble s'être assoupi. Comines paraît. Coitier lui fait signe d'approcher sans bruit.*

TRISTAN

Comme il est pâle.

COMINES

Mort ?

TRISTAN

Je crois que c'en est fait…

LOUIS XI

*Les yeux toujours clos.*

Non, Tristan, pas encor.
Je suis d'ailleurs bien moins malade qu'on ne pense,
Et l'on s'alarme à tort quand je ferme les yeux.
Il ne faut pas trop se fier aux apparences.
Je vous enterrerai peut-être tous les deux…
Coitier ? C'est peu probable, et ce serait dommage…
Il est trop jeune. Mais nous deux,
Mon compère Tristan, nous avons le même âge.
Pourquoi serait-ce moi qui m'en irais d'abord ?
Si tu pars le premier,
Pense à moi, je t'en prie :
Fais-moi ton héritier !
Et rends-moi la moitié
De ce que tu m'as pris !

*Il ricane à cette pensée.*

Oh ! Tristan n'aime pas qu'on parle de sa mort…
Je n'en parlerai plus.
Mais rends-moi la pareille, alors,
Et ne me parle plus de la mienne, veux-tu ?

*C'est à ce moment seulement qu'il aperçoit Comines.*

Comines, mon ami… mon cher ami. Bonsoir.
Embrasse-moi. Je suis bien aise de te voir.

COMINES

Le Roi va mieux ?

LOUIS XI

Peut-être un peu…
Quand il te voit.
Viens t'asseoir là, tout près de moi.
Mon doux ami fidèle…
Au moins m'apportes-tu quelque bonne nouvelle ?

COMINES

Ce que j'apporte est mieux qu'une bonne nouvelle,
Et je me réjouis, Sire, de votre joie.
Quelque présomption qu'on ait à se vanter
De pouvoir lui complaire,
Ne vais-je pas un peu soulager les souffrances.
De Votre Majesté,
Quand je mets sous ses yeux le premier exemplaire
Du livre, le premier, que l'on imprime en France ?

LOUIS XI

Ah ! oui, ça c'est très beau… Comme c'est émouvant !
Alors, explique-moi… C'est ainsi qu'on le vend ?

COMINES

Mais oui, Sire.

LOUIS XI

Et n'importe qui peut l'acheter ?

COMINES

Mais n'importe qui, Sire.

LOUIS XI

C’est magnifique… évidemment.
Mais que c’est grave… Pense donc :
N’importe qui peut l’acheter… C’est effrayant !
Combien, ce livre, le vend-on ?

COMINES

On en demande deux écus.

LOUIS XI

Ce n’est pas cher.

COMINES

De tout ce que le Roi Louis XI a pu faire
Pour son pays,
De tout ce dont on gardera la souvenance,
Sire, pendant longtemps,
Je ne vois rien, à mon avis,
Qui soit plus important
Que d’avoir imposé l’imprimerie en France.
Car tous ces imprimeurs, c’est bien vous, Sire,
Qui d’Allemagne, un jour, les avez fait venir ?

LOUIS XI

Ne m’en fais pas trop souvenir,
Je commence à le regretter.
Deux écus, mon ami, réfléchis, ce n’est rien !
Tant qu’on n’imprimera
Que des chroniques, des poèmes, je veux bien…
Mais comme il va falloir surveiller ces gens-là !
Songez au mal qu’ils peuvent faire, c’est terrible !
En tout cas,

Vous leur avez bien dit, je pense, n'est-ce pas,
Qu'ils devaient à jamais
Renoncer à l'idée
De publier la Bible
En français ?

COMINES

Ils le savent, Seigneur.

LOUIS XI

Sur ce point-là surtout que l'on soit inflexible.

COITIER

Quoi, le Roi ne veut pas qu'on imprime la Bible ?

LOUIS XI

Ah ! Non…

COMINES

Même en latin, le Roi n'a pas voulu.

COITIER

Je comprends mal pourquoi…

LOUIS XI
Vous ne l'avez pas lue !
La Bible ? Eh bien, merci…
Qu'on l'imprime demain,
Qu'on la vende, tenez, comme ce livre-ci,
Qu'elle passe de mains en mains,
Et dans quarante ans vous verrez
Ce que c'est
Que de dire

Aux Français :
Voilà deux religions, vous n'avez qu'à choisir !
Le monde est bête – prenez garde – et si méchant !
Et, le plus souvent, les progrès
Sont des armes à deux tranchants.
On ne pense qu'à son pays, qu'à ses sujets,
En vue de leur bonheur on fait mille projets…
On croit pouvoir les rendre heureux, ce n'est pas vrai !
Ceux qui ne sont ni bêtes, ni méchants sont fous…
Et ce qu'on fait pour eux se tourne contre vous.
Quand j'ai créé la poste aux chevaux, j'ai pensé
Qu'ils allaient s'en servir au moins utilement…

COITIER

Eh bien ?

LOUIS XI

C'est désolant, c'est insensé…

COITIER

Pourquoi ?

LOUIS XI

J'ai fait décacheter les lettres qu'ils s'envoient.
Je les ai lues et, les lisant,
J'ai cru devenir enragé.
D'Arras à Perpignan, de Langres à La Rochelle,
Ils ne songent qu'à propager
Les mauvaises nouvelles.
Pour reprendre et garder la Champagne et la Brie
J'ai dû faire arrêter le traître La Balue,
Serviteur infidèle,
Or, dans leurs lettres que j'ai lues,

Tous ils parlaient de La Balue,
De ses supplices, de ses maux,
Mais des deux provinces nouvelles
Que je rendais à mon pays, pas un seul mot !
D'ailleurs, à ce propos,
Je voudrais te dicter quelque chose, Comines,
Puisqu'il va falloir paraître devant Dieu
Et puisque vers la mort, hélas ! je m'achemine.
Viens là, tout près…
Prends cette feuille et fais un trait
Qui la partage en son milieu,
Afin que nous ayons deux colonnes égales.
Dans l'une, tu mettras : « Ce que j'ai fait de bien. »
Dans l'autre, tu mettras : « Ce que j'ai fait de mal. »
Et je vais tâcher de n'oublier rien.
Ce que j'ai fait de bien – d'abord, pour commencer,
J'avais vingt ans quand j'ai chassé,
De Dieppe, messieurs les Anglais
Qui n'en voulaient pas déloger.
Et l'an d'après,
Mil quatre cent quarante-quatre,
J'ai combattu le Suisse et fini par le battre.
Rien qui soit bien fameux ni notable, je crois,
Jusqu'en mil quatre cent soixante-deux ou trois…
Époque mémorable ! Un soir à Montlhéry
Je brise enfin la Ligue et rentre dans Paris.
Je suis roi, je gouverne ! – Et pendant onze années
De luttes obstinées,
J'ai vécu
Tous mes rêves !
Combattant sans relâche et manœuvrant sans trêve,
Faisant des prisonniers, imposant des rançons,
À la fin j'ai vaincu

Jean d'Aragon, Nemours, et Bretagne, Alençon
Et mon grand ennemi Charles le Téméraire,
Que, comme une horrible vipère,
J'ai pu tenir un jour, enfin, sous mon talon !
Onze ans de luttes, ce fut long,
Certes, oui, mais c'était de la bonne besogne,
Puisque j'ai pu rendre à la France
Avec le Roussillon, le Maine et la Bourgogne,
L'Anjou, la Picardie et la douce Provence.
La colonne du bien s'allonge ?

COMINES

Elle est au bout.

LOUIS XI

Et j'en oublie encor beaucoup.
Passons à l'autre, cependant,
Ce que j'ai fait de mal. Aidez-moi, s'il vous plaît ?

*Tristan, Comines et Coitier baissent les yeux.*

Eh bien, avez-vous peur, ou bien
Peut-être ne trouvez-vous rien ?
Tristan, sois courageux, allons, mon vieux compère…
Vous ne trouvez donc rien qui soit mal, à noter ?

COMINES

Ne vous êtes-vous pas autrefois révolté
Contre le défunt roi, votre vénéré père ?

LOUIS XI

Je l'avais oublié. Notez-le. Mais, de grâce,
N'allez pas vous tromper. Chaque chose à sa place,

Et souvenez-vous bien des raisons que j'avais
De lutter contre un roi qui n'était qu'un fantôme.
Fallait-il donc le laisser faire
Quand il démembrait le royaume ?
Ce que j'ai fait de bien : j'ai combattu mon père !
Mais sur vos sentiments
À mon égard, ceci m'éclaire.
Et vous allez probablement
Me parler de Péronne aussi ?
Estimez-vous que j'ai mal fait quand j'ai menti ?
Et les Liégeois que j'ai trahis,
Que ne m'en parlez-vous ?
Et tous ceux-là que j'ai trompés pendant quinze ans…
Ne m'en faites-vous pas un grief à présent ?
N'avez-vous pas à me donner quelques leçons ?
J'ai fait la guerre à ma façon
Sans aucune pitié jamais pour le vaincu,
Sans grandeur d'âme et sans plaisir – mais convaincu
Que c'est un jeu terrible auquel on peut tricher
*Et qu'on doit, s'il le faut, risquer dix mille écus*
*Pour sauver la vie d'un archer.*
Quant à ma politique, on peut la condamner.
Mais je n'en démords pas !
*Il faut donner ce qu'on n'a pas*
*Et promettre ce que l'on ne peut pas donner.*
Mais laissons là mes trahisons,
Car il me reste encor à parler de mes crimes.
Mes crimes ! Beau sujet et bien propre à remplir
La colonne du mal ? Allons, mon bon Tristan,
Le moment est venu de desserrer les dents.
Fais-moi donc souvenir
Un peu de mes victimes.
Combien t'ai-je ordonné d'en pendre et d'en occire ?

TRISTAN

Deux ou trois cents peut-être, Sire…

LOUIS XI

En vérité ?
Deux ou trois cents ? Deux ou trois mille, mon ami.
Plus le nombre en est grand, plus j'en ai de fierté,
Puisqu'ils étaient nos ennemis.
Pauvres gens ! Malheureux qui n'avez rien compris !
Qui me parlez de mes victimes !
Ce que j'ai fait de bien : ajoutez donc mes crimes.
La colonne du mal ?…

COMINES

Est vierge encore…

LOUIS XI

Eh bien…
Mettez donc : La Balue, alors.
Je suis sûr que vous y pensiez !
Oui, mettez : La Balue. Avoir été trop tendre
Avec Jean La Balue – et l'avoir gracié,
Alors qu'il eût
Bien mieux valu
Le faire pendre !

*Sa respiration depuis quelques instants est devenue haletante. Son visage tout à coup se contracte.*

Ah !… Je meurs !… Oh ! Coitier… c'en est fini…
Je vais partir… Non, non… c'est trop tard… il le faut…
Car on peut s'abuser très souvent quand c'est faux

Mais… pas moyen de se tromper lorsque c'est vrai !
Voici la mort qui vient me prendre…
Elle aurait pu se faire attendre
Un jour ou deux peut-être encor…
Le bon Dieu ne l'a pas voulu !
Non, ne me touchez pas… vous ne pouvez plus rien.
D'ailleurs, je peux partir, mon œuvre est achevée.
Et ma tâche est remplie :
L'unité de la France est un fait accompli.
Adieu, mon beau pays !
Je te laisse en mourant tel je t'avais rêvé…
Bien d'autres ont porté la couronne avant moi…
Mais ils n'étaient les rois
Que d'un domaine bien étroit
Qui n'était pas la France encor !
Et le premier vrai roi de France ce fut moi !
La France ! Mais il fallait la faire d'abord…
Coûte que coûte – et je l'ai faite ! Et pour la faire
J'ai mis quarante années !
Puis, l'ayant faite enfin, j'ai pu la gouverner.
Qu'on en prenne bien soin, qu'on veille bien sur elle…
Ne l'abandonnez pas, Seigneur, elle est si belle !
Ah !… Je meurs !… Oh ! Coitier… c'en est fini… Coitier…
Tristan… Comines… tous les trois.
Vous allez me jurer quelque chose… écoutez…
Quand je vais être mort
Vous ne le direz pas tout de suite… à personne…
On ne le saura pas… vous seuls, vous le saurez.
Pas de cris… pas de pleurs… pas de cloches qui sonnent…
Rien !… Vous direz…
Que le Roi va très mal,

Mais qu'il vous reste tout de même un peu d'espoir…
Personne n'aura le droit de me voir…
On fermera toutes les portes…
Et pendant quelques jours, peut-être, de la sorte,
Mort
Je régnerai quand même encor…
Adieu ma France que j'adore !

*Il rend le dernier soupir.*

# FRANÇOIS I^er^

*Le décor représente la terrasse du château de Fontainebleau, et la scène se passe vers 1538.*

*Au lever du rideau, le Roi est assis au milieu du théâtre avec, autour de lui, la Duchesse d'Étampes, Diane de Poitiers, Catherine de Médicis, la Reine et Marguerite de Valois. Henri de Valois, pendant tout le tableau, péchera au bord de l'étang. Quatre serviteurs, d'une grande caisse ouverte, sortent l'un après l'autre des objets qu'ils présentent au Roi. Bas-reliefs de terre cuite ou bien de marbre, statuettes de bois, vases, émaux, broderies.*

LE ROI

Superbe !… Ravissant !… Délicat !… Merveilleux !…
Le mouvement du bras… l'expression des yeux…
Où tant de choses se devinent !
Et cette broderie… adorable, divine !
Ah ! Venise, Florence et Rome que j'adore,
Vous nous envoyez des splendeurs ! J'attends encore
Deux grands Botticelli qui viennent de Padoue
Et le *Saint Jean* de Donato.
Qu'on rentre tout dans le château,
Mais avec soin… soyez très doux…
Portez ces choses
Comme si vous portiez des œillets ou des roses.

*S'adressant aux princesses.*

Vous comprendrez bientôt pourquoi vous raffolez de toutes ces merveilles.

DIANE DE POITIERS

Nous le savons déjà : parce qu'elles nous plaisent.

FRANÇOIS Ier

Non – parce qu'elles vous manquaient. Vous en aviez besoin, mes mignonnes Princesses. Quand je dis « vous », c'est à la France que je m'adresse. Pays, plein de vertus, pourvu de qualités a-t-il assez de grâce et de légèreté ? Je n'en suis pas certain.

Eh bien, prenez ce verre…

*En disant ce mot le roi a pris dans une des caisses un ravissant verre filé de Venise.*

Car j'attache à ce verre une importance énorme.
Or donc, prenez ce verre
Et construisez autour un palais merveilleux
Qui soit en harmonie
Avec sa couleur et sa forme
Et vous verrez avant longtemps
Que le « gothique » a fait son temps.

*La Reine va se placer sur les marches et reprend sa broderie. Marguerite de Valois remonte et va s'asseoir auprès de sa harpe. Catherine et Diane reprennent leur conversation, assises sur un banc de pierre, et la Duchesse d'Étampes se met aux pieds de son royal amant.*

Si ce jour doit finir comme il a commencé,
Je donne aux pauvres mille écus… et trois cents livres
À Clément Marot pour son livre !
Et ce n'est pas encore assez.
Ah ! je suis enchanté de la vie aujourd'hui !
J'aime… Je suis aimé… ma maîtresse est jolie…
Le ciel est aussi pur qu'un ciel de l'Italie…
Charles-Quint se désole et la France est puissante…

Je viens de recevoir des choses ravissantes
Qui vont superbement décorer ma demeure…
Je me sens bien portant… je suis de bonne humeur…
Les plaisirs de la nuit ne m'ont pas abattu,
J'en avertis Ma Dame… et j'ajoute : au contraire !
Me sentant en effet de nouvelles vertus
Qui ne sont pas, je crois, faites pour lui déplaire !
Enfin, oui, tout conspire à mon bonheur de vivre,
Tout m'amuse, me plaît, me séduit ou m'enivre !
Et, voyez-vous, le Roi de France est tellement
Ravi des sentiments,
À la fois, qu'il éprouve et de ceux qu'il inspire,
Qu'il ne donnerait pas sa place en ce moment
Pour un empire !
En me penchant un peu – ne bougez surtout pas,
Vous les déplaceriez ! – j'aperçois des appas
Dont la tenue est exemplaire
Et qui n'ont pas fini, Madame, de me plaire.
Si je lève les yeux, c'est un autre plaisir !
Ma sœur est là, qui, joliment,
Écrit les vers que tu m'inspires
Et les met en musique avec un goût charmant !
Sœur adorable, joue…
Et tends la joue
Vers ce baiser que je t'envoie !
Et si je tourne un peu la tête, alors je vois
Que la maîtresse de mon fils,
Encore qu'elle ait un certain âge,
Fait le meilleur qui soit possible des ménages
Avec la fille de Laurent de Médicis…

*Coupant la parole à la duchesse d'Étampes.*

Oui, oui, je sais ce qu'on raconte !

Évidemment que c'est honteux,
Mais, quoi, vais-je avoir honte
Pour eux !
D'ailleurs, regardez-les, je les comprends tous deux.
Catherine est vilaine et mon fils est affreux !
Tandis que Diane encor
A le plus beau visage et le plus joli corps
Qu'on n'ait jamais vus sur la terre !
Qu'est-ce que c'est que ces yeux-là ?
Voulez-vous bien vous taire !
Je vous ai dit vingt fois
Déjà
Qu'entre elle et moi, jamais
Rien ne s'était
Passé…
Et vous recommencez !
D'ailleurs, l'aurais-je fait… quoi d'extraordinaire
À ce qu'un fils un jour hérite de son père ?
Laissons cela !
Et ne me gâtez pas mon plaisir, voulez-vous ?
Tout me semble aujourd'hui si charmant et si doux
Que même j'en avais fini par oublier
Que j'étais marié,
Que la Reine était là…
Et vous m'en faites souvenir !

*S'adressant à son fils.*

Henri ! Mais laisse donc les carpes, je t'en prie.
Ce que tu fais ne veut rien dire.
Instruis-toi, mon ami, travaille… prends un livre…
Il rejette dans l'eau les poissons qu'il a pris !
Si ce n'est pas pour les manger, laisse-les vivre.
Mais… qu'est-ce que tu fais ? Regardez-le… Vraiment,

Non, je n'ai jamais vu de sottise pareille !
Il passe dans le nez des carpes, maintenant,
Les petits anneaux d'or qu'il porte à ses oreilles !
Tu peux les rejeter… oui, oui, c'est bien malin !

*À Catherine.*

Ah ! Ma pauvre enfant, je vous plains !
Et quand je pense
Que ce pêcheur un jour sera le Roi de France !
Que Dieu me prête vie !
Laissons là ce niais, ses anneaux et ses carpes.

*S'adressant à sa sœur.*

Marguerite, j'ai très envie
Que tu nous joues un peu de harpe…

*Paraît le Duc Anne de Montmorency.*

Voilà Montmorency…
Le front chargé de noirs soucis
Et plein les mains
De mauvaises nouvelles.
Nous verrons ça demain.
Aujourd'hui la vie est trop belle.
Non, ne me dites rien !
Je suis bien sûr, hélas ! que tout ne va pas bien.
Est-ce que tout peut aller bien ? C'est impossible !

*Pourtant, Montmorency place sous ses yeux certains rapports qu'il juge d'importance.*

Eh ! oui, les protestants… je sais… c'est ennuyeux…
Et c'est inadmissible…
Et quand on pense que d'abord on en a ri !
Oui, les imprimeries…

Bon. Qu'on les ferme. Je veux bien.
Mais cela ne changera rien.
Il fallait empêcher qu'on imprimât la Bible.
Oui, je sais bien qu'ils se révoltent… c'est terrible.
Mais cependant, mon Dieu,
Tâchez qu'on ne soit pas trop sévère avec eux.
Qu'on évite l'irréparable.
Quoi ? La sévérité vous paraît préférable ?
Eh bien, que voulez-vous… soyez sévère… un peu…
Qu'on en brûle un… ou deux !
Mais si, mais si, pour commencer, c'est suffisant.
Voilà. C'est tout. Merci. Bonsoir. Allez-vous-en !

*Le Duc de Montmorency se retire.*

J'étais si bien, mon Dieu !… La Duchesse d'Étampes
Ne doit jamais cacher ni son front, ni ses tempes…

*Le Roi se lève. À la Reine.*

Une Reine de France, au moins quatre fois l'an,
Doit, sinon s'amuser, du moins faire semblant.

*À Marguerite.*

Ma sœurette chérie,
Vous direz, je vous prie,
Qu'on double désormais
La pension de Rabelais.

*À Diane et parlant de Catherine*

Instruisez-la, c'est bien, mais surtout qu'elle apprenne,
Qu'elle apprenne de vous comment on devient Reine.

*À la Duchesse d'Étampes.*

Ma Dame, quant à toi, fais-moi ta révérence…
Et viens faire l'amour avec le Roi de France.

*Il lui donne la main et tous deux s'éloignent.*

# HENRI II

*Le décor représente le Cabinet du roi Henri II, au Louvre. Le Roi bavarde avec son conseiller, le marquis de Troarn.*

Et mon sosie ? – ce malheureux dont je n'ai jamais pu retenir le nom.

JEAN DE TROARN

Raoul Spifame, cet avocat dont la ressemblance avec votre Majesté est hallucinante ?

HENRI II

Oui, c'est cela : Raoul Spifame. Vous ne m'en parlez jamais. Qu'est-il devenu ?

JEAN DE TROARN

Mais… il est en prison, Sire – depuis un an déjà.

HENRI II

Vous avez de ses nouvelles ?

JEAN DE TROARN

J'en ai précisément – qui sont des plus curieuses.

HENRI II

Comment cela ?

JEAN DE TROARN

Il travaille jour et nuit. Et, persuadé qu'il est le roi Henri II en personne, il promulgue des lois, signe des ordonnances…

HENRI II

Qui sont celles d'un fou, sans doute.

JEAN DE TROARN

Mais non, Sire – et ce qu'il y a de plus extraordinaire dans son cas, c'est que tout ce qu'il ordonne ou propose est frappé au coin du bon sens.

*Tout en parlant, Troarn a placé sous les yeux du Roi un dossier que le Roi feuillette.*

HENRI II

C'est insensé ! Et toutes ses ordonnances, il les signe : Henri !… Et je vois là une phrase qui m'en dit long d'ailleurs :

« Ceux qui vivent de l'impôt sont plus nombreux que ceux qui le paient. »

*À ce moment, une porte à deux battants s'ouvre, et un chambellan annonce :*

LE CHAMBELLAN

Sa Majesté la Reine.
Monseigneur le Dauphin ;
Monseigneur le Duc d'Orléans,
Monseigneur le Duc d'Anjou

*Tous ces personnages paraissent, saluent le Roi et s'asseyent aux places que leur indique la Reine.*

*Aussitôt qu'ils sont assis, deux mignons courant, presque dansant, viennent rejoindre celui qui sera plus tard Henri III.*

CATHERINE

Non, Henri, je t'en prie.

*Alors, il les renvoie – mais sans brutalité.*

*Depuis un instant, Jean de Troar*n s'est retiré.

CATHERINE

Sire, j'ai désiré que nous fussions tous réunis ce soir : Vous, moi, et nos trois fils.

Sire, les protestants s'organisent – il n'en faut pas douter – et il y a d'urgentes mesures à prendre.

À cet égard, Sire, il est un de vos sujets qui me donne de vives inquiétudes, et c'est Henri de Guise…

*Le rideau tombe mais il se relève aussitôt sur le même décor.*

# HENRI III

*Le 1er août 1589.*

*Dans la même grande salle du Palais du Louvre, Henri III cause maintenant avec ses mignons et Henri de Navarre.*

HENRI III

À dater de ce jour où ma mère nous fit part de ses inquiétudes et pendant vingt années jusqu'en 1588, je n'ai guère entendu parler que de Henri de Guise.

D'ailleurs, imaginez ce qu'a été ma vie ! Je ne vois que des morts prématurées – soudaines – ou des assassinats.

Mon Père vénéré, le feu Roi Henri II, meurt accidentellement d'un coup de lance que, dans l'œil, lui porta Monsieur de Montgomery…

Mon frère, François II, meurt à 16 ans, soudainement, après n'avoir régné que pendant quelques mois…

J'avais douze ans, lorsque fut massacré sous mes yeux François de Lorraine, premier duc de Guise.

À quelque temps de là, j'ai vu Monsieur de Montesquiou portant, hélas ! un coup mortel à Monsieur le Prince de Condé…

Le 23 août 1572, ce fut l'assassinat de Coligny – par vingt hommes d'armes, ayant le duc de Guise à leur tête – et j'en fus le témoin sans l'avoir désiré…

Et, le lendemain, le 24 août, ce fut la Saint-Barthélemy. Le Roi, mon frère, avait cédé aux supplications de notre Mère.

Dieu préserve la France d'une autre guerre de religion – il n'en est pas de plus horrible ! Et Paris ne méritait pas de voir un tel massacre…

Dans la nuit du 23 au 24, le roi Charles IX, coléreux et maussade, s'était réfugié dans ce cabinet-ci. Les supplications de notre mère – auxquelles Henri de Guise et Albert de Gondi joignaient les leurs – restaient vaines… Mais la Reine lui ayant fait observer qu'il mettait sa vie en danger le roi désespéré prononça ces mots terribles : « Eh bien, soit, tuez-le – mais tuez-les tous alors – et qu'il n'en reste pas un pour me le reprocher. »

Et le carnage commença.

Je l'ai vu, discrètement dissimulé dans l'embrasure d'une fenêtre.

Quelques heures plus tard, quelqu'un offrit à mon frère un mousquet qu'il avait préparé – et il eut l'audace de proposer au roi de France de tirer sur le peuple… Et Charles IX s'y refusa.

Le duc de Guise avait été l'âme damnée de cet égorgement qui causa la mort de six mille Français. Je lui en avais gardé rancune… et quelque temps après je le faisais assassiner par quarante seigneurs – à qui j'ai fait observer que, mort, Henri de Guise semblait plus grand qu'il ne l'était de son vivant.

UN SEIGNEUR

Sire, un moine est là qui voudrait présenter un placet à Votre Majesté.

HENRI III

Je vais le recevoir.

*Reprenant le cours de son récit, le roi dit à Henri de Navarre.*

Quand je me remémore tous ces assassinats, ces crimes, ces tueries, puis-je ne pas me demander : « Et maintenant, à qui le tour ? »

*Il fait signe au seigneur de faire entrer ce moine.*

Sera-ce toi, Navarre ?

*À ses mignons.*

Sera-ce l'un de vous ?

*Le moine, qui se nomme Jacques Clément, est entré très vite.*

*Il a mis un genou en terre devant le Roi.*

*Le Roi tend la main vers le placet – mais le placet cache un poignard – et Jacques Clément vient d'en frapper le Roi.*

HENRI III

Ce sera moi, messieurs – le méchant moine, il m'a tué.

*Henri III s'écroule, mort.*

# HENRI IV

*Le décor représente une terrasse élevée de l'abbaye de Saint-Denis, à la tombée du soir, à la mi-juillet 1593. Au fond de ce décor : Paris.*

*Le Roi est seul en scène au lever du rideau, pensif et regardant Paris.*

*Seul, car je compte pour rien le soldat qui se promène de long en large et qui va sans cesse apparaître et disparaître pendant tout ce tableau.*

*Un instant après le lever du rideau, paraissent Sully et Guitry.*

SULLY

Tenez ! J'étais bien sûr qu'il était là…

GUITRY

C'est vrai.
Parlez-lui…

SULLY

Si j'osais…
Sire, nous vous cherchions.

HENRI

Moi, je vous attendais.
Je vous attends toujours… et je m'attends toujours
À vous voir sortir de vos poches

Trois ou quatre conseils et cinq ou six reproches…

SULLY

Auxquels vous restez sourd. Et cependant, Seigneur, il faut vous résigner à prendre, dès ce soir, une décision. Les nouvelles qui nous parviennent de Paris sont très mauvaises. Des deux côtés l'on s'inquiète. Si vous tergiversez pendant deux jours encore, la couronne vous échappe et vos soldats vous abandonnent. Car on ne comprend pas ce qui se passe en vous. ***Vous n'avez que deux moyens de parvenir à l'entière possession de votre royaume : livrer bataille ou bien vous convertir. Or, pensez aux rigueurs, aux violences, pensez aux difficultés, peines, fatigues et périls. Avoir continuellement le cul sur la selle, le casque sur la tête et l'épée à la main… Adieu repos, plaisirs, maîtresses !… Vous n'en sortirez qu'après quantité de combats et grande effusion de sang !…*** Entre ces deux solutions, allez-vous faire votre choix ?

HENRI

Je ne crois pas.

***Sully, découragé, fait un pas, puis, sur un ton différent, il continue.***

SULLY

Sire, depuis quatre ans que vous faites la guerre…

HENRI

Je me couvre de gloire et je n'avance guère.
Je connais la chanson de notre bon Rosny.

SULLY

Que faites-vous à Saint-Denis ?

HENRI

Je regarde Paris qui ne veut pas se rendre.

SULLY

Mais vous le regardez d'un œil beaucoup trop tendre.

HENRI

J'ai l'œil que j'ai toujours quand je suis amoureux.

GUITRY

En amour jusqu'ici le Roi fut plus heureux !

SULLY

Il tolère à présent qu'on le laisse à la porte ?

GUITRY

Il attend, lui, le Roi ?

SULLY

Sa Majesté supporte
Un tel affront ? Pourquoi ?

GUITRY

C'est la première fois
Qu'on éconduit Navarre et qu'Henri IV implore…

HENRI

Je n'ai peut-être aimé que des putains encore !

SULLY

L'amour, en pareil cas,

Du reste, ne vaut rien.
Et le Roi sait très bien
Que ce n'est pas ainsi qu'on assiège une ville.

HENRI

Ce que je sais, c'est qu'un soldat
Ne doit pas bien conduire une guerre civile.

SULLY

Mais vous semblez, Seigneur, la mal conduire exprès.
Les ordres sont donnés et les soldats sont prêts.
Pourquoi tolérez-vous que les assiégés sortent ?
Pourquoi permettez-vous qu'on entrouvre les portes ?

HENRI

Mais tous ces malheureux, Rosny, meurent de faim.

SULLY

Soit, mais en faites-vous le siège enfin ?

HENRI

Le soldat les assiège et le Roi les délivre.

SULLY

Un jour vous finirez par leur passer des vivres.

HENRI

Je l'ai fait ce matin. Oui, mon ami, tremblez
De rage et de fureur. Trois charrettes de blé,
Par mes soins, dans Paris sont entrées à l'aurore.

SULLY

Alors… !

Alors, il faut vous convertir…

HENRI

Non, pas encore.

Je me convertirai quand Paris se rendra.

SULLY

Vous l'avez promis
Tant de fois…

HENRI

Que, ma foi,
Je peux bien le promettre encore, mon ami.
Contentez-vous de ma promesse !
Mais vous ne verrez pas Henri IV à la messe
Tant que Paris résistera.
Le jour qu'il m'ouvrira
Toutes grandes ses portes…

SULLY

Si vous agissez de la sorte,
Il ne vous les ouvrira pas.

GUITRY

Mais c'est à nous de les ouvrir.
Dites à vos soldats,
Qu'avant le point du jour la bataille commence…
Et, dès demain, nous vous jurons
Que toutes portes s'ouvriront
Devant le Roi de France.

HENRI

Des deux solutions que vous me proposez,
C'est assurément celle-ci,
Vous le pensez,
Qui me plaît davantage…
Mais, hélas ! tirer sur Paris,
Je ne m'en sens pas le courage.
Paris… comprends-le donc… j'en suis jaloux, je l'aime,
Et lui faire du mal, c'est m'en faire à moi-même.
J'ai livré maints et maints combats
Et recueilli bien des succès
Qui sont notoires,
Mais aujourd'hui je me sens las
De remporter tant de victoires
Sur des Français !
Quatre ans de lutte, ce fut long,
Pendant lesquels on s'est battu…
Et comprends-tu
Que c'eût été beaucoup moins long
Si ce Mayenne n'avait eu
Que des soldats wallons…
Mais des Français, Rosny, des hommes de ma race
Et de mon sang, que je pourchasse
Et que je tue…
Des soldats, mon ami, lorsque je les combats,
Dont à la vérité
J'encourage tout bas
La bravoure, l'audace et la témérité…
Des soldats dont mon cœur
Parfois se prend à souhaiter
Même qu'ils soient vainqueurs !
Admets mon trouble et mon émoi…
Comment ne pas les plaindre ou les encourager

Quand mes soldats à moi
Sont presque tous des étrangers ?
Toi qui, depuis quatre ans, fidèle, m'accompagnes,
Tu comprends bien, j'espère,
Que la bataille, je la perds
Quand même un peu quand je la gagne ?

*Il a laissé tomber sa tête dans ses mains. Gabrielle d'Estrées paraît à ce moment.*

SULLY

Notre dernier espoir !

GABRIELLE

J'ai reçu ce matin seulement votre lettre…

SULLY

Et vous venez, merci.
Vous êtes seule ?

GABRIELLE

Non.
Tous deux ils sont en bas. Ils m'ont accompagnée.

SULLY

Hein ? ce que femme veut…

GABRIELLE

Nous allons voir.

SULLY

Vous avez dans vos mains sa couronne…

GUITRY

Et la vôtre.

GABRIELLE

Peut-être…

SULLY

Allons donc ?

GABRIELLE

Comme il a déjà peur !

Laissez-nous seuls. À tout à l'heure.

*Sully et Guitry s'éloignent. Elle s'approche du Roi sans qu'il l'ait entendue ni vue encore et, tendrement, passe ses bras autour de son cou.*

HENRI

Mes Amours !

GABRIELLE

Oui, Monsieur, vos Amours qui viennent vous surprendre.

Parce que vos Amours ont à vous parler.

HENRI

Mes Amours ont ce soir les plus beaux yeux du monde.

GABRIELLE

Écoutez-moi.

HENRI

Je vous préviens, ma mie, que si vous m'êtes envoyée par Messieurs les évêques pour me parler de ma conversion, ou par mes officiers pour m'engager de prendre à l'aurore les armes, vous allez me mettre en colère…

GABRIELLE

Je ne viens vous parler ni de combats, Monsieur, ni de conversion. Chacun doit se mêler de ce qui le regarde. Je ne viens vous parler que de vous et de moi.

HENRI

Je n'imagine pas de sujet plus charmant.
Parlez de vous surtout…

GABRIELLE

Mais vous parler de moi, c'est vous parler de vous.
J'avais dix-sept ans moins deux mois
Lorsque… tu m'as connue.
Pour m'avoir tout à toi,
Uniquement à toi,
Tu m'as fait épouser
Un mari de ton choix,
Le plus parfait qui soit !
Oui, le modèle des maris…
Pour un amant :
Distingué, sans esprit,
Modeste et complaisant…
Et d'autant plus tranquillisant
Pour votre jalousie
Que vous l'aviez choisi
Tout à fait impuissant.
Je vous en remercie.
Cet agréable mariage

Avec le Sieur de Liancourt
Avait en outre un avantage,
Un avantage pour le Roi,
Il éloignait de moi
Monsieur de Bellegarde,
Celui de vos amis qui me faisait la cour
Et qui, sans prendre garde
À l'imprudence folle, hélas ! qu'il commettait,
Un soir d'avril chez mes parents nous présentait…
Ainsi donc nous voilà très heureux tous les trois,
Lui, vous et moi.
Vous me dites que vous m'aimez… et je vous crois,
Moi, parbleu, je t'adore… et je te suis fidèle,
Si Votre Majesté peut en dire autant d'elle ?

*Il fait un geste qui ne doit laisser aucun doute dans l'esprit de Gabrielle.*

Donc je te suis fidèle.
Et rien ne manque à mon mari…
Sinon, bien entendu, toujours le principal.
Or, cette nuit je dormais mal
Et je pensais à mille choses…
Qu'adviendrait-il de moi
Si dans deux mois, si dans six mois
Je vous disais : je suis enceinte… Je suppose.
Avant que de répondre, à mon mari pensez…

HENRI

Le malheureux sait bien…

GABRIELLE

Oui, lui le sait,
Moi je le sais, tu le sais, toi,

Mais les autres n'en savent rien.
Ce n'est pas une chose à crier sur les toits,
Et mes parents, et bien des gens
Supposeraient
Que l'enfant est de lui…
Ce dont, assurément,
Je mourrais
De dépit.

HENRI

Que mes Amours se tranquillisent.
Si ce bonheur se produisait,
Dieu veuille un jour qu'il se produise !
Vite je te démarierais,
Et si, neuf mois plus tard, un fils tu me donnais,
Le lendemain de sa naissance,
À son tour le Roi se démarierait…
Puis il t'épouserait,
Pour que tu sois Reine de France…

*Elle tressaille à cette pensée et se blottit dans ses bras.*

GABRIELLE

Et quel nom tu lui donnerais ?

HENRI

Je choisirais
La ville ayant
Le plus beau nom, le plus seyant
De mon royaume,
Et ce nom-là lui donnerais,
Pour qu'il soit le duc de Vendôme.

GABRIELLE

Tu me démarierais, tu te démarierais
Puis tu m'épouserais…
Mais je voudrais savoir comment tu t'y prendrais.
Car pour démarier tant de gens à sa guise
Je crois qu'il faut avoir le concours de l'Église ?…

HENRI

D'ici là, mes Amours, la paix sera signée.

GABRIELLE

Vous croyez ?

HENRI

Je le crois…

GABRIELLE

Moi je ne le crois pas.
Vous et moi nous pouvons attendre assurément…
Oui… mais, voilà… nous sommes trois…
Le troisième aura-t-il autant de patience ?

HENRI

Nous sommes trois ?

GABRIELLE

S'il faut en croire les symptômes
Et si les médecins ont un peu de science…
Car le Roi, sa maîtresse et le duc de Vendôme…
Ça fait bien trois ?

HENRI

Que me dis-tu ?

GABRIELLE

Ce que je crois…

HENRI

Enceinte ?

GABRIELLE

Ah ! Ça, je te le jure !

HENRI

Enceinte ! Mes Amours ! Je renais à la vie !
Mon plus ardent désir et ma plus chère envie…
Jure-moi dans les yeux que c'est la vérité.

GABRIELLE

Je jure dans les yeux de Votre Majesté

HENRI

Je t'adore et je suis heureux !

*Il la tient longuement embrassée.*

GABRIELLE

Oh ! J'oubliais… mon Dieu… pardon.
L'archevêque de Bourges et l'évêque d'Évreux
Sont en bas tous les deux.
Que je suis sotte, voyez donc !
On m'avait pourtant suppliée
De vous en avertir. Et j'allais l'oublier.

HENRI, l*e sourire aux lèvres.*

L’archevêque de Bourges…

GABRIELLE

Et l’évêque d’Évreux…

HENRI

Il ne faut pas les faire attendre.

GABRIELLE

Alors… je peux ?…

*Henri, de la tête, lui fait signe qu’elle peut. Alors elle s’adresse au soldat qui passe et elle le charge de la commission sans qu’on ait entendu ses paroles.*

HENRI, l*a reprenant dans ses bras.*

*Et faisons le saut périlleux !*

GABRIELLE

Tu ne regrettes rien ?

HENRI

Je ne regrette rien.

GABRIELLE

La gloire des combats…

HENRI

La gloire des combats ?
Vois-tu… *j’aurais donné ces deux doigts pour me battre,*
*Mais pour avoir la paix, j’en aurais donné quatre.*

J’ai quarante ans passés.
Et nous allons vite en finir…
Mais cependant
Quand je regarde l’avenir
Et que j’évoque le passé,
Je me demande simplement,
Je vous l’avoue,
Quand ils seront entrés chez nous,
Si nous pourrons jamais les en faire sortir !

*Il fait allusion aux prélats.*

On verra bien !
Mais croyez-le, ma mie,
Je ne regrette rien.
D’ailleurs, l’avais-je pas promis ?
On ne regrette pas de tenir sa promesse…

GABRIELLE

Et Paris vaut bien une messe !

HENRI

C’est ravissant…

GABRIELLE

Quoi donc ?

HENRI

Ce que tu viens de dire…

GABRIELLE

Oui ?

HENRI

Oui.

GABRIELLE

Eh bien, je dirai que c’est toi qui l’as dit.

***Et le rideau se ferme, tandis que paraissent l’archevêque de Bourges et l’évêque d’Évreux.***

# RICHELIEU

*C'est dans le cabinet de travail du cardinal de Richelieu que ce tableau se passe. Au fond, une cheminée avec un feu de bois qui flambe. Une large porte en pan coupé se trouve à droite. Au premier plan, une fenêtre. Tout le côté gauche du décor est occupé par une bibliothèque au centre de laquelle se trouve une table ovale recouverte d'une étoffe qui traîne jusqu'à terre. Autour de cette table, il y a trois fauteuils. Sur la table, des livres, des papiers, des cartes.*

*Au lever du rideau, le roi Louis XIII est assis auprès de la table. Le Père Joseph est dans l'embrasure de la fenêtre, et Richelieu, debout, se chauffe à la cheminée.*

RICHELIEU

Sire, vous aviez neuf ans lorsque j'ai eu l'honneur et la joie de vous voir pour la première fois. C'était le jour fatal où votre illustre Père fut assassiné, rue de la Ferronnerie, et, depuis cette date, je puis me flatter d'avoir servi en toutes circonstances les intérêts du Royaume et de votre Majesté.

LOUIS XIII

Ce préambule annonce de nouvelles questions auxquelles vous voudrez bien m'indiquer mes réponses.

RICHELIEU

Sire, j'aime bien que le Roi prenne les choses avec esprit… Je veux en effet soumettre à Votre Majesté, tout d'abord, un projet qui m'a été inspiré par certains conciliabules… J'ai prié Bois-Robert de m'en faire faire un rapport et

j'ai là sous les yeux quelques précisions qui m'encouragent à ne point laisser traîner les choses davantage. Depuis plus de six ans, Godeau, Chapelain, Gombauld, Giry, Habert, l'abbé de Cérisy, Malleville et Sérizay, en compagnie de Bois-Robert, se réunissent chez Conrart, se lisent leurs écrits, s'entretiennent familièrement, disent-ils, et, sous couvert de littérature, s'intéressent à bien des choses auxquelles il me déplaît de rester étranger. J'ai fait proposer à ces messieurs de constituer un véritable corps, de s'assembler à l'avenir d'une façon régulière et de le faire sous une autorité publique. Ma proposition n'a pas été tout de suite accueillie favorablement. Mais Bois-Robert leur a fait comprendre que ma demande pourrait assez rapidement devenir une prière, puis un ordre – et leur acceptation nous arrive aujourd'hui. Ce corps prendra, si Sa Majesté le veut bien, le nom d'Académie française. J'ai cru devoir en établir moi-même les statuts, j'en deviens le protecteur, les lettres-patentes rédigées par Conrart portent à quarante le nombre des académiciens, et pour donner un sens à leur activité, elles désignent à l'Académie son principal objet : le perfectionnement de la langue française et la composition d'un dictionnaire qui va utilement occuper ces messieurs pendant une vingtaine d'années. Je compte soumettre à l'approbation de Votre Majesté une liste des noms que je propose tout de suite, en tête de laquelle j'ai placé ceux de Racan, de Voiture et de Vaugelas.

LOUIS XIII

Vous oubliez Corneille…

RICHELIEU

Je fais semblant de l'oublier.

LOUIS XIII

C’est un homme de grand talent, fort estimé.

RICHELIEU

Je n’en disconviens pas, mais…

LOUIS XIII

Son ***Clitandre*** était bien.

RICHELIEU

Il pouvait être mieux.

LOUIS XIII

***La Suivante, la Veuve, la Galerie du Palais*** ne sont pas œuvres méprisables…

RICHELIEU

Je ne les méprise pas, Sire, mais j’ai plusieurs raisons de négliger Corneille. Il fut des cinq auteurs que je m’étais attachés, voilà bientôt deux ans. Or, j’ai dû le congédier car ***il n’avait pas assez d’esprit de suite***. Et j’ai tout lieu de croire qu’il cherche à se venger. On parle à mots couverts d’une tragédie nouvelle qu’il vient de composer…

LE PÈRE JOSEPH

De « composer » n’est pas exact, car à vrai dire, Monseigneur, cette tragédie est adaptée d’une pièce espagnole de Guilhem de Castro, dont le titre est ***Las Mocedades del Cid***.

RICHELIEU

En êtes-vous bien sûr ?

LE PÈRE JOSEPH

Mais je vous le certifie.

RICHELIEU

Je ne me trompais donc pas – et c'est un double affront pour moi car cette pièce est en outre l'apologie du duel que j'ai condamné… que nous avons, Vous et moi, condamné.

*Au père Joseph.*

Je vous avais d'ailleurs prié de vous procurer des passages de la pièce.

LE PÈRE JOSEPH

Mais je m'en suis procuré, Monseigneur. Au premier acte, le père du personnage principal, insulté par un grand seigneur, ordonne à son fils de le provoquer en duel. Il lui dit en propres termes :

*Va contre un arrogant éprouver ton courage,*
*Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage.*
*Meurs ou tue !*

RICHELIEU

Eh bien, Sire ? Interdisez le duel, maintenez la peine de mort contre ceux qui tueront, en exemple faites exécuter le comte de Montmorency, pour qu'un poète ouvertement vous blâme et vous bafoue !… Non, que Votre Majesté, sur ce point-là encore, veuille bien s'en remettre à moi du soin de veiller sur ses intérêts.

*Au Père Joseph.*

Pas de Corneille encore. Laissons passer *le Cid* – si nous ne pouvons pas l'empêcher de passer. Une pièce espagnole, en ce moment chez nous…

LE PÈRE JOSEPH

Et qui contient des vers sublimes…

RICHELIEU

Ce qui fait la provocation plus grave encore et l'homme plus coupable !

*Au Père Joseph.*

J'ai signé les statuts de cette Académie, mais j'en ai supprimé l'article 5 dans lequel il était dit que les académiciens s'engageaient à révérer ma mémoire et ma vertu. On me déteste bien assez comme cela !

*Un Capucin entre et va parler à l'oreille du Père Joseph.*

LE PÈRE JOSEPH

Sa Majesté la Reine fait demander au Roi de bien vouloir se rendre auprès d'Elle.

LOUIS XIII

Mais je croyais que la Reine était au Val-de-Grâce.

RICHELIEU

Elle a dû le quitter ce matin, Sire.

LOUIS XIII

C'est bien. Je vais la voir.

*Le Capucin sort et le Roi se lève.*

RICHELIEU

Le Roi voudrait-il m'accorder la grâce de faire prier la Reine de venir le rejoindre ici ?

*Louis XIII ne manque pas d'observer l'importance que Richelieu semble attacher à cette entrevue.*

LOUIS XIII

Ménagez mon état de santé, mon cousin. Je me sens aujourd'hui plus las que de coutume et veuillez m'épargner l'ennui d'un entretien pénible.

RICHELIEU

Si pourtant j'insistais, si quelque fait nouveau intéressant la sûreté de l'État m'obligeait à prier Votre Majesté de ne pas différer d'un jour cet entretien…

LOUIS XIII

Je dirais oui, bien entendu.

*Richelieu fait un geste et le Père Joseph sort.*

C'est donc bien grave !

RICHELIEU

Hélas !… Et depuis une heure je retiens Votre Majesté chez moi et je l'entretiens de différents sujets d'importance secondaire parce que je pensais bien que la Reine allait avoir un désir vif de lui parler aujourd'hui même. Or, cette entrevue entre Elle et Votre Majesté, c'est devant moi qu'elle doit avoir

lieu, afin qu'elle ait toutes ses conséquences et son effet, car le sort du pays me paraît en dépendre.

LOUIS XIII

À vos ordres, monsieur le Cardinal.

RICHELIEU

Comment l'entendez-vous, Sire ?

LOUIS XIII

Sans amertume et sans regret.

RICHELIEU

Mais sans grande amitié non plus…

LOUIS XIII

Je ne suis pas un saint, Monseigneur, et sans doute vous aimerais-je davantage si je ne vous avais pas tant d'obligations. Je vous respecte et vous admire… et je vous crains – et vous voulez que je vous aime !

RICHELIEU

Le Roi me craint ?

LOUIS XIII

Votre Éminence sait bien qu'elle fait trembler la France entière…

RICHELIEU

La France peut trembler, mais pas le Roi…

LOUIS XIII

Mais si. J'ai peur de vous.

RICHELIEU

Peur de moi, Sire ? Quelle incroyable chose !… J'ai servi de mon mieux les intérêts de la France et je n'ai jamais eu d'autres ennemis que ceux de l'État, – c'est ce qui m'a rendu si sévère avec eux. Et ce n'est pas à Votre Majesté de me reprocher aujourd'hui mon intransigeance implacable. Par amour pour le Roi, j'aime à supporter seul le poids terrible de la haine qu'on me voue, mais Votre Majesté sait bien que j'ai suivi plus de conseils encore que je n'en ai donné. Nous partageons la gloire des batailles gagnées, mais si la nécessité nous pousse à prendre quelque décision cruelle, impitoyable, j'en supporte seul les conséquences.

Je combats les Anglais, je réduis La Rochelle : Louis XIII est un grand Roi. Je fais décapiter Montmorency qui soulevait le Languedoc contre le Roi ; le Cardinal est sans pitié ! J'ai risqué trente fois ma vie pour affermir votre puissance… ce qui me reste encore de force, je vais avec ardeur le dépenser dans cette lutte que j'engage avec l'Espagne… je n'ai jamais ni méconnu, ni négligé…

LOUIS XIII

Ce qui pouvait contribuer à la grandeur de la France, jamais. Vous avez poursuivi le but que s'était proposé le Roi mon père, et vous l'avez atteint. Mais n'avez-vous pas dit qu'en ***matière de grandes affaires, qui veut faire assez doit vouloir trop et ne refuser aucun moyen pour parvenir à ses fins ?***

RICHELIEU

Je l'ai dit, Sire.

LOUIS XIII

Eh bien, que feriez-vous de moi si demain je m'opposais à cette lutte que vous engagez contre l'Espagne ?

RICHELIEU

Mais Votre Majesté s'y résolvait hier.

LOUIS XIII

Répondez à ma question et ne vous mettez pas en colère. Si je m'y opposais demain, que feriez-vous ?

*Richelieu met sa tête dans ses mains.*

Voilà pourquoi j'ai peur. Le roi Henri III est mort assassiné, mon illustre père est mort assassiné… J'ai fait assassiner moi-même Concini… On assassine assez facilement dans ma famille. Vous ne m'empêcherez pas d'y penser quelquefois. Mais, vous voyez, j'y pense avec un calme extrême, car, à la vérité, quand je dis que j'ai peur, c'est peur de moi plutôt que peur de vous, Monsieur. J'ai peur de mal agir en vous contrecarrant. Mais le remède est près du mal : je n'ai qu'à m'incliner devant vos décisions.

*Un temps.*

Vous êtes triste ?

RICHELIEU

Désolé !

LOUIS XIII

Vous voulez que je vous dise que je vous aime ?

RICHELIEU

Je le voudrais et je voudrais que ce fût vrai !

LOUIS XIII

Eh bien, pour aujourd'hui, contentez-vous de savoir que, de toute ma vie, je n'ai jamais aimé personne autant que vous.

*La porte s'ouvre et le Père Joseph paraît, disant :*

LE PÈRE JOSEPH

Sa Majesté la Reine.

*Anne d'Autriche entre, le Père Joseph s'efface devant Elle, puis, faisant une fausse sortie, et donnant à chacun l'impression qu'il s'en est allé, il se dissimule dans l'ombre et reste là.*

LA REINE

Le Roi m'a fait mander ici ?… Je n'en suis point surprise. J'avais depuis longtemps prévu l'époque où il me deviendrait impossible de voir le Roi, fût-ce un instant, sans la présence de Monsieur le Cardinal. D'ailleurs, il ne me déplaît point de parler devant lui puisqu'il est le principal objet de l'entretien que je désire avoir avec Votre Majesté. N'allez-vous point, pour une fois, désapprouver la conduite de Monsieur de Richelieu quand vous saurez qu'il s'est permis d'adresser à M^me^ la Supérieure du Val-de-Grâce, où je me suis retirée depuis quelques semaines, Monseigneur l'archevêque de Paris, qu'il métamorphose en espion, pour la sommer de dire, sous peine d'excommunication, si j'écrivais des lettres et à qui je les adressais !… Je laisse à Votre Majesté le soin d'apprécier la conduite de son ministre à l'égard de la Reine.

*Ayant parlé, elle fait un pas vers la porte.*

RICHELIEU

Ne partez pas, Madame. Il faut que Sa Majesté en sache davantage.

LA REINE

Mais j'ai tout dit, monsieur.

RICHELIEU

Je voudrais bien répondre à mon tour, Madame. J'ai fait espionner la Reine, Sire…

LA REINE

Il l'avoue.

RICHELIEU

Je l'avoue. Nous allons tout avouer, Madame, voulez-vous ?

LA REINE

Vous me soupçonniez donc ?

RICHELIEU

Je commettais ce crime.

LA REINE

Et de quoi me soupçonniez-vous ?

RICHELIEU

D'entretenir une correspondance criminelle avec les ennemis de la France. Oui, Madame. Avec le gouvernement des Pays-Bas, avec l'ancien ambassadeur d'Espagne en France, avec M^me^ de Chevreuse en exil à Tours…

LA REINE

M'accuser… moi !

RICHELIEU

Oui, Madame, j'avais cette folie en tête !…

LA REINE

Et vous m'avez fait espionner, moi, la Reine !… Eh bien, sachez, Monsieur, qu'après la Communion j'ai juré sur le Saint Sacrement que je n'avais adressé nulle lettre intéressant la sûreté de l'État…

RICHELIEU

Eh bien, vous n'auriez pas dû faire ce serment, Madame… car j'ai fait arrêter votre valet de chambre La Porte au moment même où il allait remettre vos missives à certain agent de l'ambassade d'Angleterre qui se chargeait de les faire parvenir… ! Ces lettres, les voici !

*Il sort de l'ouverture de sa robe un paquet de lettres qu'il jette sur la table.*

Vous avertissez le gouvernement espagnol de l'état des négociations engagées par moi contre le duc de Lorraine. Vous trahissez la France, Madame. Grâce à Dieu, vous avez une excuse : votre haine pour moi, – qui vous a fait perdre une fois de plus la tête. Cette haine éclate à chaque page dans vos lettres et je veux espérer que le Roi voudra bien vous en tenir compte.

LA REINE

Le Roi va-t-il tolérer davantage que l'on me parle ainsi devant lui ?

RICHELIEU

Le Roi sacrifiera tout aux intérêts de la France. ***Les princes qui veulent être bien servis doivent choisir des ministres qui ne connaissent que la raison et n'épargnent personne. Les fils, frères et autres parents du Roi sont sujets aux lois comme les autres – et principalement quand il est question du crime de lèse-Majesté.*** Montée contre moi par la Reine mère, vous avez juré plus d'une fois ma perte. Je n'ai rien ignoré de vos agissements, Madame, et quand il y a cinq ans le Roi faillit mourir à Lyon, vous aviez pris, toutes deux, vos dispositions. Tout était prêt et ma mort était décidée. Épernon, Longueville et Bassompierre étaient allés prendre les ordres de Monsieur, frère du Roi, qui se faisait appeler « Majesté », le Roi vivant encore ! J'ai tout connu, Madame, et j'ai tout supporté. Le Roi s'est rétabli, j'ai gardé le silence, – car j'étais seul en jeu. Mais voilà qu'aujourd'hui la France est menacée… je me dresse, Madame, et je romps le silence. Il faut tout reconnaître et tout dire à présent. Le sort de l'État en dépend. Contre un écrit de vous reconnaissant vos fautes, je me porte garant de la clémence du Roi.

LA REINE

Mais pourquoi cet écrit ?

RICHELIEU

Parce qu'il me faut connaître toutes les indiscrétions commises. ***En matière d'État, lorsqu'il arrive un mauvais accident, il faut regarder le remède qu'on y peut apporter et le bien que d'ailleurs on en peut obtenir, car il n'y en a point de si mauvais dont on ne puisse tirer quelque profit.***

LE PÈRE JOSEPH

Je me permets d'intervenir et de signaler à Votre Éminence l'intérêt qu'il y aurait à mettre immédiatement en action l'éloquente observation qu'elle vient de formuler. Oui, que Sa Majesté la Reine, elle-même, retire un profit du désagrément qu'elle éprouve, Sire, ce n'est pas sans raison qu'on vous appelle Juste. Cette retraite de la Reine au Val-de-Grâce attriste vos sujets et leur fait perdre un peu l'espoir d'une progéniture ardemment désirée. Que ce petit écrit que Monsieur le Cardinal réclame humblement de la Reine soit le prix d'un rapprochement que le pays souhaite avec une ardeur si profonde et si respectueuse.

LOUIS XIII

Madame, répondez. Pour ma part, je souscris au désir exprimé par l'Éminence Grise.

LA REINE

Vous aurez cet écrit dans une heure, Monsieur le Cardinal.

LOUIS XIII

Vous l'écrirez du Louvre en soupant avec moi dès ce soir.

UN CAPUCIN, e*ntrant.*

Monsieur le Nonce extraordinaire Mazarin vient d'arriver.

RICHELIEU

Que dois-je faire, Sire ?

LOUIS XIII

Le faire entrer, car j'ai la plus vive estime pour cet homme étonnant et je serai ravi de le voir…

RICHELIEU

Il est, en effet, l'un des plus grands hommes d'État que j'aie jamais vus, mais, si le Roi pouvait lui dissimuler un peu les sentiments qu'il éprouve à son égard, j'en serais bien heureux, car la mission qu'il vient remplir en France n'est pas conforme aux intérêts de l'État. Priez M. Mazarini d'entrer.

*Un instant plus tard Mazarin est entré.*

J'ai l'honneur de présenter à Leurs Majestés M. le Nonce Mazarini.

*Mazarin s'incline devant le Roi et la Reine.*

MAZARIN

Che grande onore e che meravigliosa sorpresa !

RICHELIEU

Parlate francese adesso ?

MAZARIN

Io parlo un pocchettino, ma molto male, e sarebe un grande peccato di stropiare una cosi bella lingua come il francese, Monsignor.

*Il baise la main de Richelieu.*

LA REINE *au roi.*

Il est charmant…

LOUIS XIII

Charmant. Comprend-il le français ?

RICHELIEU

Il le devinerait s'il ne le comprenait pas !

MAZARIN, a*u Roi.*

Mi è molto grato di riempire presso il Re di Francia una nuova missione.

RICHELIEU

Oui, mais ne vous faites aucune illusion sur la réussite possible de votre mission. Vous avez servi magnifiquement les intérêts de la France, il y a cinq ans, contre l'Espagne et le Roi ne l'oubliera jamais, soyez-en sûr. Mais ne perdez pas de vue que la conservation de la Lorraine et des places de l'Alsace me tient plus à cœur que ma vie elle-même !

*Au Roi.*

D'ailleurs, à ce propos, voici la carte d'Alsace que Votre Majesté désirait pouvoir étudier.

*À Mazarin.*

Quant à Rome, nous allons en parler aussi. Les intérêts de la couronne sont maltraités là-bas. On m'appelle le Cardinal de la Rochelle et l'on excite publiquement en chaire les meurtriers à se débarrasser de moi par le poison ou par le poignard ! C'est un état d'esprit que je ne puis tolérer davantage. Plus les Espagnols me traitent mal, plus ils sont adorés à Rome. Je saurai les chasser d'Italie, je vous en préviens. La rupture avec l'Espagne est imminente, maintenant !… Signor, capisce lei ?

MAZARIN

Si, si ! Ma riempire una missione, Signor, non è dire cosa se ne pensa !… Lei conosce quale è il mio sentimento per il più bel paèse del mondo… è lei sa quale è il mio sogno : non lasciarlo mai.

RICHELIEU

Il ne tient qu'à vous d'y rester, Seigneur.

LOUIS XIII

Nous vous laissons.

*Le Roi et la Reine, salués par Mazarin, Richelieu et le Père Joseph, s'éloignent. Les portes s'ouvrent devant eux, et le Père Joseph les accompagne. Restés seuls, le cardinal de Richelieu prend familièrement Mazarin par le cou de façon à lui couvrir l'épaule du pan de son manteau. Scène muette entre eux. Mazarin est ému de voir cette soie rouge sur son épaule.*

RICHELIEU

Come le piace questo colore ?

MAZARIN

Molto !

RICHELIEU

Fra una anno lei lo portera !

# MAZARIN

*Le décor représente, au Louvre, le cabinet de travail de Mazarin, qui fut celui du Cardinal de Richelieu.*

*On entend des sanglots puis des cris poussés par un enfant. Cet enfant paraît. Il a quatre ans. Il se jette sur Mazarin et, à la volée, il lui donne des coups de poing. Une dame, sa gouvernante, qui le suivait l'emporte, respectueusement mais formellement aussi.*

*Le cardinal le regarde partir.*

MAZARIN

C'est indigne d'un futur si grand roi.

*À Bourgouin.*

Je vous écoute.

LE BARON DE BOURGOUIN

Monsieur le Cardinal, l'événement qui s'est produit tantôt au Parlement mérite toute votre attention. Tandis que Messieurs les Conseillers discutaient, en termes modérés, l'opportunité des impôts nouveaux projetés par Votre Éminence, un conseiller, Monsieur Pierre Broussel, s'est écrié soudain : « Assez d'impôts. »

Des mouvements divers ont accueilli cette apostrophe, et je crains qu'elle n'ait des conséquences fâcheuses.

MAZARIN

Allez vous-même chercher Monsieur le conseiller Broussel – et priez-le de bien vouloir se rendre à mon appel aujourd'hui même.

*Bourgouin sort tandis que le Cardinal se lève. Il écoute un chant lointain, se dirige vers une fenêtre, l'ouvre et recule un peu en entendant ce que chantent les manifestants.*

VOIX DU DEHORS

À bas le Cardinal maudit !
Assez d'impôts ! Assez d'impôts !
Il n'aura jamais notre peau !
Et qu'il se le tienne pour dit !
À bas le Cardinal maudit
Plus jamais, jamais de repos
Pour le Cardinal des impôts.
Plus rien de rien, plus un radis.
Têt' de cochon qui s'en dédit…
À bas le cardinal maudit.

*Le Cardinal referme la fenêtre. Bourgouin rentre à ce moment.*

MAZARIN

Eh bien ?

BOURGOUIN

Il ne m'a pas été possible de l'approcher, et, par les rues, actuellement, le peuple surexcité porte en triomphe M. Broussel.

*À ce moment, un carreau de la fenêtre éclate – et une pierre tombe aux pieds de Mazarin.*

*Deux seigneurs et deux prêtres font mine de lui porter secours.*

MAZARIN

Que soit incarcéré ce soir, à la Bastille, le conseiller Broussel.

*Une porte s'ouvre à deux battants, quatre hommes d'armes paraissent – et entre un chambellan précédant la Reine.*

LE CHAMBELLAN

Sa Majesté la Reine.

*Anne d'Autriche va directement au Cardinal.*

ANNE D'AUTRICHE

Que se passe-t-il ?

*Mazarin fait asseoir la Reine dans le fauteuil majestueux qui se trouve auprès de sa table de travail.*

MAZARIN

Madame, si je n'agissais pas avec la dernière rigueur c'en serait fait de l'autorité de la Reine. J'ai dû faire arrêter le conseiller Broussel.

ANNE D'AUTRICHE

Et vous comptez le laisser longtemps à la Bastille ?

MAZARIN

Ça dépend de ses partisans… ça peut durer longtemps, hélas !

ANNE D'AUTRICHE

Je crois que dans votre intérêt, Monsieur le Cardinal…

MAZARIN

Que Votre Majesté ne me fasse pas commettre l'imprudence de rendre sa liberté à M. le conseiller Broussel avant que ne soient apaisés les cerveaux… non, il ne faudra surtout pas qu'avant il quitte la Bastille.

*Le Cardinal réfléchit un court instant.*

Et une idée me vient qui concilierait tout…

*Il sonne. Un secrétaire paraît.*

Dans quelques jours, signifiez donc à M. le conseiller Broussel qu'animé du désir de réparer l'erreur ou l'injustice commise à son égard je le nomme gouverneur de la Bastille.

*À la Reine.*

Ainsi, Madame, il aura quitté sa cellule, mais il ne quittera pas de sitôt la Bastille !

# LOUIS XIV

*Le décor représente un théâtre improvisé dans le parc de Versailles et la scène se passe le 18 juillet 1668. Le Roi et la Cour sont assis face au public et, tout à fait à l'avant-scène, jouant de dos, Molière et sa troupe achèvent le deuxième acte de* Georges Dandin *dont c'est, ce soir-là, la première représentation. Armande Béjart joue le rôle d'Angélique, M^lle^ de Brie celui de Claudine, La Grange celui de Clitandre, Du Croisy celui de M. de Sotenville, Hubert celui de M^me^ de Sotenville et Molière celui de Georges Dandin.*

*Le rideau s'ouvre au moment où Angélique frappe Dandin à coups de bâton.*

CLAUDINE

Fort, Madame, frappez comme il faut.

ANGÉLIQUE

S'il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour vous répondre.

CLAUDINE

Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGÉLIQUE

Ah ! mon père, vous êtes là !

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Oui, ma fille, et je vois qu'en sagesse et en courage tu te montres un digne rejeton de la maison de Sotenville. Viens ça, approche-toi que je t'embrasse.

MADAME DE SOTENVILLE

Embrasse-moi, aussi, ma fille, Las ! je pleure de joie et reconnais mon sang aux choses que tu viens de faire.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Mon gendre, que vous devez être ravi et que cette aventure est pour vous pleine de douceurs ! Vous aviez un juste sujet de vous alarmer ; mais vos soupçons se trouvent dissipés le plus avantageusement du monde.

MADAME DE SOTENVILLE

Sans doute, notre gendre, et vous devez maintenant être le plus content des hommes.

CLAUDINE

Assurément, voilà une femme, celle-là. Vous êtes trop heureux de l'avoir, et vous devriez baiser les pas où elle passe.

GEORGES DANDIN

Euh ! traîtresse !

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Qu'est-ce, mon gendre ? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous ?

ANGÉLIQUE

Non, non, mon père, il n'est pas nécessaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir, et tout ce que j'en fais n'est que pour l'amour de moi-même.

MADAME DE SOTENVILLE

Où allez-vous, ma fille ?

ANGÉLIQUE

Je me retire, mon père, pour ne me voir point obligée à recevoir ses compliments.

CLAUDINE

Elle a raison d'être en colère. C'est une femme qui mérite d'être adorée, et vous ne la traitez pas comme vous devriez.

GEORGES DANDIN

Scélérate !

MONSIEUR DE SOTENVILLE

C'est un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, et cela se passera avec un peu de caresse que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voilà en état de ne plus vous inquiéter. Allez-vous-en faire la paix ensemble et tâchez de l'apaiser par des excuses de votre emportement.

MADAME DE SOTENVILLE

Vous devez considérer que c'est une jeune fille élevée à la vertu, et qui n'est point accoutumée à se voir soupçonnée d'aucune vilaine action. Adieu, je suis ravie de voir vos désordres finis et des transports de joie que vous doit donner sa conduite.

GEORGES DANDIN

Je ne dis mot, car je ne gagnerais rien à parler, et jamais il ne s'est rien vu d'égal à ma disgrâce. Oui, j'admire mon malheur, et la subtile adresse de ma carogne de femme pour se donner toujours raison, et me faire avoir tort. Est-il possible que toujours j'aurai du dessous avec elle, que les apparences toujours tourneront contre moi, et que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée ? Ô Ciel, seconde mes desseins et m'accorde la grâce de faire voir aux gens que l'on me déshonore !

*Quand l'acte est terminé, le rideau qui se trouve au second plan se ferme et le Roi ayant donné le signal des applaudissements, le rideau se relève et Molière et ses comédiens saluent. Puis ce rideau se referme et reste fermé.*

DU CROISY

Eh bien, Molière, je crois que vous pouvez être content. Votre nouvelle pièce fait le meilleur effet.

MADEMOISELLE DE BRIE

À plusieurs reprises, le Roi a ri très franchement. Au moins dix fois, je les ai comptées.

MOLIÈRE

Si vous aviez moins regardé du côté de la salle, vous n'auriez pas pu les compter.

LAGRANGE

Es-tu satisfait de nous, Molière ?

MOLIÈRE

Je suis assez satisfait de vous.

LAGRANGE

« Assez »… pourquoi ? Pourquoi assez !

MOLIÈRE

Parce que je ne le suis pas assez. Vous n'avez pas joué ce soir dans le mouvement que je vous avais prié d'adopter aux dernières répétitions. Mon bien cher Du Croisy, pourquoi ne parlez-vous pas plus simplement ? Je suis constamment obligé de vous faire ce reproche.

DU CROISY

Il ne me semble pas que le public ait désapprouvé ma façon de jouer.

MOLIÈRE

Si l'approbation du public vous suffit…

DU CROISY

Il m'a paru que l'on riait.

MOLIÈRE

Mais qui riait ?… Vingt personnes qui rient, cela s'entend très bien. Mais, sur deux cents qui vous écoutent… c'en fait cent quatre-vingts qui n'ont pas ri… c'est trop.

*À Hubert.*

Quant à vous, cher Hubert, ne forcez pas la note. C'est déjà délicat pour un homme de remplir un rôle de femme…

MADEMOISELLE DE BRIE

Est-ce maintenant que le Roi va danser ?

MOLIÈRE

Oui, oui, c'est maintenant. Dans deux ou trois minutes. Il est en train de mettre son costume.

ARMANDE, v*enant à Molière*.

Et à moi, on ne me dit rien ?

MOLIÈRE

Que vous dirais-je bien, Armande ?… Que je ne jouerai pas souvent ce rôle avec vous, tenez !

ARMANDE

Et pourquoi donc ?

MOLIÈRE

Parce que vous ressemblez trop à Angélique et que je ressemble trop à Georges Dandin.

ARMANDE

Oh !…

MOLIÈRE

Et je ne pensais pas qu'on en ferait à ce point la remarque.

ARMANDE

Vous croyez que…

MOLIÈRE

Convaincus que j'ai fait cette pièce sur nous, sur vous et sur moi, ils y pensent sans cesse en nous écoutant. J'espérais ma disgrâce un peu moins répandue… Pourquoi vous êtes-

vous troublée tout à coup dans notre scène, au début de cet acte ?

ARMANDE

Parce que, dès les premiers mots, vous l'avez jouée sur un tel ton et d'une manière si peu comique que j'en ai été surprise…

MOLIÈRE

L'ai-je bien jouée, au moins ?

ARMANDE

Vous ne l'avez pas jouée, vous non plus, comme vous l'aviez répétée.

MOLIÈRE

L'ai-je mieux jouée que répétée ?

ARMANDE

Peut-être pas. Vos pièces ne demandent pas à être représentées avec autant de vérité.

MOLIÈRE

Allons donc ?

ARMANDE

Vous nous dites toujours qu'il faut « faire semblant »… Or, vous ne faisiez pas semblant, tout à l'heure. Vous étiez à la fois terrible… et pitoyable.

MOLIÈRE

Pitoyable… vraiment ?

ARMANDE

Cela vous fait plaisir ?

MOLIÈRE

Je ne déteste pas que vous ayez eu pitié de moi, car c'est un sentiment dont je ne vous croyais point capable. Tu as eu pitié de moi…

ARMANDE

Enfin, je… j'ai eu pitié de Georges Dandin.

MOLIÈRE

Continue… si tu peux !

ARMANDE

Pendant le troisième acte ?

MOLIÈRE

Après aussi… à la maison… demain… les jours suivants… l'année prochaine… si tu peux !… Je souffre tant, si tu savais. Or, il n'est plus nécessaire à présent de me faire souffrir puisque ***le Misanthrope*** et ***l'École des femmes*** et celle-ci sont terminées.

***Elle veut parler.***

Chut… tu es charmante ! Va vite t'habiller !

***Le rideau s'entrouvre et paraît Jean de La Fontaine.***

JEAN DE LA FONTAINE

Ah ! Molière… Voilà mon homme ! Une merveille encore, ce Dandin. Ils vous diront que c'est très drôle… et, bien sûr, oui, que c'est très drôle, mais ce n'est pas seulement drôle… c'est magnifique… et je t'embrasse.

*Il l'embrasse.*

Je vous annonce Despréaux qui vous amène quelqu'un… avec qui l'on veut vous réconcilier.

LAGRANGE

Monsieur de La Fontaine, j'ai l'honneur de vous saluer.

JEAN DE LA FONTAINE

Bonjour, Lagrange… toujours parfait.

MOLIÈRE

N'est-ce pas ?… D'ailleurs, tous ce soir ont été parfaits. Je le leur disais à l'instant.

BOILEAU, e*ntrant.*

Bravo, Molière. C'est un succès de plus, et que vous méritez. Pièce audacieuse et ravissante… et qui va faire encore parler de vous, je vous le jure. Le Roi la trouve digne des précédentes, toute la Cour est enchantée… et pour me faire un grand plaisir, vous allez tendre la main à votre ennemi mortel, au divin Racine qui vous adore… et que vous adorez.

*En écartant un peu le rideau, Boileau fait entrer Racine.*

Deux hommes de génie ne peuvent pas rester brouillés.

*Molière et Racine se serrent longuement la main, mais ne trouvent pas un mot à se dire.*

JEAN DE LA FONTAINE, à *part*.

Oui, c'est exactement de l'adoration.

BOILEAU

Quelle jolie comédie, La Fontaine !

JEAN DE LA FONTAINE

Admirable.

BOILEAU

Avec toujours encore quelques négligences de style que je vous signalerai.

MOLIÈRE

Non, je vous en supplie, ne prenez pas la peine de me les signaler. Je les connais, ces négligences, mon ami, car elles sont voulues. Trop de perfection dans le langage nuirait au naturel dans ce genre de pièce.

BOILEAU

Je ne suis pas de votre avis.

MOLIÈRE

Je le sais bien.

BOILEAU

Et je n'aime pas dans vos ouvrages cette alliance mal assortie de Térence avec Tabarin. Croyez-moi, vous n'êtes pas assez sévère pour vous-même, et vous avez des complaisances qui sont coupables. Vous cherchez trop à faire rire. Or, vous valez mieux que cela.

MOLIÈRE

Mieux ?… Mais vous savez qu'on peut tout dire en faisant rire.

BOILEAU

Soit. Mais alors ne mélangez pas les genres. Il est pourtant des règles qu'il faut respecter.

MOLIÈRE

Vous me semblez plaisant avec vos règles dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours. Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin.

BOILEAU

Vous n'empêcherez pas qu'en relisant vos pièces…

MOLIÈRE

Ne les relisez pas. ***Mes pièces ne sont faites que pour être jouées.***

BOILEAU

Il ne veut rien entendre.

JEAN DE LA FONTAINE

Et comme il a raison.

BOILEAU

Vous lui donnez toujours raison.

JEAN DE LA FONTAINE

Parce qu'il a toujours raison.

BOILEAU

Même lorsqu'il s'obstine à jouer la comédie ?

JEAN DE LA FONTAINE

Bien entendu. Pour son plaisir et pour le nôtre !

BOILEAU

Eh bien, moi, je le conjure de ne pas rester comédien, de se contenter d'écrire des merveilles et de les laisser jouer par les autres. Il n'en sera que plus honoré.

MOLIÈRE

Mais c'est qu'il y a un honneur pour moi à les jouer.

BOILEAU

Plaisant honneur vraiment que de prêter son dos à tant de bastonnades…

MOLIÈRE

Que m'importent les bastonnades. Je dois à mon métier d'acteur la moitié du talent que l'on veut bien me reconnaître quand j'écris. C'est mon métier d'acteur qui m'enseigne, monsieur, les secrets du théâtre. Et puis, vais-je priver messieurs mes confrères du plaisir qu'ils éprouvent à proclamer que, si je ne jouais pas mes pièces, elles sembleraient bien moins bonnes ?

BOILEAU

Plaisantez, mon ami, mais considérez bien que si vous ne les jouiez pas vous-mêmes, vous seriez à l'Académie !

JEAN DE LA FONTAINE

Hum…

BOILEAU

Vous ne croyez pas ?

JEAN DE LA FONTAINE

Ah ! mais non par exemple. Et nous ne verrons pas de sitôt un auteur comique à l'Académie.

BOILEAU

Si le Roi le voulait…

JEAN DE LA FONTAINE

Ffff…

BOILEAU

Le Roi peut ce qu'il veut.

JEAN DE LA FONTAINE

Pas contre le clergé. Quand on a fait ***Tartuffe***… D'abord, quand on a fait ***Tartuffe, Andromaque*** ou ***le Cid***… on est récompensé.

BOILEAU

Eh ! quoi, vous méprisez les honneurs à ce point ?

JEAN DE LA FONTAINE

Je les méprise un peu.

BOILEAU

Quand c'est le plus grand Roi du monde qui les donne ?

JEAN DE LA FONTAINE

Le plus grand Roi du monde à l'égard des poètes…

*Et devant la surprise de Racine et de Boileau, il ajoute.*

Avez-vous pris connaissance de la dernière liste des pensions accordées par Sa Majesté ? Elle a paru ce soir. Et j'y vois : ***Au sieur Chapelain, le plus grand poète français qui ait jamais été : trois mille livres ; au sieur Molière, excellent poète comique : mille livres… !*** J'aime beaucoup Chapelain et je suis prêt à répéter que celui qui prit le soleil pour emblème est le plus grand roi du monde, mais vous ne m'empêcherez pas de penser que si nous faisions entrer Turenne et Colbert à l'instant, nous formerions alors un groupe, un groupe harmonieux que peindrait à merveille Mignard ou Lebrun et qu'on pourrait intituler…

MOLIÈRE

Portrait de Louis XIV !

JEAN DE LA FONTAINE

Voilà. Car entre nous, je crois bien que c'est nous, Louis XIV ! Allons le voir danser.

***Le rideau qui s'était fermé sur Georges Dandin se rouvre alors et l'on assiste au divertissement de Lulli, au cours duquel chante Armande Béjart et danse Louis XIV avec sa cour. Puis, un chœur final.***

# LOUIS XIV ET MADAME DE MAINTENON

*Le décor représente la chambre du roi Louis XIV. Au fond, et au centre, est une grande cheminée. D'un côté le Roi est assis – il porte sa perruque et il est revêtu de sa robe de chambre doublée d'hermine. De l'autre côté, M^me^ de Maintenon est assise, elle aussi. Sa robe est noire et elle porte un fichu de dentelle. Elle brode et le Roi écrit.*

LE ROI

Cessez de vous frotter, Madame, de la sorte.

*Elle se frictionnait en effet l'épaule.*

MADAME DE MAINTENON

Je ne me frotte pas, Sire, j'essaie de souffrir moins d'un rhumatisme affreux.

LE ROI

J'aimerais que vous fussiez malade moins souvent.

MADAME DE MAINTENON

Je ne le sais que trop – et je n'ignore pas que Votre Majesté considère comme autant d'injures personnelles les maux et les chagrins dont peuvent être atteints tous ceux qui vous entourent. À vous entendre, Sire, il n'y a que grandeur, magnificence, et symétrie – et nous devons souffrir les vents-coulis des portes, pourvu que celles-ci soient vis-à-vis les unes des autres. Auprès de Votre Majesté, il faut périr en symétrie !

LE ROI

Vous regardez tout par le gros bout de la lorgnette – et vous vous souciez moins de la grandeur de la France que de certains détails domestiques dont la bassesse, hélas ! ne vous apparaît pas.

MADAME DE MAINTENON

Que me reprochez-vous ?

LE ROI

Je ne vous reproche rien, mais je me mords les doigts de vous avoir épousée, car il est malséant que vous soyez ma femme.

MADAME DE MAINTENON

Vous l'avez cependant voulu.

LE ROI

Je n'ai pas eu raison. Et d'autant moins, que non contente d'être ma femme, vous allez jusqu'à considérer que je suis, moi, votre mari. Et c'est ainsi que nous formons un ménage bourgeois qui n'est pas en accord avec la majesté des choses qui m'entourent.

MADAME DE MAINTENON

Dois-je me retirer ?

LE ROI

Il est trop tard, Madame. Et puis, votre amitié pour moi, si vive et profonde, n'aurait pas mérité ce châtiment cruel.

*Le Roi écrit. Un temps.*

Vous ne me comprenez pas, Madame.

MADAME DE MAINTENON

Vous ne me comprenez pas non plus.

LE ROI

Oui – mais cela c'est moins important. Vous voilà tout entière, tenez : je vous parle de moi – vous me parlez de vous !

*Il se lève, va à un petit secrétaire et il en sort un cahier.*

J'ai retrouvé, Madame, et l'ai mis de côté pour vous le montrer ce soir, le premier modèle d'écriture qu'il m'a été donné de recopier cent fois. J'avais alors cinq ans – et peut-être est-il de nature à me faire mieux comprendre. Le voici :

« L'hommage est dû aux Rois.
Ils font ce qui leur plaît. »
« L'hommage est dû aux Rois.
Ils font ce qui leur plaît. »
« L'hommage est dû aux Rois… »

MADAME DE MAINTENON

Oui, et s'il vous plaisait demain de repartir en guerre…

LE ROI

Je n'aurais de conseils à recevoir de personne.

*Le valet de chambre du roi paraît et remet à Madame de Maintenon un pli qu'elle ouvre après en avoir d'un regard demandé la permission au Roi.*

MADAME DE MAINTENON

Sire, une triste nouvelle.

LE ROI

Je n'en attends plus guère qui soient d'une autre espèce. Dites.

MADAME DE MAINTENON

Madame de Montespan est morte.

*Elle vient près de lui.*

LE ROI

Je suis bien satisfait, en mon for intérieur de la savoir enfin partie. Car je ne vous cacherai pas que depuis vingt-sept ans je n'ai jamais porté un verre jusqu'à mes lèvres sans une certaine appréhension – et je vais donc pouvoir enfin manger tranquille.

Madame de Maintenon est allée *reprendre sa place de l'autre côté de la cheminée où flambe un feu de bois.*

*Elle reprend sa tapisserie. Le valet de chambre* du Roi paraît et annonce :

LE VALET DE CHAMBRE

M. de La Reynie sollicite du Roi cinq minutes d'audience.

LE ROI

J'allais précisément le faire demander.

*M. de la Reynie entre.*

Monsieur le Lieutenant de Police, je vous attendais. Vous avez le coffret ?

LA REYNIE

Oui, Sire. Le voici. Ayant appris la mort de Madame de Montespan, j'ai pensé que le Roi serait fort désireux de prendre connaissance enfin du contenu de l'enveloppe – hélas ! révélatrice.

*Il ouvre le coffret et il en sort une enveloppe cachetée.*

LE ROI

J'en avais hâte, justement.

*À Madame de Maintenon.*

Madame, il y a dans cette enveloppe la triste preuve que Madame de Montespan cherchait à nous empoisonner, Mademoiselle de Fontanges et moi…

MADAME DE MAINTENON

Et vous allez enfin pouvoir chasser ce doute.

LE ROI

Ce doute ?

MADAME DE MAINTENON

Quoi – vous n'en doutiez pas ?

LE ROI

Vous avez fort bon cœur, Madame – de temps à autre – et je vous en remercie.

*Après un temps de réflexion le Roi jette au feu l'enveloppe.*

Adieu, Monsieur de la Reynie.

LA REYNIE

Oui, Sire, adieu – je m'en vais suivre le conseil que Votre Majesté me donne – pouvant enfin mourir sans crainte et sans remords.

*La Reynie salue et sort.*

MADAME DE MAINTENON

Sire, n'avez-vous aucune disposition à prendre relative à cet événement ?

LE ROI

Si, j'ordonne que les enfants de Madame de Montespan ne portent pas son deuil.

Madame de Maintenon incline *la tête et reprend sa tapisserie. Le Roi reprend sa lecture.*

*Onze heures sonnent.*

MADAME DE MAINTENON

Finalement, femme ou maîtresse, nous n'aurons joué aucun rôle dans votre vie.

LE ROI

Aucun, Madame, grâce à Dieu. Il était seulement nécessaire que j'eusse auprès de moi des femmes jeunes et ravissantes. Le peuple aime à savoir que le Roi est puissant.

MADAME DE MAINTENON

Et la Reine ?

LE ROI

Je l'oubliais – et c'est tout dire. Une seule aura compté vraiment.

MADAME DE MAINTENON

Laquelle ?

LE ROI

Celle que j'épousai le 16 juin 1654, jour de mon couronnement, quand l'Archevêque, duc de Laon, me passant au doigt l'anneau nuptial des Rois, prononça ces seuls mots : « Pour épouser la France. »

MADAME DE MAINTENON

Elle seule a compté ?

LE ROI

Elle seule comptera jusqu'à mon dernier jour.

MADAME DE MAINTENON

L'aurez-vous bien aimée ?

LE ROI

L'avenir le dira.

MADAME DE MAINTENON

Et s'il était sévère à votre égard.

LE ROI

Il serait injuste.

*Le rideau tombe lentement.*

# LOUIS XV

*Le décor représente un salon au château de Versailles.*

*Sont en scène au lever du rideau : Voltaire, Fragonard et la marquise de Pompadour immobile et assise, car Fragonard fait son portrait.*

*Voltaire lui aussi est assis dans un fauteuil, il parle.*

VOLTAIRE

Oui, Madame, Dieu nous a fait à son image et nous le lui avons bien rendu d'ailleurs.

*Le Roi vient de paraître.*

LE ROI

Voltaire et Fragonard : La France !

*Voltaire fait mine de se lever.*

Non, non, restez, restez. Je ne veux pas qu'on se dérange. D'abord, je m'en voudrais d'interrompre un travail qui déjà nous annonce un chef-d'œuvre, et je tiens en outre à me délecter du spectacle qui m'est offert : Madame de Pompadour pose pour Fragonard tandis que M. de Voltaire blasphème en souriant, et c'est ce tableau-là qu'il conviendrait de faire. J'aime bien les toiles qui représentent des batailles, mais le tableau que je regarde, en ce moment, immortalise tout un siècle : le génie, le talent et la beauté, et cet accord entre les meubles et les couleurs, entre les étoffes et les mots, entre la forme et la pensée. C'est cela qui me trouble et m'émeut.

Voltaire et Fragonard : l'ironie et la grâce, vertus incessibles et insaisissables. Donc, je dis bien : Voltaire et Fragonard : La France.

VOLTAIRE

Sire, c'est vous la France.

LE ROI

Oh ! mais non, Monsieur, non – je ne me fais guère d'illusions à mon sujet et j'ai plus confiance en vous qu'en moi-même. Voilà quarante ans que je règne, et certes, je me réjouis à la pensée que, pendant ce long temps, aucune guerre civile n'a versé le sang français, mais je m'en voudrais d'ignorer ce que mon siècle vous devra et je compte beaucoup sur vous… sur Beaumarchais, sur Greuze et Diderot, sur Chardin, Marivaux, sur Montesquieu et sur Jean-Jacques et sur Watteau, car dans cent ans, dans trois cents ans, combien de gens venus en France seront conquis par le génie et seront touchés par la grâce ! Je pense à des victoires que pourraient remporter un pastel de La Tour ou dix lignes de vous.

VOLTAIRE

Eh bien, je trouve Votre Majesté modeste à son égard. N'eussiez-vous fait qu'une chose : expulser les Jésuites, que cela suffirait à justifier notre profonde gratitude ! Car ***il faut enfin qu'il soit permis de prier Dieu à son idée comme de manger à son goût.***

LE ROI

En cela, j'ai suivi vos conseils comme je les ai suivis le jour où, par mesure d'économie, j'ai vendu la moitié des chevaux qui remplissaient mes écuries.

VOLTAIRE

Et cela fit au peuple une impression très vive. Le Roi renonce à la moitié de ses chevaux ! Mais je crois que si Votre Majesté avait envoyé paître la moitié des ânes qui l'entourent, c'eût été préférable !

*Le Roi regarde Fragonard qui travaille.*

LE ROI

Ce n'est encore qu'une esquisse, mais c'est l'ébauche d'un chef-d'œuvre.

FRAGONARD

Sire, je ne crois pas qu'une esquisse soit l'ébauche d'un chef-d'œuvre – c'en est plutôt l'achèvement – et c'est le commencement qui manque peut-être encore.

*Le rideau tombe mais il se relève sur le même décor.*

# LOUIS XV ET MADAME DE POMPADOUR

*Madame de Pompadour est entourée de Madame de Coislin, Madame de la Marck, Madame de Choiseul, Madame de Robecq.*

*Le chevalet de Fragonard a été enlevé, mais le fauteuil dans lequel était assis Voltaire est à la même place.*

MADAME DE POMPADOUR

Eh bien, oui, je l'avoue, oui, je suis inquiète.

MADAME DE COISLIN

Vous, Madame, inquiète ?

MADAME DE POMPADOUR

Eh oui.

MADAME DE LA MARCK

Regardez-vous !

MADAME DE POMPADOUR

Oh ! mais, je me regarde et je me vois, précisément. C'est bien cela qui m'inquiète.

TOUTES

Oh ! ! !

MADAME DE POMPADOUR

Mesdames, si le Roi me regardait d'un peu moins loin, je ne me regarderais pas de si près.

MADAME DE COISLIN

N'êtes-vous pas toujours la plus jolie, Madame ?

MADAME DE POMPADOUR

Le mot le plus affreux vient de vous échapper : toujours !… Ne suis-je pas toujours la plus jolie ! « Toujours » signifie bien « encore » n'est-ce pas – et que veut dire « encore », sinon : malgré mon âge…

MADAME DE COISLIN

Oh ! Madame, pardon. Je n'ai pas dit : malgré votre âge.

MADAME DE POMPADOUR

Mais vous l'avez pensé.

MADAME DE COISLIN

Non. J'ai pensé, malgré le mien, que vous étiez toujours la plus jolie, Madame.

MADAME DE POMPADOUR

Elle s'en est fort bien sortie ! Mais l'eussiez-vous pensé que je ne vous en tiendrais pas rigueur, puisque moi-même je le pense – et constamment ! – puisque j'en souffre.

MADAME DE CHOISEUL

Eh bien, mais – supposons que la chose soit vraie : que vous en souffriez – n'est-ce pas un danger que de le laisser voir ?

MADAME DE POMPADOUR

Mais je sais qu'il est très rare qu'une femme ennuyée ne soit pas ennuyeuse. Et je l'ennuie, je le vois bien – je ne cesse de l'irriter, je l'insupporte, je l'assomme.

MADAME DE LA MARCK

Et c'est dommage, en vérité…

MADAME DE ROBECQ

Car les rois n'aiment pas du tout qu'on les assomme.

MADAME DE CHOISEUL

Ils ont ça de commun avec les autres hommes !

MADAME DE COISLIN

Pour conserver le Roi, je ne vois qu'un moyen…

MADAME DE CHOISEUL

Vous avez dix-neuf ans, vous devriez vous taire, Madame, vous n'avez qu'une seule chose à craindre, c'est que Sa Majesté ne jette son dévolu sur une seule créature.

MADAME DE LA MARCK

En effet, l'unité peut vous être fatale.

MADAME DE CHOISEUL

Et je redoute moins pour vous la quantité. Voilà bien des jours que j'y pense, et, à votre intention, Madame, j'ai fait dresser la liste des personnes les plus vénales de France et de Navarre. Réunissez-les donc en un endroit choisi, comme le Parc-aux-Cerfs – au nom prédestiné – situé rue Saint-Médéric, à Versailles. C'est une ancienne remise à gibier – ce n'est donc pas le détourner de son usage. Faites aménager cinq, dix,

quinze, vingt petits pavillons dans les bois. Puis, prenant la chose en main, dirigeant tout, surveillant les allées et venues du Roi, devenue la dispensatrice de ses plaisirs, vous conservez ainsi toute votre influence et tout votre pouvoir sur notre souverain.

MADAME DE POMPADOUR

Oui, c'est juste, en effet.

MADAME DE LA MARCK

L'idée est excellente.

MADAME DE COISLIN

Imprévue.

TOUTES

Admirable.

MADAME DE CHOISEUL

Chut ! Le Roi ! Prenons garde !

MADAME DE POMPADOUR

Eh bien, ne bougeons pas. Continuons. Parlons. Vraiment, vous le croyez ?

MADAME DE COISLIN

J'en suis absolument certaine.

*Elles singent à présent leurs propres bavardages.*

MADAME DE CHOISEUL

Et moi, Madame, je l'ai vue.

MADAME DE LA MARCK

Oh ! Que c'est drôle.

*Le Roi vient de paraître.*

LE ROI

Bonsoir, Mesdames !

TOUTES

Le Roi !

*Elles se lèvent et font la révérence.*

LE ROI

Rose, Anémone, Œillet,
Clématite, Pervenche :
La palette de Fragonard.
Et vous prenez
Votre revanche
Sur les fleurs avec un art…
Un art fragile,
En apparence,
Et délicat…
Mais en tout cas,
Natif de France !

*Il les salue et vient vers elles.*

Et voyons maintenant.
Les choses en détail.
Madame de Robecq
A trop de rouge aux joues…

Madame de Coislin porte trop de bijoux…
Madame de La Marck nous trompe sur sa taille,
En ayant des talons qui sont beaucoup trop hauts…
Non ne faites pas « oh ! »
Je connais votre taille !

*Le Roi retire l'une de ses bagues et l'offre à Madame de Choiseul.*

Madame de Choiseul acceptez ce bijou
Cabochon qui me vient d'un illustre insulaire,
Feu le Comte d'Essex.
Je l'avais à l'auriculaire,
Vous pouvez le mettre à l'index.

MADAME DE CHOISEUL

Sire, je suis confuse
Et j'en rougis.

LE ROI

Précisément, c'est une ruse.
Et je vous offre ce bijou
Parce qu'il vous manquait un peu de rouge aux joues.

MADAME DE POMPADOUR

Et moi ?

LE ROI

Vous, vous avez les plus beaux yeux du monde.
Et la main la plus fine, et les plus beaux atours…

*Madame de La Marck a déjà disparu, et c'est Madame de Choiseul, à présent, qui s'en va.*

Et cette grâce aussi qui n'appartient qu'à vous…

*Discrètes à leur tour, Mesdames de Robecq et de Coislin s'éloignent.*

Et qui vient compléter un ensemble adorable.
Or, ayant tout cela,
Pourquoi faut-il que vous ayez ce front sévère
Et ce regard à la fois si triste et menaçant
Qui me désole et qui m'ennuie,
Vous le savez – qui m'exaspère !

MADAME DE POMPADOUR

Est-ce ma faute, à moi, si vous me torturez ?

LE ROI

Je vous torture ?

MADAME DE POMPADOUR

Ah ! oui !…
Croyez-vous que ce soit agréable pour moi
De vous entendre dire à cette jeune femme
Que vous savez fort bien quelle est sa taille exacte ?

LE ROI

Ah ! Que vous tombez mal et c'est toujours ainsi !
Car des trois, justement, vous soupçonnez la seule
Avec laquelle, jusqu'ici, je n'ai jamais…

MADAME LA POMPADOUR

Mais, pour l'amour de Dieu,
Que Votre Majesté m'épargne
au moins ses confidences !

Vous me traitez vraiment…

LE ROI

Madame, le jour où les favorites se plaisent à se considérer comme des femmes mariées il ne faut point qu'elles soient surprises d'être traitées comme telles ! Or, vous devenez précisément plus querelleuse que ne l'a jamais été ma pauvre Polonaise. Prenez modèle sur la Reine ! On n'empêche pas le Roi de faire ce qui lui plaît. Et si l'on n'a pas le courage de regarder les choses en face – on ferme alors les yeux.

MADAME DE POMPADOUR

Mais je les fermerais, si vous m'aimiez encore !

LE ROI

Mais… je vous aime encore.

MADAME DE POMPADOUR

Comment le dites-vous !

LE ROI

Je le dis tout de même.

MADAME DE POMPADOUR

Oui, mais… vous savez bien que, quand on aime encore, c'est que, déjà, l'on aime moins.

LE ROI

Vous me le faites remarquer – c'est maladroit !

MADAME DE POMPADOUR

On est si maladroit quand on n'est plus aimé ! J'ai peur à chaque instant de perdre l'équilibre. Je ne mérite pas d'être traitée ainsi – car ne vous ai-je pas rendu bien des services ?

LE ROI

Si, les plus grands, Madame. Je ne sais d'ailleurs pas exactement lesquels ; mais si cela peut vous être agréable, je suis prêt à le dire et à le répéter.

MADAME DE POMPADOUR

Quel est le sentiment que vous avez pour moi ?

LE ROI

Mais… je vous suis très attaché…

MADAME DE POMPADOUR

Et quand on est très attaché…

LE ROI

On s'aperçoit fatalement qu'on n'est pas libre.

MADAME DE POMPADOUR

Oh !

LE ROI

Vous attirez la foudre et vos questions sont provocantes.

MADAME DE POMPADOUR

Alors, conseillez-moi. Que dois-je faire ?

LE ROI

Rien.

MADAME DE POMPADOUR

Je n'ai qu'à souffrir en silence ?

LE ROI

Mieux qu'en silence – en souriant.

MADAME DE POMPADOUR

Il faut, en plus, que je sourie ?

LE ROI

Cela vaudrait mieux.

MADAME DE POMPADOUR

Pour vous ?

LE ROI

Pour moi, oui, donc, pour vous. Quand vous me querellez, c'est à tort ou bien à raison. Or, s'il est ennuyeux d'être querellé au sujet d'une faute heureusement commise – il est intolérable d'être accusé d'un crime que l'on s'est efforcé en vain de perpétrer.

MADAME DE POMPADOUR

Si vous me racontiez encore vos déboires !

LE ROI

Vous vous en réjouiriez, je vous connais, Madame.

MADAME DE POMPADOUR

Et j'aurais tort ?

LE ROI

Je vous en donne l'assurance. Car, souvenez-vous-en toujours : Quand on est Roi de France, il faut être heureux en amour !

# CHEZ MADAME D'ÉPINAY

*Le décor représente le salon de Madame d'Épinay. Une servante vient d'apporter le thé. Sont présents :*

*Diderot, d'Alembert, quelques personnes élégantes et Rivarol.*

MADAME D'ÉPINAY

Comment est-il ce Mirabeau ?

RIVAROL

Marqué profondément par la petite vérole, il a l'air d'une éponge gonflée des idées d'autrui.

*Entre M. de Grimm.*

GRIMM

Une grande nouvelle : Latude est libéré, après trente-cinq années d'incarcération, et savez-vous ce qu'il a emporté de la Bastille ?

MADAME D'ÉPINAY

Les clefs !

GRIMM

Presque : son échelle de corde ! Il prétend qu'elle caractérise la Bastille, qui, elle-même, est devenue, grâce à lui, le symbole de l'arbitraire et de l'iniquité.

MADAME D'ÉPINAY

C’est un monsieur qui voit grand. Mais… j’aimerais savoir comment il se fait que, dans des salons littéraires comme les nôtres, nous nous occupions tant de ce Latude.

GRIMM

Parce que ce malheureux Latude personnifie le peuple, Madame… et que le peuple commence à en avoir assez.

À vrai dire depuis des siècles et des siècles – depuis toujours – les Français n’ont pas su ce que c’était que d’avoir une opinion politique…

MADAME D’ÉPINAY

Une opinion politique ?

GRIMM

Vous ne savez pas ce que c’est, Madame.

MADAME D’ÉPINAY

Mais quelle opinion politique voulez-vous que j’aie ? Nous ne pouvons être que royalistes !

GRIMM

Eh bien, Madame, il se pourrait que d’ici peu de temps, nous soyons tous obligés de choisir un parti.

MADAME D’ÉPINAY

Je ne comprends pas très bien ce que vous voulez dire.

GRIMM

Je vais essayer de vous expliquer…

*Un laquais paraît et annonce :*

LE LAQUAIS

M. Benjamin Franklin.

TOUS

Ah !

FRANKLIN

Je vous salue, Madame, et suis votre valet, Messieurs les Philosophes.

MADAME D'ÉPINAY

Quelle belle surprise me cause votre visite, Monsieur !

FRANKLIN

Je viens vous faire mes adieux, Madame.

TOUS

Vos adieux ?

FRANKLIN

Eh oui. Je pars demain, je retourne à Philadelphie.

MADAME D'ÉPINAY

Heureux d'y retourner ?

FRANKLIN

Heureux d'y retourner, mais navré de partir.

DIDEROT

Avez-vous bien aimé Paris ?

FRANKLIN

Oh ! Ma réponse est toute prête. J'y suis venu un jour pour y passer trois semaines : j'y suis depuis neuf ans.

Bien d'autres, par la suite, imiteront mon exemple et ne pourront plus s'en aller de chez vous. Le point culminant du monde…

D'ALEMBERT

Pensez-vous, monsieur Franklin, qu'il existe un paratonnerre qui puisse nous préserver de l'orage qui gronde ?

MADAME D'ÉPINAY

Et avez-vous une opinion sur notre roi ?

FRANKLIN

Je ne me permettrai pas d'avoir une opinion, mais, si mes comptes sont exacts, étant donnés tous les mariages successifs de ses ancêtres, je ne pense pas que le Roi Louis XVI ait, dans les veines, plus d'un verre à bordeaux de sang français, Madame.

D'ALEMBERT

Vous n'avez pas répondu à ma question, Monsieur Franklin.

FRANKLIN

Je l'ai pourtant entendue… mais il me semble que M. Rivarol pourrait y répondre… n'a-t-il pas vu le roi aujourd'hui ?

*Tous se tournent vers Rivarol qui semble préoccupé.*

RIVAROL

Le roi m'a reçu en effet ce matin.

MADAME D'ÉPINAY

Et vous n'en parliez pas ?

RIVAROL

Je vais en parler, Madame. Il m'a dit que depuis quelques semaines lui étaient rapportés des mots désobligeants que j'aurais prononcés… Il les disait d'esprit en me laissant entendre que c'était justement là ce qui le touchait. Je lui ai répondu qu'on m'attribuait des mots dont je ne voudrais pas être l'auteur… Laissons cela, m'a-t-il dit, c'est à votre intelligence qu'aujourd'hui je m'adresse et vous, Monsieur, qui savez si bien critiquer ma conduite, que me conseillez-vous de faire ?

*Un temps.*

MADAME D'ÉPINAY

Alors… dites… que lui avez-vous répondu ?

RIVAROL

Sire, faites le roi !

*Le rideau se ferme tandis que tous font un geste qui signifie : évidemment, mais…*

# LOUIS XVI

*Le décor représente un salon à Versailles. Le roi Louis XVI, après la réunion des États Généraux en 1789, vient de recevoir les délégués de chacun des trois ordres. Ils sortent – on voit le dernier de ces délégués s'incliner devant le roi qui est debout, au centre de la scène. Comme le laquais allait refermer la porte, un des délégués, revenu sur ses pas, tente de rentrer de nouveau dans le salon, le laquais s'y oppose mais le roi s'en apercevant le fait entrer. Que veut cet homme ?*

*Dans les circonstances actuelles ne vaut-il pas mieux le lui demander ? Fût-ce d'un regard ?*

*Cet homme, ce délégué n'est autre que Maximilien Robespierre.*

ROBESPIERRE

Puis-je me permettre de rappeler au Roi certains détails d'une visite que Votre Majesté rendit naguère au lycée Louis-le-Grand ?

LE ROI

Je vous reconnais, en effet. Vous étiez le meilleur élève du lycée.

ROBESPIERRE

Et, de ce fait, j'ai eu l'insigne honneur d'accueillir Votre Majesté au nom de tous mes condisciples.

LE ROI

Je n'ai pas oublié votre éloquent discours, et je suis heureux de vous revoir.

*S'adressant à un laquais.*

Priez Sa Majesté la Reine de bien vouloir nous rejoindre ici.

*À Robespierre.*

Vous êtes député ?

ROBESPIERRE

Oui, Sire, d'Arras – et avocat.

LE ROI

Voulez-vous me rappeler votre nom, je vous prie ?

ROBESPIERRE

Maximilien de Robespierre.

LE ROI

Maximilien de Robespierre. Je ne suis pas homme à l'oublier, mais à l'occasion, faites-m'en souvenir. Vous aviez à me demander quelque chose ?

ROBESPIERRE

Du tout. Je n'ai fait qu'user de ce prétexte pour voir le Roi de près.

*Un laquais annonce.*

LE LAQUAIS

Monsieur Lavoisier.

LE ROI

Soyez le bienvenu, cher illustre savant que j'aime. M. de Robespierre, député de la ville d'Arras.

LAVOISIER

Mais, comme c'est intéressant. Votre impression fut-elle bonne tout à l'heure ?

ROBESPIERRE

Vous n'y étiez donc pas ?

LAVOISIER, *à Robespierre.*

Non, monsieur.

ROBESPIERRE

C'est dommage.

*Un laquais annonce.*

LE LAQUAIS

Sa Majesté la Reine.

*La Reine entre.*

LA REINE

Ah ! monsieur Lavoisier, quel plaisir de vous voir !

LE ROI, *présentant Robespierre à la Reine.*

Monsieur de Robespierre, avocat et député.

*Un laquais annonce.*

LE LAQUAIS

Madame la Princesse de Lamballe.

*Paraît M^me^ de Lamballe.*

MADAME DE LAMBALLE

Monsieur Lavoisier, je suis votre servante.

*Le roi semble impatient de présenter à tous Robespierre.*

LE ROI

Un instant, je vous prie.

*Un laquais annonce.*

LE LAQUAIS

Monsieur André Chénier.

LA REINE

Ah ! Quel bonheur ! Je ne sais pas de plus grand poète que vous, monsieur Chénier.

LE ROI

Voulez-vous me permettre : M. Maximilien Robespierre, avocat, député dans la ville d'Arras.

ANDRÉ CHÉNIER

Dites-nous vos impressions, monsieur.

ROBESPIERRE

Relativement aux élections ?

ANDRÉ CHÉNIER

Oui.

ROBESPIERRE

Bien plus encore que favorables. Il est fort évident que le 5 mai 89 sera dès lors considéré comme la date la plus importante de l'Histoire de France.

LAVOISIER

À ce point ?

ROBESPIERRE

Je le pense. Et la sainte passion du bonheur des peuples qui forme l'auguste caractère du Roi doit y trouver sa récompense. Songez que la population entière est appelée à voter !

MADAME DE LAMBALLE

Hormis les domestiques, et c'est encore heureux.

LE ROI

Et quelle est, à votre avis, la première mesure qui vous sera demandée de prendre ?

ROBESPIERRE

L'abolition de la peine de mort.

LAVOISIER

C'est une bonne idée.

ANDRÉ CHÉNIER

Excellente.

LE ROI

Et fort juste.

LA REINE

Et comme on aimerait qu'elle soit réciproque !

LE ROI

Et aussitôt après l'abolition de la peine de mort ?

ROBESPIERRE

La Bastille.

LA REINE

Pour qui ?

ROBESPIERRE

Plus pour personne, Madame.

LAVOISIER

La Bastille n'est qu'un symbole.

ROBESPIERRE

Justement. Depuis le 2 janvier de la présente année, un seul détenu en a franchi le seuil : Réveillon, encore qu'il se soit fait incarcérer volontairement.

LE ROI

Et si je vous disais que depuis plus d'un an, j'envisage précisément la démolition de la Bastille…

ROBESPIERRE

Je n'en serais pas surpris.

LE ROI

Et que penseriez-vous de cette démolition ?

ROBESPIERRE

Sire, je pense qu'il faudrait en laisser l'initiative au peuple. Ce serait sa revanche. Il vaut mieux qu'il la prenne que de la lui donner.

LAVOISIER

On peut l'y inciter – et si Sa Majesté voulait bien ne pas trop défendre la Bastille, elle éviterait ainsi bien des morts inutiles.

ROBESPIERRE

Qu'en pensez-vous, Monsieur Chénier, vous qui avez écrit :

« Ô Sainte Égalité, dissipe nos ténèbres ! Arrache les verrous des bastilles funèbres… »

LAVOISIER

« Ô Sainte Égalité ! » – vous avez tout prévu, poète, et vous voilà très à l'abri de représailles éventuelles.

LE ROI

Qui parle ici de représailles ?

ROBESPIERRE

C'est le premier mauvais calcul que fait M. de Lavoisier.

LAVOISIER

Je ne suis pas « de » Lavoisier.

LE ROI

Ce n'est qu'un oubli de ma part – et votre génie saurait vous épargner toutes représailles éventuelles.

LAVOISIER

Je veux le croire, Sire – et je ne me vois pas mourant sur l'échafaud.

MADAME DE LAMBALLE

Ni moi non plus.

ANDRÉ CHÉNIER

Ni moi.

LA REINE

Ni moi.

LE ROI

Ni moi.

ROBESPIERRE

Ni moi non plus, d'ailleurs.

*Le rideau tombe, lentement.*

# LE 21 JANVIER 1793

*Le décor représente l'atelier de l'ébéniste Jacob, à Paris.*

*Par la grande baie vitrée qui se trouve au fond du décor, on voit un coin de la rue du Temple.*

*L'atelier est au rez-de-chaussée. Il est encombré de meubles terminés, de meubles commencés, d'échantillons de bois, de cadres, d'étoffes. Il y a une porte à gauche et une porte vitrée au fond qui s'ouvre sur la rue.*

*Au lever du rideau, Jacob est seul en scène avec son apprenti qui travaille. Jacob a cinquante-quatre ans. C'est un homme élégant, vigoureux et sympathique. Dans la rue, les gens passent, repassent, s'attroupent et parlent à voix basse. Par ordre, les volets des fenêtres doivent rester fermés. Des voix lointaines chantent la* Carmagnole.

JACOB, *à l'apprenti.*

Tu vas trop vite, mon petit, beaucoup trop vite. Ces choses-là ne peuvent pas se faire comme ça, je te l'ai déjà dit. Prends un autre métier si tu n'aimes pas celui-là !… Un meuble, c'est une œuvre d'art, mon enfant… et le bois, c'est une matière précieuse. Il faut que tu te mettes cela dans la tête si tu veux rester chez moi.

L'APPRENTI

C'est qu'aujourd'hui, Monsieur Jacob, on pense un peu à autre chose, malgré soi…

JACOB

Oui, mais quand on travaille, il ne faut pas penser à autre chose. Si tu veux faire comme les autres, si tu veux aller chanter la *Carmagnole* dehors, vas-y. Libre à vous, mes amis, de considérer que cet horrible jour est un jour de fête. Mais si tu veux travailler, travaille sérieusement – et ne t'avise surtout pas de m'écorcher mon bois d'un coup de lime donné distraitement !… D'abord, voilà comment cela se tient une lime… *(Il lui prend la lime des mains)* du bout des doigts… et voilà comment on s'en sert… regarde… *(Il lui montre)* comme ça… là… et pas plus vite… et pas plus fort… comprends-tu ?

L'APPRENTI

Oui, monsieur Jacob.

JACOB

C'est que, vois-tu, les meubles, c'est comme les personnes – il faut qu'ils soient très beaux pour pouvoir supporter les injures du temps. S'ils sont mal faits, ils deviennent vieux, très vite – tandis que, s'ils sont bien faits, ils deviennent anciens – et ils le restent.

*La porte s'ouvre et Greuze paraît.*

Monsieur Greuze, je vous salue.

GREUZE

Bonjour, mon bon Jacob.

*Ils se serrent la main. Greuze est un homme très âgé… Il porte un bel habit, mais qui est bien usagé et bien démodé. Il a sous son bras un tableau ovale qui n'a pas de cadre et dont on ne voit que l'envers de la toile.*

Est-ce que vous savez que ce malheureux va passer tout à l'heure devant votre maison ?

JACOB

Vous devez faire erreur.

GREUZE

Non, mon ami. Ils ont modifié l'itinéraire ce matin. Je viens de l'apprendre à l'instant et, ma foi, je suis venu lui dire adieu de chez vous. Il a dû quitter le Temple vers huit heures et demie. Il est neuf heures cinq. Il passera dans dix ou quinze minutes, je pense car l'exécution est pour dix heures.

*On entend battre, au loin, la Générale.*

Quelle monstruosité, hein ?

JACOB

Oh !… D'autant plus qu'ils auraient pu faire tout cela sans faire tomber des têtes.

GREUZE

Ils prétendent que non.

JACOB

Franchement, honnêtement, vous trouvez, vous, qu'il est coupable ?

GREUZE

Le Roi ?… Pauvre cher homme, mais non ! En tout cas, s'il est coupable, il ne l'est sûrement pas au point de mériter un pareil châtiment. Non, voyez-vous, le malheureux paie pour les autres, pour tant d'autres qui l'ont précédé et dont

ces misérables s'obstinent à ne voir que les faiblesses. Ils ne sont pas justes. Ce peuple a des vertus qui lui ont été enseignées par ses Rois et il ne s'en rend pas compte – il ne veut pas s'en rendre compte – et celui-ci, qui sera peut-être le dernier, donne à la France une magnifique leçon de courage et de dignité. Vous l'avez très bien connu, vous, le Roi ?

JACOB

Autant qu'un ébéniste peut connaître un roi.

GREUZE

Enfin, il vous a reçu, il vous a parlé…

JACOB

Oh ! Cela plus de vingt fois. Et avec quelle simplicité, mon Dieu !… La Reine était charmante aussi, d'ailleurs. Elle n'était pas du tout la femme qu'ils prétendent. Ils ont tout dénaturé pour avoir raison. Et si je parle d'elle au passé, déjà c'est parce que j'ai la conviction qu'elle n'y échappera pas non plus !… Tenez, voilà le dernier meuble qu'elle m'avait commandé. Un bonheur-du-jour !

GREUZE

Le nom est bien trouvé.

JACOB

Oui. Mais, Monsieur Greuze, vous aussi, vous l'avez connu, le Roi ?

GREUZE

Pas dans l'intimité, comme vous, mais je l'ai pourtant connu. Et il a été très bon pour moi. Quand il a su dans quelle

situation lamentable je me trouvais, il m'a tout de suite donné un logement au Louvre, dans cette galerie où nous nous sommes réfugiés avec Fragonard et quelques autres, et il m'a accordé, à titre de récompense nationale, une pension annuelle de quinze cents livres. Annuelle ! Si l'on peut dire, car je ne l'aurai touchée que pendant six mois ! Et je ne sais pas si messieurs les républicains auront désormais de pareilles attentions pour les artistes.

JACOB

Si encore on pouvait penser qu'à la suite de tant de crimes, ces gens vont vraiment connaître le bonheur, mais c'est peu probable. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, jusqu'à présent, il y a déjà un peu moins de gens heureux.

GREUZE

C'était peut-être tout simplement ce qu'ils voulaient.

JACOB

Leurs théories sont belles…

GREUZE

Mais oui, splendides !… Et c'est bien pour cela qu'elles sont si dangereuses. Les révolutions sont toujours faites au nom de principes admirables, formulés par deux ou trois grands hommes mécontents de leur sort et qu'on n'a pas couverts d'honneurs comme ils le méritaient.

JACOB

Pour vous, le fautif, le grand fautif, qui est-ce ?

GREUZE

Oh ! mon ami, que me demandez-vous là !… Je crois qu'il faudrait remonter bien loin pour le découvrir – en admettant qu'on y parvienne ! Une révolution comme celle-ci couve pendant cent ans peut-être. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il y a eu des avertissements.

JACOB

Voltaire ?

GREUZE

Oui, Voltaire, si l'on veut – mais Voltaire était monarchiste – et cela, ils ne le disent pas. Et je crois qu'il serait bien surpris, Voltaire, du rôle qu'on est en train de lui faire jouer. C'était un rageur, un vindicatif, mais un aristocrate. Il méprisait le peuple. Et je pense que Jean-Jacques, l'abominable et merveilleux Jean-Jacques, était bien plus leur homme. Et je ne vous cacherai pas que le plus coupable de tous, à mes yeux, n'est autre que ce touche-à-tout de Beaumarchais, diabolique et génial, parce qu'il joue avec le feu depuis plus de vingt ans. Quant au premier avertissement, je ne sais pas si ce n'est pas Molière qui l'a donné !

JACOB

Molière ?

GREUZE

N'oublions pas qu'au plus beau moment de Louis XIV, alors qu'il faisait la France si belle et qu'il se pavanait comme un bienheureux, Molière était en train de composer ***Tartuffe***. C'est quelque chose de bien important, ***Tartuffe,*** vous savez ! Aujourd'hui, ce ne serait qu'un chef-d'œuvre, mais à la veille de la révocation de l'Édit de Nantes, oser parler ainsi, c'était

donner l'idée que l'on pourrait un jour se plaindre ouvertement. C'était magnifique et terrible à la fois.

JACOB

Alors, d'après vous, ce seraient les prêtres qui…

GREUZE

Oh ! non, non, non, non… ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit !… Je pense, ou du moins, je crois que je pense que les religions fourniront toujours, à ceux qui les cherchent, les meilleurs prétextes à des guerres civiles. Et quant à ces gens qui s'imaginent qu'ils sont en train de se débarrasser de la religion, de leur religion, ils ne font pas autre chose que d'en changer. On ne peut pas vivre sans religion, Jacob, et le sentiment qui les anime en ce moment est un sentiment religieux, ne vous y trompez pas. Ils sont en train de se promettre, de se jurer, qu'un jour on sera tous heureux, eh ! bien, mais la religion n'a jamais fait autre chose. Seulement, comme elle est plus prudente, elle nous le promet pour un peu plus tard ! Parlons plutôt peinture. Mon bon ami, j'ai profité de ce que je venais chez vous pour vous apporter un tableau de moi qui n'a jamais eu de chance, et pour lequel je voudrais que vous eussiez la gentillesse de me faire un cadre en bois doré, très simple, évidemment… mais pas trop, trop simple, non plus… et qui surtout ne me coûtât pas trop cher. Voici l'enfant.

*Il montre à Jacob le tableau qu'il portait, en entrant, sous son bras.*

JACOB

Oh !… mais dites-moi donc, c'est un tableau charmant.

GREUZE

Peut-être… mais j'e dois vous avouer que j'ai fini par en douter.

JACOB

Pourquoi ?

GREUZE

Parce que voilà vingt-deux ans qu'on me le refuse, mon ami.

JACOB

Est-ce possible ?

GREUZE

Hélas ! oui.

JACOB

Comment l'intitulez-vous ?

GREUZE

Heu… j'hésite. Peut-être tout simplement : ***La cruche cassée***.

JACOB

Est-ce que ce n'est pas M^me^ Greuze qui a posé pour ce tableau ?

GREUZE

Mais si, comme pour tant d'autres que j'ai faits.

JACOB

Qu'est-ce qu'elle est devenue M^me^ Greuze ?

GREUZE

Devenue ? Oh ! Elle n'est pas devenue, M^me^ Greuze, elle a continué d'être ce qu'elle a toujours été : la dernière des catins. Ah ! mon ami, je ne voudrais pas avoir l'air de me vanter, mais je crois bien avoir été l'homme le plus cocu de France, d'avril 57 à novembre 91 ! Elle m'a trompé avec tout le monde, avec mes élèves, avec mes amis, avec mes fournisseurs. Si ma mémoire est fidèle – il faut bien que quelque chose me soit resté fidèle – je l'ai prise onze fois en flagrant délit. La dernière fois que l'aventure m'est arrivée, elle a eu une réponse qui peint admirablement son âme. Je lui ai dit : « Vous me trompez ! » – elle m'a répondu : « C'est vrai, mais je m'en fous ! » Alors, ma foi, j'ai fini par me débarrasser d'elle. Si bien qu'à présent je n'ai plus absolument rien – ni femme, ni fortune, ni santé, ni jeunesse ! J'aurai vu tout s'envoler, même la gloire ! Quels sont ces cris ?

*On entend, en effet, des cris dans la rue, et des gens acclament un homme qui se dirige vers la maison de Jacob.*

JACOB

Ah ! Je vous annonce M. David.

GREUZE

David ! Eh ! Bien, moi qui vous parlais de ma gloire, en voilà l'usurpateur, tenez. Je vais donc voir enfin ce monstre de tout près !

JACOB

Vous ne le connaissez pas ?

GREUZE

Oh ! Pas le moins du monde. Et je vais le voir pour la première fois.

JACOB

C'est un homme de grand talent.

GREUZE

Assurément, mais c'est un homme abominable. Cet artiste qui se mêle de politique, dont l'attitude est ridicule et provocante – et qui vote la mort du Roi !

JACOB

Il l'a votée ?

GREUZE

Et il s'en vante.

JACOB

Est-ce que je vous le présente tout de même ?

GREUZE

Oh ! Gardez-vous-en bien ! Mais comme je suis heureux d'avoir vu son visage ! Il est laid : tout s'explique !… Jacob, je ne crois pas à la sincérité des opinions politiques affichées par les grands artistes. Ce n'est pas leur affaire. Ils doivent rester les spectateurs des événements qui se produisent – car ils sont là pour les prévoir avec malice – ou bien les dépeindre avec subtilité.

*La porte s'ouvre et paraît Louis David. Quarante ans, pas beau, pas séduisant, mais des yeux pleins de flamme et beaucoup d'allure dans son laisser-aller.*

DAVID

Bonjour, Jacob !

*À Greuze.*

Citoyen.

GREUZE, à *part et sans lui avoir rendu son salut.*

Citoyen ? Quel idiot !

DAVID

Comment vous portez-vous ?

JACOB

Bien, merci.

DAVID

Tant mieux. Jacob, je viens vous faire une petite commande et vous parler d'une chose extrêmement importante.

*Il porte un carton à dessin sous le bras, qu'il pose sur un meuble et qu'il ouvre à présent.*

J'ai besoin de quelques meubles qui doivent figurer dans mon prochain tableau, et je viens vous prier de les exécuter en bois blanc, très simples, mais en respectant les proportions exactes que j'ai notées sur mes croquis. Il s'agit d'une table ronde et de trois sièges. Et puis, alors, voici d'autres croquis, que je vais vous laisser et que vous allez étudier. Voilà l'avenir, Jacob, et vous serez le premier à qui j'en aurai parlé. Il ne faut pas que… mais est-ce que ce n'est pas Greuze qui est là ?

JACOB

Si.

DAVID

Oh ! Comme il est changé – voilà ce que c'est que de ne pas vouloir changer !… Je vous disais, Jacob, que je ne veux pas que ce mouvement, qui va se produire, se produise sans vous. Je veux que vous soyez des nôtres. En étudiant ces croquis de meubles que j'ai faits, vous comprendrez que c'en est fini désormais de ces chiffonniers gracieux et fragiles, comme c'en est fini de cette peinture écœurante de boudoir dont la France est sursaturée depuis quarante ans…

GREUZE

Ça, c'est pour toi, mon vieux Jean-Baptiste !

DAVID

Le temps des « perruques » est passé !… Tout cela doit s'évanouir avec la société qui en fut l'inspiratrice. Il est inadmissible qu'un homme de votre valeur piétine et reste en arrière quand l'humanité vient de faire ce bond formidable en avant ! Et d'autre part, il est impossible qu'un artiste de votre importance néglige le magnifique enseignement que nous offre la révélation des ruines de Pompéi.

*Parlant des meubles qui l'entourent.*

C'est très joli tout cela, mais c'est fini, comprenez-vous, c'est mort, mort pour toujours – avec les ***indécentes et plates marionnettes de Boucher que Diderot condamna !*** Soyez des nôtres, Jacob. Ce n'est pas seulement un avis, c'est un conseil que je vous donne.

GREUZE, *à part.*

C'est-à-dire un ordre !

DAVID

J'ai pris la tête d'un mouvement artistique qui va se montrer impitoyable envers ceux qui tenteront de nous empêcher d'avancer. C'en est fini de l'Académie et de ses doctrines que je hais, c'en est fini des privilèges…

*Il regarde Greuze en disant ces mots.*

GREUZE, *à part.*

Quinze cents francs de rente pendant six mois !

DAVID

On est en train de creuser un fossé profond entre l'avenir et le passé. Venez vite de notre côté, croyez-moi. Ça va être très beau ! Le monde commence aujourd'hui… et ***chacun de nous est comptable à la Patrie des talents qu'il a reçus de la nature !***

GREUZE

Eh ! Bien, si le monde commence aujourd'hui, il commence bien.

DAVID

Passez-moi votre crayon. Merci. Vous qui travaillez l'acajou comme personne au monde, que pensez-vous d'une tribune dont je viens d'avoir l'idée en venant et qui serait ainsi faite…

*Il la dessine.*

Vous voyez…

JACOB

Oui.

DAVID

Connaissez-vous Fontaine et Percier ?

JACOB

De nom.

DAVID

Eh ! Bien, demandez-leur donc de vous exécuter en bronze deux griffons que vous placerez… là… et là… hein ?

JACOB

Oui.

DAVID

Assez de carquois, d'épagneuls et de torches !… Employez désormais des faisceaux de licteur ou des bonnets phrygiens, croyez-moi.

JACOB

Je vous crois.

DAVID

Vous comprenez bien qu'on ne discute pas un mouvement comme celui-là – on en fait partie.

*Il a fait un geste vers la rue.*

JACOB

Évidemment.

DAVID

Mais d'ailleurs pourquoi y a-t-il cette foule dans votre rue ?

JACOB

Parce que le Roi va passer par ici pour aller au supplice.

DAVID

Mais non…

JACOB

Il paraît que si.

*On entend le bruit lointain des tambours qui battent « Aux champs ».*

DAVID

Eh ! Bien, moi qui justement…

JACOB

… veniez ici pour ne pas le voir ?

DAVID

Oh ! Je ne le fuyais pas. Il y a des sévérités qui sont nécessaires.

GREUZE

Sévérités !

DAVID, r*eprenant son croquis.*

Si vous réussissez cette tribune, je vous ferai donner la commande de tout le mobilier de la salle des séances de la Convention. Voyez-vous un homme de vingt-cinq ans

derrière cette tribune et proclamant la République ?… Je le vois, moi… blême, brûlant d'ardeur, sorti du peuple… car ce sera n'importe lequel de ces hommes qui passent, s'il a vraiment la foi !

JACOB

Pourvu que ce ne soit pas ce jeune officier.

*Il désigne un jeune officier qui se trouve dans la rue, qui leur tourne le dos et qui peut très bien être Bonaparte.*

DAVID

Et pourquoi donc pas ?

JACOB

Regardez sa silhouette ! De quoi a-t-il l'air, le malheureux.

DAVID

Elle est très belle sa silhouette, justement. Oui, oui, très belle. Tous les soldats de la République ont la même – et je voudrais pouvoir l'immortaliser…

*Il a, tout en parlant, commencé ce croquis. Depuis quelques instants le bruit des tambours s'est rapproché. Un mouvement de foule se produit tout à coup. Les gendarmes maintiennent le peuple et le cortège militaire, qui conduit au supplice le roi Louis XVI, débouche au coin de la rue, tout au fond du décor. Un grand silence se fait alors, et la plupart des hommes se découvrent.*

Comprenez-vous que l'unité de la France tant souhaitée, tant désirée par tous vos rois, comprenez-vous qu'elle vient enfin de se réaliser vraiment, complètement pour la première fois…

*Tout en parlant, David dessine le nez sur son travail.*

GREUZE, *exaspéré lui coupe la parole.*

Laissez votre croquis, monsieur – et regardez votre œuvre !

*La voiture du Roi vient de paraître au fond du décor.*

# LE CONSULAT

*Le décor représente l'atelier de David. Il travaille au tableau représentant Bonaparte à cheval passant le mont Saint-Bernard.*

*Le chapeau du général pend à hauteur voulue, retenu par un fil attaché au plafond. Tandis que, drapé sur une carcasse de laiton, un manteau semble claquer au vent.*

*On frappe à la porte.*

DAVID

Entrez !

*Entre Jacob.*

JACOB

Bonjour Monsieur David.

DAVID

Le peintre David salue l'ébéniste Jacob.

*Ils se serrent la main. David pose sa palette et entraîne Jacob auprès d'une table à dessiner.*

DAVID

Je voudrais vous montrer ce que j'attends de vous.

*Il prend un des croquis, le présente, puis le retouche.*

*Jacob qui le regarde faire sourit. David s'arrête de dessiner et le regarde.*

DAVID

Qu'est-ce qui vous fait rire ?

JACOB

C'est de vous voir dessiner des meubles.

On frappe.

DAVID

Entrez !… J'ai même récemment dessiné des costumes…

*Entre un homme. C'est Brille le tailleur. Il porte un volumineux paquet.*

DAVID

Et voici Brille qui les apporte !

BRILLE

Salut, Citoyen.

DAVID

Salut, vous avez tenu votre parole, c'est bien.

*Regardant un des costumes.*

Très bien. Exact. Parfait *(à Jacob)*. Bonaparte m'avait demandé de dessiner les costumes des trois consuls. Je les trouve d'un rouge un peu trop tendre, peut-être.

*On frappe.*

DAVID

Entrez !

*Entrent Sieyès et Ducos.*

Messieurs les Consuls, je suis votre… tailleur.

SIEYÈS

Eh ! Mon Dieu, qu'est-ce là ?

*Il parle du « motif' » de Bonaparte à cheval.*

DAVID

C'est le général Bonaparte gravissant le mont Saint-Bernard. Il m'a commandé son portrait – mais il refuse de poser ! Il a tout juste consenti à me prêter un chapeau et un manteau.

DUCOS

Il demande l'impossible !

DAVID

Je le lui ai fait observer.

SIEYÈS, d*evant le tableau.*

Et dire que vous allez faire un chef-d'œuvre quand même !

DAVID

Quand je lui ai fait observer que dans ces conditions, il me serait difficile de le faire ressemblant, il m'a répondu que lorsque j'avais fait la *Mort de Socrate,* Socrate n'avait pas posé pour moi.

*La porte s'ouvre brusquement et Bonaparte paraît – d'un bond il est sur le cheval de bois ayant envoyé au diable le chapeau et le manteau suspendus par des fils.*

BONAPARTE

Profitez-en !… Mais saluez d'abord M. de Talleyrand qui a bien voulu m'accompagner.

*Talleyrand entre en boitillant.*

TALLEYRAND

Messieurs et Citoyens, je suis votre valet.

SIEYÈS, *à Ducos.*

Hum !

*Tous saluent Talleyrand.*

BONAPARTE

Les costumes sont prêts ?

DAVID, *reprenant sa palette.*

Oui, mon général.

BONAPARTE

C'est demain le grand jour ! Comment vous portez-vous, Sieyès et vous, Ducos ?

SIEYÈS

Fort bien.

BONAPARTE

Vous vous hâtez, David ?

DAVID

Si vous pouviez rester immobile, un instant.

BONAPARTE

Si ce cheval pouvait ne pas rester immobile – il m'exaspère ! Je n'aime pas qu'un cheval soit en bois. Je voudrais descendre – qu'on m'aide, s'il vous plaît.

*Tous se précipitent sauf Talleyrand et Jacob qui restent à l'écart.*

TALLEYRAND, *à Jacob.*

C'est la vie même. Qui êtes-vous, monsieur ?

JACOB

Prince, je suis l'ébéniste Jacob.

TALLEYRAND

Ah !

*Il lui tend la main.*

Que pensez-vous de tout cela – vous qui avez réussi tant de « bonheur-du-jour » ?

JACOB

Et vous-même, qu'en pensez-vous ?

TALLEYRAND

Je pense que ceux qui n'auront pas vécu au XVIII$^{e}$ siècle n'auront pas connu la douceur de vivre.

BONAPARTE

Donnez-nous nos costumes.

*Bonaparte, Sieyès et Ducos, avec le tailleur Brille, disparaissent derrière un rideau.*

*Suivi par Jacob et David, Talleyrand fait le tour de l'atelier.*

TALLEYRAND, *devant un tableau accroché au mur.*

Vous êtes un bien admirable peintre, monsieur David !

DAVID

Prince… heu… pardon, Citoyen ?

TALLEYRAND

Ne vous reprenez pas, appelez-moi donc Prince – je ne suis pas susceptible.

*Lui montrant le tableau.*

Qui est-ce ?

DAVID

M. de Sériziat.

TALLEYRAND

C'est un chef-d'œuvre.

*Désignant un chapeau accroché au mur.*

C'est son chapeau ?

DAVID

C'est son chapeau.

TALLEYRAND

C’est amusant.

*Regardant l’esquisse de Marat mort.*

Ah ! Ah ! Vous n’avez pas sa baignoire ?

DAVID

Vous en auriez besoin ?

TALLEYRAND

Pour mettre dans une chambre d’ami.

*Bonaparte paraît, revêtu de son costume de consul, mais il se laisse à peine voir et disparaît à nouveau derrière le rideau.*

VOIX DE BONAPARTE

David, un conseil…

DAVID

À vos ordres, mon général…

*Il va rejoindre Bonaparte.*

TALLEYRAND

Il peut le dire.

*À Jacob.*

Je préfère celui-ci à celui-là.

*Il préfère M. de Sériziat à Marat*

JACOB

Son Marat n’est pas mal. Que lui reprochez-vous ?

TALLEYRAND

Je le trouve trop vivant.

*Le rideau s'écarte.*

BONAPARTE

Voilà !

*Bonaparte, Sieyès et Ducos sont costumés.*

TALLEYRAND

Ravissant.

DAVID

Serez-vous à votre aise pour parler ?

*Sieyès et Ducos gesticulent.*

SIEYÈS

Oh ! oui.

*Bonaparte les regarde du coin de l'œil – puis il regarde Talleyrand. Talleyrand sourit.*

TALLEYRAND

Je les trouve un peu trop semblables – je parle des costumes – un rien pourrait les distinguer.

SIEYÈS

Il ne le faut précisément pas. Nous sommes les trois consuls…

BONAPARTE

Peut-être faudrait-il qu'il y eût un premier consul.

SIEYÈS

Pour quelle raison voulez-vous que…

BONAPARTE

Je ne le veux pas, Sieyès, je le propose.

DUCOS

Je n'en vois pas la nécessité.

BONAPARTE

Encore une fois, je le proposais.

SIEYÈS

Eh bien, Ducos et moi nous repoussons votre proposition.

BONAPARTE

Une assemblée sans président, cela me paraît… dangereux, peut-être.

DUCOS

Pourquoi « sans président » – alors que nous sommes trois.

BONAPARTE

Trois présidents ?

*Il lance un S. O. S. à Talleyrand. Talleyrand lui fait signe de rester calme.*

SIEYÈS

Pas trois le même jour, bien entendu.

DUCOS

Nous présiderons chacun à notre tour.

VOIX DE TALLEYRAND

Ce qui est logique et légal – car vous ne pouvez aller contre la volonté du Pouvoir Exécutif.

SIEYÈS

N'est-ce pas ?

DUCOS

Je suis heureux de vous l'entendre dire.

TALLEYRAND

Vous présiderez chacun à votre tour – par ordre alphabétique.

*Bonaparte, Sieyès et Ducos disent l'alphabet à la muette. Et vite Bonaparte est satisfait tandis que les deux autres font une mine piteuse.*

BONAPARTE

Je m'incline. C'est entendu. Je présiderai donc demain la première assemblée. M. de Talleyrand, un autre conseil à cet égard…

*Il va vers Talleyrand. Ils s'écartent.*

TALLEYRAND

Oui. J'y pense.

BONAPARTE

À quoi ?

TALLEYRAND

À ce que vous allez me demander. Pour rester président, pour devenir en un mot le Premier Consul, laissez-les se distribuer les portefeuilles comme ils l'entendront, mais conservez pour vous celui des Affaires Étrangères, qui, de par sa nature, est secret – puis confiez-moi les Relations Extérieures et, de la sorte, je ne travaillerai qu'avec vous seul. Mais vous êtes en train de les inquiéter, prenez donc garde – et laissez-moi faire.

*Élevant la voix.*

En réponse à la question que me pose le général Bonaparte, je me permettrai, Messieurs, de vous conseiller de faire ce que font les plus grands comédiens, ce qu'ils font inlassablement avant que de se présenter au public, ils mettent en ordre leurs idées et ressassent leur texte – en un mot, ils répètent – or, mon général, ce que, demain, vous allez dire, il faut que vos collègues en soient informés – si vous voulez qu'en l'entendant demain ils feignent l'étonnement et n'en soient pas surpris.

SIEYÈS

C'est une bonne idée.

BONAPARTE

Mais… quand il vous plaira.

TALLEYRAND

Vous avez, me semble-t-il précisément ici l'auditoire rêvé. Notre maître tailleur représentant le peuple… souverain, M. David, l'avenir, M. Jacob, le passé…

SIEYÈS

Et vous M. de Talleyrand…

TALLEYRAND

Allant de l'un à l'autre… avec précaution.

*À Bonaparte.*

Monsieur le Président, vous avez la parole.

*Il lui désigne sa place sur une sorte d'estrade. Bonaparte y court et parle aussitôt.*

BONAPARTE

Représentant du peuple, permettez-moi de vous parler avec la franchise d'un soldat. Vous ne voyez pas en moi un misérable intrigant qui se couvre d'un masque hypocrite. J'ai fait mes preuves de dévouement à la République…

*Talleyrand lui fait signe de passer vite sur ce point.*

… et la Patrie n'a pas de plus zélé défenseur que moi.

*Talleyrand lui fait signe : Mais !*

… Mais…

*Talleyrand lui fait un signe compréhensif.*

Mais… c'est sur vous seul que repose son salut.

*Talleyrand approuve ces mots.*

Évitons de perdre ces deux choses pour lesquelles nous avons fait tant de sacrifices : la Liberté et l'Égalité.

TALLEYRAND

Pardon ! Si quelqu'un vous criait : « Et la Constitution ! » Que répondriez-vous ? Je vous le demande parce que notre maître tailleur vient de le murmurer dans mon dos.

BONAPARTE

Je répondrais : La Constitution ? Vous l'avez violée le 18 Fructidor, vous l'avez violée le 22 Floréal, vous l'avez violée le 30 prairial !

TALLEYRAND, *lui soufflant.*

Elle ne peut entretenir l'harmonie puisqu'elle n'a pas de diapason.

BONAPARTE, r*épétant.*

Elle ne peut entretenir l'harmonie puisqu'elle n'a pas de diapason. Elle ne peut sauver la Patrie puisqu'elle n'est respectée de personne !… Français, la République raffermie… et replacée dans l'Europe au rang qu'elle n'aurait jamais dû perdre accomplira ses glorieuses destinées…

*Le visage de Talleyrand exprime le doute à cet égard.*

*Le tailleur et David sont aux anges – Jacob regarde Talleyrand et doute aussi.*

BONAPARTE

Prêtez avec nous le serment que nous faisons d'être fidèles à la République une et indivisible…

TALLEYRAND

Hum !

BONAPARTE

Quoi ?

TALLEYRAND, s*ouriant.*

Rien.

BONAPARTE

Fondée sur la Liberté… l'Égalité…

# ERFURT

*Le décor représente la tente d'apparat de l'Empereur Napoléon à Erfurt – et c'est au mois d'octobre 1808 que cette comédie se joue. Il y a une table au centre du décor, et ce décor a trois ouvertures : la plus importante est au fond, les deux autres, en pan coupé, se trouvent l'une à droite, l'autre à gauche.*

*Au lever du rideau, l'empereur Napoléon est assis à la table, au bout de laquelle on a dressé son couvert. Tout en causant, tout en donnant des ordres, il termine son repas frugal. Sont auprès de lui : Talleyrand, M. de Rémusat, Caulaincourt et deux chambellans.*

NAPOLÉON, f*aisant allusion à un rapport qu'il a sous les yeux.*

Qu'est-ce que c'est que cette histoire de carpes, Rémusat ? Je n'y comprends absolument rien.

MONSIEUR DE RÉMUSAT

Sire, en nettoyant les étangs de Fontainebleau, on a trouvé deux grosses carpes au nez desquelles on avait passé de petits anneaux d'or.

NAPOLÉON

Pourquoi a-t-on fait cela ?

MONSIEUR DE RÉMUSAT

Mais je n'en sais rien, Sire.

NAPOLÉON

Eh ! Bien, il faudra me trouver l'imbécile qui s'amuse à torturer ces malheureuses bêtes. Talma n'est pas arrivé ?

CAULAINCOURT

Il est dans sa loge, Sire, en train de se maquiller.

NAPOLÉON

Priez-le donc de descendre vite, j'ai à lui parler.

*Caulaincourt transmet cet ordre à un valet de pied.*

Talleyrand, ne restez pas debout, mon ami.

TALLEYRAND, e*ntre ses dents.*

Ah ! Il ne manquera jamais une occasion de me rappeler mon infirmité, ce monstre !

NAPOLÉON

Où est la brochure *d'Œdipe ?*

MONSIEUR DE RÉMUSAT

La voici.

NAPOLÉON

Merci.

*Au maître d'hôtel qui lui présente un plat.*

Non, non, pas de sucreries – le café tout de suite.

*Un instant plus tard, on lui apporte son café.*

Eh bien, Messieurs, que pensez-vous de notre séjour à Erfurt ?… Je m'étais juré d'étonner, d'éblouir l'Allemagne par

ma magnificence : je suis satisfait. Jusqu'à présent, pas une faute. Monsieur de Talleyrand, vous avez mené les choses avec une habileté, un tact remarquables.

TALLEYRAND

J'ai suivi les conseils de Votre Majesté.

NAPOLÉON

Nous les aurons bien tous, tantôt, n'est-ce pas ?

TALLEYRAND

Tous, Sire.

NAPOLÉON

Hein ? Les têtes de ces monarques, hier, quand, rappelant certains souvenirs de jeunesse, j'ai commencé ainsi : ***« Lorsque j'étais lieutenant d'artillerie… »*** Leur surprise était ravissante à voir !… Oui, oui, tout est parfait. D'ailleurs, le résultat ne s'est pas fait attendre – et je suis enchanté de la conversation que j'ai eue ce matin avec le Tzar Alexandre. Le fruit me paraît mûr, et, tout à l'heure, par votre intermédiaire, Talleyrand, je compte poser nettement la question de l'Espagne et de l'Autriche.

TALLEYRAND

Bien, Sire.

NAPOLÉON

Comment sont disposés les fauteuils ?

MONSIEUR DE RÉMUSAT

Comme Votre Majesté l'a ordonné.

NAPOLÉON

Soulevez le rideau, que je voie…

*Caulaincourt écarte les rideaux qui se trouvent au second plan.*

C'est bien. Vous laisserez ces deux rideaux ouverts pendant le spectacle. Qu'on mette le fauteuil du Tzar et le mien le plus près possible de la scène, car ce malheureux homme est vraiment dur d'oreille.

*Glissant sa main dans l'ouverture de son gilet.*

Dieu, que je puis avoir mal sitôt que j'ai mangé !… Et dire que tant de gens se demandent pourquoi je glisse ainsi toujours ma main dans mon gilet !

*Consultant un autre rapport.*

Les reproductions de mon portrait par David sont beaucoup trop coûteuses. Il faut que tout le monde puisse en acheter. Voulez-vous me donner votre mouchoir, Rémusat. Je n'en ai plus un seul. D'ailleurs, pardonnez-moi de vous charger de la chose mais vous seriez gentil de rappeler à Constant qu'il doit me faire envoyer tout de suite de Paris des mouchoirs, des cravates, des cols… et même aussi des bas. Nous ne sommes ici que depuis une semaine et déjà l'on m'a tout volé.

MONSIEUR DE RÉMUSAT

Oh !

NAPOLÉON

Oh ! Je ne m'en plains pas. Tant qu'on me volera mon linge, c'est, que tout ira bien.

CAULAINCOURT

Sire, voici Talma.

*Talma paraît, portant le costume d'Œdipe.*

NAPOLÉON

Talma, bonjour. On vous a fait ma commission, je pense.

TALMA

À l'instant, Sire.

NAPOLÉON

Donc, vous jouerez ce soir l'Œdipe, de Voltaire, au lieu de jouer Cinna.

TALMA

J'aurais préféré jouer Cinna.

NAPOLÉON

Vous le jouerez demain, mon ami. Ce n'est pas sans raison que j'ai choisi Œdipe.

TALMA

J'en suis bien certain, Sire.

NAPOLÉON

Malheureusement, j'ai commis une erreur. Mais nous allons pouvoir la réparer, je pense. Vous devez connaître Œdipe entièrement par cœur ?

TALMA

Oui, Sire.

NAPOLÉON

Et, si j'ai bonne mémoire, vous avez eu jadis l'occasion de jouer le rôle de Philoctète ?

TALMA

À mes débuts, oui, Sire.

NAPOLÉON

Alors, nous sommes sauvés. Il n'y a pas d'inconvénient à ce que vous le jouiez dans ce costume ?

*Talma va pour répondre que la chose est impossible, mais l'Empereur continue.*

Bon. Tout va pour le mieux. Vous allez donc le jouer.

TALMA

Quoi, je ne jouerai pas mon rôle ?

NAPOLÉON

Non, j'ai besoin de vous ce soir dans Philoctète. Je n'ai d'ailleurs pas le temps de discuter. Écoutez-moi bien. Voici la brochure. J'ai fait par-ci par-là d'importantes coupures. Vous vous y conformerez. Abordons maintenant le point le plus important. Au onzième vers de cette tirade… à celui-ci, vous aurez l'obligeance de vous arrêter.

TALMA

Comment, de m'arrêter ?

NAPOLÉON

Oui, ayant dit ce vers, vous vous arrêterez pendant quelques instants.

TALMA

Ce que Votre Majesté me demande est impossible – il y a deux points après ce vers.

NAPOLÉON

Je ne sais pas s'il y a deux points, mon ami, mais je sais que vous vous arrêterez. Vous comprendrez pourquoi. Voilà. C'est tout. Vous n'avez rien à me demander ?… Asseyez-vous un instant.

*Aucun siège n'est disponible.*

Comment cela va-t-il au Théâtre Français ?

TALMA

Cela va toujours très mal, Sire. La Maison n'est pas dirigée, et chacun fait ce qu'il veut. D'une part, on nous impose constamment de nouveaux engagements d'artistes dont la nécessité ne se fait aucunement sentir – d'autre part, les appointements que nous recevons sont misérables… si misérables que la plupart des sociétaires passent en tournée six mois par an…

NAPOLÉON

À mon retour à Paris, je vous parlerai d'un projet de décret qui concerne la Maison de Molière et au sujet duquel vous pourrez me donner vos avis.

TALMA

Ah ! Si Votre Majesté daignait s'intéresser au sort des comédiens de son pays, elle verrait que leur situation morale est également navrante !… L'intolérance du clergé nous semble inconvenante désormais. Je ne sais pas ce qu'en pense Votre

Majesté, mais il est, à mon sens, inadmissible qu'on m'ait refusé le sacrement du mariage.

NAPOLÉON

Inadmissible, en effet !

TALMA

Voir mépriser les comédiens chez nous, quand un pays voisin du nôtre les honore.

NAPOLÉON

Quel est ce pays ?

TALMA

L'Angleterre, Sire.

NAPOLÉON

En êtes-vous bien sûr ?

TALMA

Je n'en veux qu'une preuve : lorsque Adrienne Lecouvreur mourut, son corps fut enterré, sans voir été mis en bière, dans le terrain vague qui se trouve à l'angle de la rue de Grenelle, alors que la même année, six mois plus tard, la grande actrice anglaise Anna Oldfields fut inhumée à Westminster, comme Garrick l'avait été.

NAPOLÉON

Oui, c'est navrant.

TALMA

Et c'est même désespérant, Sire, quand on songe que, malgré la Révolution, malgré la Déclaration des Droits de l'Homme, les comédiens ne parviennent pas à franchir la barrière qu'on a dressée entre le monde et eux.

NAPOLÉON, l*ui tendant la main*.

Considérez que l'Empereur, lui, n'en fait pas état – et moquez-vous du reste !

*Talma s'incline et va pour sortir, mais l'Empereur se lève.*

Qu'elle heure est-il ?

MONSIEUR DE RÉMUSAT

Huit heures, Sire…

NAPOLÉON

C'est l'heure. Je remonte chez moi. Dès que le Czar sera là, vous me ferez prévenir. Talma, vous allez jouer ce soir devant un parterre de rois.

*Il sort. Tous se regardent animés de sentiments divers.*

TALMA, à *Talleyrand*.

Combien de temps croyez-vous que cela puisse durer ?

TALLEYRAND

Deux ou trois ans peut-être encore. Il est au point le plus élevé de son évolution. Je crois qu'il ne peut plus que descendre à présent – très vite. C'est un astre, assurément, mais de l'espèce des météores. Et, dans cinq ou six cents ans, la

question se posera de savoir si, oui ou non, il aura réellement existé.

CAULAINCOURT

On ne peut pas ne pas l'admirer.

TALLEYRAND

On est libre d'admirer la foudre.

CAULAINCOURT

D'ailleurs, vous l'admirez.

TALLEYRAND

L'Empereur ?… ***Je l'admire et je l'aime guidé par son beau génie et non par les passions furieuses qui l'étoufferont un jour !***… Mais, dites-moi, Talma, est-il exact que vous lui ayez donné des conseils, des leçons ?

TALMA

Des leçons, Monseigneur – c'est lui qui aurait pu m'en donner !

MONSIEUR DE RÉMUSAT, à ***Caulaincourt.***

Où est la croix de la Légion d'honneur de M. Gœthe ?

CAULAINCOURT

Dans un écrin, là, devant vous.

MONSIEUR DE RÉMUSAT

Merci.

*Par l'ouverture de la tente qui se trouve à gauche, un chambellan annonce.*

LE CHAMBELLAN

S. A. le prince de Mecklembourg-Schwerin, S. A. le duc de Saxe-Gotha, S. A. le duc de Weimar, S. A. le prince Guillaume de Prusse, S. M. le roi de Bavière, S. M. le roi de Wurtemberg, S. M. le roi de Saxe, S. M. l'empereur de Russie.

*Par l'ouverture de gauche, un autre chambellan annonce.*

DEUXIÈME CHAMBELLAN

L'Empereur !

*Napoléon et le Tzar, faisant chacun le même nombre de pas, vont l'un vers l'autre et se serrent la main. Le Tzar porte le Grand Cordon de la Légion d'honneur, et Napoléon porte le Grand Cordon de Saint-André. Ses maréchaux le suivent.*

NAPOLÉON

*Ce m'est une joie profonde de redire à Votre Majesté quels justes espoirs nous sommes autorisés à fonder sur le renouvellement de l'alliance conclue entre nous à Tilsit. Résolu de rester inséparablement unis pour la paix comme pour la guerre, j'ai hâte de poser les principes d'une convention que je suis déterminé à suivre.*

TALLEYRAND, à *M. de Rémusat.*

Il est enchanté de cette phrase. *Je la lui ai préparée ce matin. Il est surtout ravi du mot « principe » qui, m'a-t-il dit, ne l'engageait à rien.*

MONSIEUR DE RÉMUSAT

C'est un homme fabuleux. Et ce qui se passe en ce moment ici…

TALLEYRAND

Comme bassesse, oui. Et dire que nous ne verrons pas une main passer noblement sur la crinière du lion !

NAPOLÉON

Talleyrand !

TALLEYRAND

Sire…

*Depuis un instant, le Tzar est entré en conversation avec le roi de Saxe et le général Duroc.*

NAPOLÉON

Talleyrand, le moment est venu de lui faire savoir exactement ce que j'attends de lui. Vous allez lui dire que vous êtes convaincu que s'il me laisse mes coudées franches en Autriche, aussi bien qu'en Espagne, je suis capable d'assurer à la Russie la Moldavie et la Finlande… et même, s'il le fallait, Constantinople.

TALLEYRAND

Soit – mais Votre Majesté pense-t-elle que le moment est bien choisi pour…

NAPOLÉON

Oui, oui – si vous le faites en ayant l'air de prendre la chose sous votre bonnet. Qu'il ait un peu l'impression que vous me trahissez.

TALLEYRAND

Bien.

NAPOLÉON ? à *M. de Rémusat.*

Que les comédiens se tiennent prêts. Sur un signe de moi, le spectacle commencera tout de suite.

LE ROI DE SAXE, à *Talleyrand.*

Je ne pense pas vous déplaire, monsieur de Talleyrand, en vous donnant de bonnes nouvelles du Comte de Provence qui a quitté Mitau pour se rendre en Angleterre.

TALLEYRAND

Je remercie Votre Majesté.

*Il va vers le Tzar.*

Bénissons le Ciel qui met entre les mains de Votre Majesté le sort de l'Europe. Un monarque moins sage et moins prudent que vous serait tenté de laisser à l'empereur Napoléon ses coudées franches en Autriche comme en Espagne, en échange de la Finlande et de la Moldavie ! Mais le Tzar connaît trop quel est son devoir, ***il sait bien que si le peuple de France est civilisé, son souverain, lui, ne l'est pas – tandis qu'au contraire, en Russie, c'est le souverain qui est civilisé et le peuple qui ne l'est pas.***

*Tout en parlant, Talleyrand entraîne l'empereur Alexandre.*

MONSIEUR DE RÉMUSAT, à *Napoléon*.

Voici monsieur Gœthe, Sire.

*Gœthe paraît.*

NAPOLÉON

Ah ! voilà un homme !… Que je suis heureux, monsieur, de vous serrer la main. Je vous admire et, sans vous connaître je vous aime.

GŒTHE

Mon émotion à moi-même est grande, Sire, en m'inclinant devant *un homme dont on peut dire que pour lui la lumière qui illumine l'esprit ne s'éteint pas un instant. Voilà pourquoi sa destinée a cette splendeur que le monde n'avait pas vue avant lui et qu'il ne reverra peut-être pas après.*

NAPOLÉON

*Et comment trouvez-vous votre séjour ici, monsieur Gœthe ?*

GŒTHE

*Fort brillant, Sire, et j'espère qu'il sera utile à mon pays.*

NAPOLÉON

*Eh bien, vous devriez rester à Erfurt pendant tout notre séjour et écrire l'impression que vous en ressentirez.*

GŒTHE

*Oh ! Sire, il faudrait, pour le bien faire, la plume de quelque écrivain de l'antiquité.*

NAPOLÉON

*Essayez, monsieur Gœthe, et, si vous faites cette relation, ne manquez pas de la dédier à l'empereur de Russie.*

GŒTHE

*Sire, ce n'est pas mon usage. Lorsque j'ai commencé à écrire, je me suis fait un principe de ne pas faire de dédicaces afin de n'avoir jamais à m'en repentir.*

NAPOLÉON

*Les grands écrivains du siècle de Louis XIV n'étaient pas comme cela.*

GŒTHE

*C'est vrai, Sire, mais Votre Majesté peut-elle m'assurer qu'ils ne s'en sont jamais repentis ?*

*Un instant de gêne entre les deux grands hommes.*

NAPOLÉON

*Je pense à Werther en vous regardant, monsieur Gœthe ! Comme c'est beau,* Werther… *mais je dois vous avouer que je n'en aime pas beaucoup la fin.*

GŒTHE

*Je pense que Votre Majesté ne doit pas aimer qu'un roman finisse…*

NAPOLÉON

*Adieu, monsieur.*

*Gœthe s'incline et s'éloigne.*

MONSIEUR DE RÉMUSAT, à *Talleyrand.*

Une main vient de passer sur la crinière du lion.

TALLEYRAND

Oui, mais c'est la main d'un poète.

CAULAINCOURT, à *Napoléon lui désignant l'écrin.*

Sire…

NAPOLÉON

Vous lui enverrez chez lui son diplôme et sa croix.

*Puis il fait un geste et les rideaux du fond s'écartent. On voit alors que le salon voisin est aménagé en salle de théâtre. Tous les personnages s'effacent devant Napoléon et le Tzar, puis les suivent et vont prendre place. Quand tous sont assis, le rideau s'ouvre et la tragédie d'Œdipe commence.*

LAFONT, d*ans le rôle de Dimas.*

*Philoctète, est-ce vous ? Quel coup affreux du sort*
*Dans ces lieux empestés vous fait chercher la mort ?*
*Et trente vers plus loin, lorsque Talma, dans le rôle de Philoctète, prononce ces mots :*
*L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux…*

*Napoléon se lève, tend ses bras au Tzar qui se lève à son tour et l'embrasse.*

# LA RESTAURATION

*Le décor représente un grand salon qui semble réunir les styles de Louis XVI, du Premier Empire, de la Restauration, de Louis-Philippe et même un peu déjà celui du second Empire. À gauche, une table et un fauteuil, dissimulés par un paravent. Au fond, une haute et large porte à deux battants. À droite, un pan coupé, une autre porte. Au premier plan, une fenêtre. Au centre du décor, une table-bureau. Deux fauteuils, l'un devant, l'autre derrière le bureau.*

*Talleyrand est assis à la petite table qui se trouve derrière le paravent. L'Empereur est assis au grand bureau. Caulaincourt est debout devant ce bureau. Napoléon Ier porte le costume qu'il portait le jour des adieux de Fontainebleau ; culotte de casimir, bottes noires et redingote grise. Son chapeau est placé sur le bureau.*

NAPOLÉON Ier

Ah ! Caulaincourt, pourquoi ne m'a-t-on pas laissé mourir cette nuit ? Ce poison que je venais d'absorber faisait déjà son œuvre. Si Constant, malgré mes supplications, n'était pas allé chercher le docteur, je n'endurerais pas ce martyre et je n'aurais pas vécu cette heure affreuse que je viens de vivre. Je n'aurais pas connu la trahison de Marmont, l'abandon de Ney, l'infâme grossièreté de Mac Donald… Vous avez entendu leurs voix tout à l'heure quand ils exigeaient de moi cette abdication ! Ces gens-là n'ont ni cœur ni entrailles. Et je suis moins vaincu par la fortune que par l'égoïsme et l'ingratitude de mes frères d'armes. Comblés par moi d'honneurs, ils me trahissent et m'insultent…

*Il trempe sa plume dans l'encre.*

TALLEYRAND, d*e sa cachette.*

Psst…

CAULAINCOURT, à *mi-voix.*

Il va signer.

NAPOLÉON Ier

L'abandon de Berthier déjà m'avait navré et Marmont m'a porté le dernier coup. Et moi qui l'aimais tant ! Ah ! Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé mourir ! Ce n'est pas la perte du trône qui me rend l'existence insupportable. Ma carrière militaire suffit à la gloire d'un homme ! Savez-vous ce qui est plus difficile à supporter que les revers de la fortune ? Savez-vous ce qui broie le cœur ? C'est la bassesse, c'est l'horrible ingratitude des hommes. En présence de tant de lâcheté, de l'impudeur de leur égoïsme, je détourne la tête avec dégoût et je prends la vie en horreur.

*Il trempe de nouveau la plume dans l'encrier et, d'une main fébrile, il signe l'abdication. Talleyrand est sorti de sa cachette et l'Empereur l'aperçoit en levant la tête.*

NAPOLÉON

Comment osez-vous paraître devant moi ? Vous êtes l'artisan du malheur de mes armes. Avouerez-vous enfin que vous m'avez trahi ?

TALLEYRAND

Oui. Et vous êtes surpris que je vous ai abandonné, alors que j'ai trahi pour vous la République ! Je servais à l'époque

et je continue de servir encore l'intérêt de la France, c'est elle que j'aurais trahi en ne vous abandonnant pas après Erfurt. Je ne change pas, moi.

NAPOLÉON

Vous êtes un homme à vendre.

TALLEYRAND

Oui, mais j'ai vendu tous ceux qui m'ont acheté.

NAPOLÉON

Vous n'avez aucune moralité !

*Un temps.*

Vous ne répondez pas ?

TALLEYRAND

J'attends, j'attends que vous alliez jusqu'au bout de votre pensée et jusqu'au fond de votre mémoire.

*Un temps.*

*Napoléon et Talleyrand se regardent.*

NAPOLÉON

Oui… Vous êtes assurément le Ministre le plus capable que j'aie eu.

TALLEYRAND

Adieu, Sire.

NAPOLÉON

Peut-être.

*Napoléon s'en va brusquement, et, tandis que Caulaincourt s'apprête à sortir, Talleyrand lui dit :*

TALLEYRAND

Songez à quelle catastrophe nous assisterions si quelque individu s'avisait un beau jour d'imiter cet homme-là !

*Resté seul, Talleyrand sonne. Deux valets de pied paraissent, qui, sur un signe de Talleyrand, mettent un peu d'ordre sur la table-bureau. Quand c'est terminé, il les congédie. La haute porte du fond s'ouvre à deux battants et, précédé par un chambellan qui s'incline devant lui, Louis XVIII, impotent, appuyé sur sa canne, paraît.*

LOUIS XVIII, à *Talleyrand*.

Je suis bien aise de vous voir. Nos maisons datent de la même époque. Mes ancêtres ont été les plus habiles ; si les vôtres l'avaient été plus que les miens, vous me diriez aujourd'hui : prenez une chaise et parlons de nos affaires. Aujourd'hui, c'est moi qui vous dis : asseyons-nous et causons.

TALLEYRAND

Sire, le retour de Votre Majesté rend à la France son gouvernement naturel et toutes les garanties nécessaires à son repos et au repos de l'Europe. Des fléaux sans nombre ont désolé le royaume de vos pères, notre gloire s'est réfugiée dans nos camps et nos armées ont sauvé l'honneur français. En remontant sur le trône, vous succédez à vingt années de ruine et de malheurs. Cet héritage pourrait effrayer une vertu

commune, mais plus les circonstances sont difficiles, plus l'autorité royale doit être puissante et révérée…

*Louis XVIII approuve d'un mouvement de tête les propos tenus par Talleyrand qui continue :*

Je partirai ce soir pour Vienne et, à ce congrès, je veux me montrer digne de la confiance que Votre Majesté met en moi.

LOUIS XVIII

Qui emmenez-vous avec vous ?

TALLEYRAND

D'Alberg pour propager tous les secrets que je veux que tout le monde sache et Noailles car je préfère être surveillé par un agent que j'ai choisi.

*Le comte d'Artois, futur Charles X, entre brusquement.*

LE COMTE D'ARTOIS

C'est affreux de voir Paris occupé ainsi par nos ennemis.

TALLEYRAND

Que Votre Altesse les voie, mais ne les regarde pas.

LE COMTE D'ARTOIS

Mais ils se conduisent mal ! Et ça défile dans Paris musique en tête.

TALLEYRAND

Laissez-les se déshonorer.

*Le rideau se ferme, et se rouvre aussitôt.*

*Louis XVIII est toujours dans son fauteuil et derrière lui, debout, se tient le comte d'Artois.*

LOUIS XVIII

Sincèrement ému et profondément reconnaissant, je vous remercie !

TALLEYRAND

Comment Votre Majesté l'entend-elle ?

LOUIS XVIII

Oh ! monsieur de Talleyrand, me croyez-vous assez sot pour sous-estimer vos services… futurs ?

TALLEYRAND

Sire, je vous sais le monarque le plus fin d'Europe – et, d'autre part, vous n'ignorez certainement pas que je porte malheur aux gouvernements qui me négligent.

LOUIS XVIII

Contez-nous en détail ce Congrès mémorable.

*Il lui désigne un siège et Talleyrand s'est assis.*

TALLEYRAND

J'ai tout d'abord prié MM. les Ambassadeurs de bien vouloir considérer qu'il était une expression dont il convenait désormais de ne plus se servir, c'est-à-dire : les puissances alliées.

LE COMTE D'ARTOIS

Mais… Ces Messieurs ne représentaient-ils pas justement les puissances alliées ?

TALLEYRAND

Oui, M. de Nesselrode, ambassadeur de Russie, me l'a fait remarquer et je lui ai répondu ceci : Contre qui ? Contre Napoléon : il est à l'Île d'Elbe. Ce n'est plus contre la France : la paix est faite – et ce n'est sûrement pas contre le roi de France : il est garant de la durée de la paix et la présence d'un de ses ministres consacre ici le principe sur lequel repose tout l'ordre social…

LOUIS XVIII

Parfait… mais… comment avez-vous réussi à vous faire écouter de ces messieurs bien décidés pourtant à ne pas vous entendre.

TALLEYRAND m*ontre son pied bot.*

LOUIS XVIII, d*'un air entendu.*

Ah !…

TALLEYRAND

Oui… Dès l'entrée, ils sont tous venus m'accueillir… Je n'avais jamais marché aussi difficilement… si bien qu'entouré par eux, assis le premier, c'est moi qui leur ai désigné leurs places.

*Il montre encore son pied bot.*

Je savais bien qu'un jour il me servirait à quelque chose.

*On entend à ce moment des cris d'abord éloignés : « Vive l'Empereur ».*

LOUIS XVIII

Oh ! non… j'ai la berlue.

*Au comte d'Artois.*

Voyez, monsieur mon frère.

*Les cris de plus en plus nombreux se rapprochent.*

LE COMTE D'ARTOIS

Sire, aucun doute n'est possible.

TALLEYRAND, q*ui s'est levé.*

Dans ces conditions, Sire… il serait plus prudent…

*Il lui montre la porte.*

LOUIS XVIII

Croyez-vous ?

TALLEYRAND

Hélas !

*Le comte d'Artois aide son frère à se lever et tous deux ils vont vers la porte ; au moment de disparaître Louis XVIII se tourne vers Talleyrand.*

LOUIS XVIII

C'est insupportable, vraiment !

*Talleyrand fait un geste qui signifie : On ne peut rien contre ça. Puis, lentement, en boitillant, il disparaît à son tour tandis que,*

*brutalement, la grande porte à deux battants s'ouvre et découvre l'Empereur qui entre, suivi de quelques maréchaux. Il va tout de suite s'asseoir au bureau et y déploie une carte.*

NAPOLÉON

Au travail ! Wellington et Blücher disposent de 220.000 hommes. Si j'en ai 110.000, j'en fais mon affaire.

*Le rideau se ferme, puis se rouvre presque aussitôt.*

*L'Empereur, dos au public, la tête dans ses mains, pleure silencieusement. Sans se retourner, il prend son chapeau, se couvre, hésite entre la porte de droite et la porte de gauche et s'en va finalement par celle de droite. Aussitôt, Talleyrand réapparaît, sonne les deux valets de pied qui entrent et qui, comme précédemment, mettent un peu d'ordre sur le bureau. Puis la grande porte du fond se rouvre à deux battants et Louis XVIII revient, un peu plus impotent.*

TALLEYRAND

Pour la deuxième fois, Sire, je vous accueille.

LOUIS XVIII

Dites pour la seconde fois, Monsieur. Car je veux croire qu'à présent…

*Il va s'asseoir derrière le bureau. À peine est-il assis que l'on entend des pas.*

Des pas…

*La porte s'ouvre et le comte d'Artois passe la tête.*

TALLEYRAND

C'est M. le comte d'Artois, votre frère.

LOUIS XVIII

Qu'il entre.

*Le comte d'Artois est entré tandis que Talleyrand est allé prendre sur son petit bureau un dossier qu'il présente au roi.*

Qu'est-ce que cela ?

TALLEYRAND

Ce sont les conditions que le Sénat…

LOUIS XVIII

M'impose.

TALLEYRAND

… propose à Votre Majesté.

LOUIS XVIII, p*arcourant le dossier.*

Oui, oui, oui… je vois… Bon, bon… parfait. S'il les propose c'est très bien. S'il les impose, je refuse. Nous en discuterons les termes tous les deux.

LE COMTE D'ARTOIS

Peut-être pourrions-nous…

LOUIS XVIII

C’est au prince de Talleyrand que je m’adresse.

TALLEYRAND

Le frère du Roi a peut-être une idée.

LOUIS XVIII

Le frère du Roi n’a pas à se mêler de nos affaires.

LE COMTE D’ARTOIS

Je vous sens fatigué, mal portant…

LOUIS XVIII

Je ne suis pas du tout fatigué.

LE COMTE D’ARTOIS

Ce matin, vous alliez très mal dans la voiture.

LOUIS XVIII

Je vais très bien ce soir, calmez vos inquiétudes.

*À Talleyrand.*

Oui, je veux bien rester, mais à la condition qu’on ne m’impose rien. Tout je l’accorderai, c’est entendu. Je prendrai le pays tel qu’il est… Mais…

*Montrant le dossier.*

Je vois là des mots qui vraiment pour un roi ne sont pas admissibles. Quant à la loi d’amnistie, je veux bien la signer, mais vous allez me trouver intransigeant à l’égard de certains hommes que je considère comme des régicides. Ainsi David, le peintre David, je veux qu’il soit exilé dès demain.

LE COMTE D'ARTOIS

C'est un très grand artiste.

LOUIS XVIII

Il n'en est que plus coupable. Il a voté la mort du Roi notre frère. Il partira demain.

TALLEYRAND

Un rapport de police qui m'a été remis ce soir nous apprend que David est parti pour Bruxelles, ce matin.

LOUIS XVIII

De lui-même ?

TALLEYRAND

De lui-même.

LOUIS XVIII

Il ne nous croit donc pas capable de clémence ?

TALLEYRAND

Il a peut-être eu peur.

LOUIS XVIII

C'est dommage. Que M. le duc Decazes lui fasse dire indirectement que nous saurions fermer les yeux s'il revenait.

*Se retournant vers le comte d'Artois.*

Mais ne restez donc pas tout le temps sur mon dos, monsieur mon frère.

*Le comte d'Artois s'éloigne.*

On dirait qu'il attend quelque chose.

TALLEYRAND

Peut-être.

*Le rideau tombe mais il se relève aussitôt.*

*Louis XVIII a disparu. Le comte d'Artois, Charles X à présent, est assis au bureau et Talleyrand, debout, lui parle.*

TALLEYRAND

Sire, la conquête de l'Algérie met des lauriers au front de Votre Majesté. Mais ce serait une faute grave que de dormir sur ces lauriers. L'agitation intérieure du pays me donne de sérieuses inquiétudes…

CHARLES X

Vous vous exagérez le danger, Monseigneur.

TALLEYRAND

Sire, je ne crois pas.

CHARLES X

Le roi gouverne à sa façon. Je sais très bien ce que je fais. Et, quant au droit divin, monsieur, je le restaure.

TALLEYRAND, à *part.*

Comme il a tort.

*La porte du fond s'ouvre à un seul battant et un chambellan annonce.*

LE CHAMBELLAN

Monseigneur le duc d'Orléans vient prendre des nouvelles de Sa Majesté.

CHARLES X

C'est la troisième fois qu'il vient prendre de mes nouvelles aujourd'hui.

C'est insupportable.

LE DUC D'ORLÉANS, e*ntrant*.

Comment se porte le Roi ?

CHARLES X

Bien, mon ami, très bien.

LE DUC D'ORLÉANS

Le peuple dans Paris me paraît agité, nerveux. Je sais qu'on parle de barricades et j'ai cru même apercevoir un drapeau tricolore que des gens promenaient en chantant.

CHARLES X

Mais non, mais non, mais non.

*Un temps.*

LE DUC D'ORLÉANS

Il n'y a rien que je puisse faire pour Votre Majesté ?

CHARLES X

Rien du tout, mon ami.

*Un temps. Le duc d'Orléans regarde autour de lui.*

LE DUC D'ORLÉANS

Il n'est pas laid, ce grand salon.

*Un temps.*

CHARLES X

On dirait qu'il attend quelque chose…

TALLEYRAND

Peut-être.

*Le rideau tombe mais il se relève aussitôt.*

*Charles X se promène de long en large. Le Duc d'Orléans n'est plus en scène.*

TALLEYRAND

Ne vous obstinez pas, vous avez tort.

CHARLES X

Charbonnier est maître chez lui.

*On entend alors un coup de feu. Charles X s'arrête médusé et Talleyrand qui était assis se dresse. Un temps. On entend un second coup de feu.*

TALLEYRAND

Est-ce que Votre Majesté connaît l'Angleterre ?

CHARLES X

Pas très bien.

*Talleyrand lui fait comprendre que le moment est venu pour lui de la connaître mieux.*

Vous croyez ?

*Talleyrand lui fait signe que oui.*

TALLEYRAND

Je vais vous montrer le chemin.

*Il accompagne le roi jusqu'à la porte de droite. Puis la porte de gauche s'ouvre à deux battants et le chambellan s'efface et s'incline devant le roi Louis-Philippe qui entre.*

L'avais-je prédit à Votre Majesté ?

LOUIS-PHILIPPE Ier, s*'asseyant à son bureau.*

C'était fatal, assurément ! Le droit divin, les ordonnances, le drapeau blanc… c'en est fini de tout cela. C'en est même fini, je crois, du roi de France… Soyons donc le roi des Français.

TALLEYRAND

Hum ! Hum !… Eh bien, alors… dans ces conditions-là, si Votre Majesté veut bien me le permettre, je vais rentrer chez moi.

LOUIS-PHILIPPE Ier

Vous vous sentez…

TALLEYRAND

Pas bien… et j'en fais une question de régime…

LOUIS-PHILIPPE

Vous souffrez ?

TALLEYRAND

Oui. Comme un damné.

*Talleyrand sort par la porte de gauche que lui ouvre le chambellan.*

LOUIS-PHILIPPE

Déjà !

*Louis-Philippe est seul en scène, il travaille. Son visage est tourmenté. La porte du fond s'entrouvre et une sorte de carbonaro passe la tête. Le roi se retourne. L'homme disparaît. Le même jeu de scène se reproduit à la porte de gauche. Un instant plus tard, on entend un coup de feu lointain, puis un autre, puis d'autres. Le roi se lève, prend son chapeau et son parapluie et va regarder par la fenêtre.*

LOUIS-PHILIPPE

Oui, je crois qu'il vaut mieux que je m'en aille. Tout cela, c'est un peu de ma faute, sans doute. Oh ! Et puis je n'aurais pas dû faire revenir les cendres de l'Empereur. C'était certes un beau geste, mais c'était dangereux. D'ailleurs, il arrive un moment où tout ce que l'on fait se tourne contre vous. Allons. Je connais mal l'Angleterre…

*Il met son chapeau sur sa tête et, lentement, s'en va. Les coups de feu deviennent plus rares, puis on entend un chant joyeux et, lorsque la porte du fond s'ouvre à deux battants des chambellans et des soldats font la haie devant*

*Napoléon III qui fait son entrée tandis que l'orchestre attaque : Partant pour la Syrie. Resté seul, l'Empereur s'assied, met dans un tiroir les papiers d'État qui sont restés sur le bureau et, un instant plus tard, il sonne. Un chambellan paraît.*

NAPOLÉON III

Que la fête commence !

# LE SECOND EMPIRE

*Ce tableau se passe de* 1860 *à* 1867, *c'est-à-dire pendant les plus belles années du Second Empire.*

*Le décor représente un coin du parc de Fontainebleau, à la belle saison. De grands arbres, de l'ombre et du soleil aussi.*

*Un orchestre, au loin, pendant tout ce tableau, jouera des airs d'Offenbach, de Métra, de Strauss ou bien de Waldteufel.*

*Trois belles dames très élégantes sont assises dans l'herbe au lever du rideau.*

*L'une est l'Impératrice Eugénie. Les autres sont : la marquise de Las Marismas et la baronne de Pierres.*

L'IMPÉRATRICE

On – ne – nous – aime – pas !
On ne nous a jamais aimées…

LA MARQUISE DE LAS MARISMAS

Mais, Madame…

L'IMPÉRATRICE

Jamais.
Croyez-moi bien. Je m'y connais.
On nous accepte, on nous supporte,
On reconnaît nos qualités…
Mais, gare aux attentats !
Car Monsieur Thiers et Gambetta
Sont cachés derrière la porte.

À la première occasion, soyez-en sûre,
Vous les verriez !
À leurs yeux, l'Empire est une aventure
Et leur Empereur un aventurier.
Mais que m'importe ! Ils peuvent bien
Nous détester tant qu'ils voudront.
Car, tant que les choses iront comme elles vont
En ce moment, ma chère, ils n'y changeront rien.
La France est aujourd'hui plus belle que naguère…

LA BARONNE DE PIERRES

On a de puissants alliés…

LA MARQUISE DE LAS MARISMAS

À l'horizon aucune guerre…

LA BARONNE DE PIERRES

Les d'Orléans et les Bourbons sont tous brouillés…

LA MARQUISE DE LAS MARISMAS

Morny ne laisse pas commettre une imprudence…

L'IMPÉRATRICE

Notre campagne du Mexique est oubliée…

LA BARONNE DE PIERRES

On travaille…

LA BARONNE DE LAS MARISMAS

On s'amuse…

L'IMPÉRATRICE

On s’enrichit…

LA BARONNE DE PIERRES

On danse…

LA MARQUISE DE LAS MARISMAS

Et l’on ne peut imaginer,
C’est vrai,
Ce que pourrait
Bien désirer
L’Impératrice des Français…

L’IMPÉRATRICE

Être reine de France…

LA BARONNE DE PIERRES

Je ne vois pas la différence.

L’IMPÉRATRICE

À ma place, vous la verriez.

*La comtesse de Marnésia paraît à droite et s’avance vers l’Impératrice. Simultanément, par la gauche est entrée la princesse d’Essling.*

LA COMTESSE DE MARNÉSIA

Madame, une nouvelle affreuse nous parvient,
Et j’en suis émue au possible…
Le malheureux empereur Maximilien
Vient d’être assassiné.

L’IMPÉRATRICE

Oh ! mon Dieu…

LA COMTESSE DE MARNÉSIA

C’est horrible !

LA PRINCESSE D’ESSLING

Oui, c’est un grand malheur, madame, pour la France,
Mais ce n’est pas une raison
De négliger à ce point-là ses révérences.

LA COMTESSE DE MARNÉSIA

Pardon.

*Elle fait sa révérence.*

L’IMPÉRATRICE

Ah ! Le malheureux homme. Il n’a pas eu de chance…
Et cette belle Impératrice…
Oh ! c’est affreux.
Les pauvres gens…

LA PRINCESSE D’ESSLING

Les nouvelles vont deux par deux,
Madame, d’ordinaire.
La seconde abrégeant
Le trop juste chagrin que nous fait la première.
Et j’ai la joie,
L’immense joie,
De vous annoncer, moi,
Que pendant quatre jours, ou cinq, ou six, ou plus,
Vous aurez à Paris vers la fin de ce mois
Trois visiteurs vraiment de marque :
Sa Majesté le roi de Prusse,
Le général de Moltke et Monsieur de Bismarck.

L’IMPÉRATRICE

Oh ! mon Dieu, quel bonheur !

LA MARQUISE DE LAS MARISMAS

Voilà qui va calmer tout à fait les esprits.

LA PRINCESSE D’ESSLING

C’est un succès diplomatique
Étonnant,
Magnifique…

L’IMPÉRATRICE

Et pour nous, pensez donc, tellement important.
Guillaume et Bismarck à Paris,
Mais ça n’a pas de prix,
Car c’est la paix pendant vingt ans, pendant trente ans.
Je danserai ce soir, qu’on le dise au château.

UN VALET DE PIED, a*nnonçant de la coulisse*.

La duchesse de Bassano.

L’IMPÉRATRICE

Pourquoi se fait-elle annoncer ?

LA PRINCESSE D’ESSLING

Oh ! je parie
Que cela doit cacher quelque plaisanterie.

L’IMPÉRATRICE

Laissez-la s’amuser.

LA DUCHESSE DE BASSANO, v*enant de droite et faisant sa révérence.*

Deux sentiments divers se partagent notre âme
Lorsque devant vous l'on s'incline :
L'affectueux respect que l'on vous doit, Madame,
Et la peur de tomber avec sa crinoline.
Et voici justement le sujet qui m'amène.
Car je viens vous parler d'une pétition.
Qu'à la prochaine
Occasion,
Si Votre Majesté veut bien me le permettre,
Je vais remettre
À l'Empereur, après l'avoir écrite en vers.
La Muse, hélas ! que je taquine
N'est ni celle d'Arvers,
Ni, malheureusement, celle de Lamartine.
Mais ma pétition sera quand même en vers.
Oui, Madame, en vers… et contre la crinoline.
Car nous n'en pouvons plus de cette cage à poules
Qui fait rire la foule
Et nous rend ridicule.
On nous regarde dans la rue, on nous bouscule
Et l'on fait cercle pour nous voir.
Dans les appartements
C'est plus terrible encore.
D'abord
On s'accroche partout dès qu'on veut se mouvoir.
Songez qu'il est également
Impossible que vous dansiez
D'autres danses que les lanciers.
La valse est interdite,
Et c'est un cas de grève,
Car si le cavalier vous serre d'un peu près

La crinoline se soulève
Et vous découvre les mollets…
Et Madame d'Essling vous dira que c'est laid.
Quant à s'asseoir… à trop de périls on s'expose.
On renverse une chaise, on entraîne une table.
Et ce qui rend la chose
Inquiétante, épouvantable,
C'est que, semblable à la grenouille de la fable,
Elle ne cesse de s'enfler depuis un an.
Si vous ne pouvez pas limiter sa croissance,
Un beau jour à l'instar
Du ballon de Nadar
On verra, spectacle étonnant,
Les plus jolies femmes de France
Disparaître à jamais dans un grand coup de vent.

L'IMPÉRATRICE

Ayez un peu de patience.
Vous savez bien qu'en France
Rien ne dure, hélas ! très longtemps.

LA COMTESSE DE MARNÉSIA

La comtesse de Malaret vient en courant…

LA DUCHESSE DE BASSANO

Mon Dieu, qu'a-t-elle appris !

LA PRINCESSE D'ESSLING

Quelque bêtise encore.

LA MARQUISE DE LAS MARISMAS

C'est la femme la plus naïve de Paris…

L'IMPÉRATRICE

Et c'est pour ça que je l'adore.

LA COMTESSE DE MALARET, v*enant de droite, entrant et faisant la révérence.*

Ah ! Madame, je viens d'en apprendre des choses !

L'IMPÉRATRICE

Sur qui, mon Dieu, sur qui ?

LA COMTESSE DE MALARET

Sur toutes les cocottes de Paris.
Et maintenant je sais à quels dangers s'exposent
Messieurs nos maris.
Ce qu'elles font, Madame… Eh bien, et les actrices !
C'est Monsieur de Gramont qui m'a tout raconté…

LA PRINCESSE D'ESSLING

Vous n'allez pas le répéter
Devant l'Impératrice ?

L'IMPÉRATRICE

Elle m'amuse. Laissez-la.
Alors, alors racontez-nous.

LA DUCHESSE DE BASSANO

Et dites tout.

LA COMTESSE DE MALARET

Eh ! Bien, voilà.
Elles ont des boudoirs avec de fausses glaces.
Et, derrière ces glaces,

Elles placent
Des vieux
Messieurs
Qui voient, Madame, tout… oui, tout ce qui se passe.

LA DUCHESSE DE BASSANO

Mais vous arrivez de la lune !
Je pourrais vous citer trois blondes et deux brunes,
Qui sont ici ce soir,
Et qui possèdent des boudoirs
Installés justement de la même façon.
Ce sont…

LA PRINCESSE D'ESSLING

Mais quoi… vous n'allez pas, peut-être,
Les nommer ?

LA DUCHESSE DE BASSANO

Vous les connaissez donc ?

LA PRINCESSE D'ESSLING

Ah ! je ne voudrais pas, madame, les connaître.

LA DUCHESSE DE BASSANO

Et pourtant vous les connaissez.
L'une dînait chez vous…

L'IMPÉRATRICE

Assez, duchesse, assez.
Ne la taquinez pas.

LA DUCHESSE DE BASSANO

Je veux bien ne rien dire,
À la condition que Votre Majesté
Ne me suppose pas capable de mentir.
Laissez-moi vous citer
Seulement trois personnes,
Pas cinq, mais trois,
C'est raisonnable, ça, je crois,
Oui, trois personnes,
Et je ne parle pas de la Castiglione,
Ni d'Anna Délion,
De Cora Pearl, et ni non plus
De Marguerite Bellanger, bien entendu.
Non, non, non, non, non, non,
Je parle de véritables femmes du monde,
Une brune et deux blondes,
Dont les boudoirs sont tout à fait
Agencés de la sorte…

LA PRINCESSE D'ESSLING

Voulez-vous que je sorte ?

L'IMPÉRATRICE

Parlons peinture, s'il vous plaît.

LA MARQUISE DE LAS MARISMAS

Peinture ? Eh ! Bien,
Figurez-vous que ce matin
Notre grand peintre Bouguereau
M'a raconté qu'un fou,
Nommé Cézanne, et qui, d'ailleurs,
N'est pas méchant du tout,
Venait de présenter au Salon deux tableaux,
Un paysage et quelques fleurs,

D’une telle cocasserie
Que le jury
En a bien ri
Pendant deux heures.

LA PRINCESSE D’ESSLING

Le jury du Conservatoire
N’est pas, hélas ! aussi sévère.
Il est pourtant obligatoire
Qu’on soit sévère en art.
Et Mademoiselle Sarah Bernhardt
N’a pas mérité mercredi
Ce second prix de comédie
Qu’on lui donna. Car elle a bien mal dit
Ses vers.

LA DUCHESSE DE BASSANO

Vous adorez qu’on soit sévère ?

LA PRINCESSE D’ESSLING

Je ne déteste pas qu’on soit juste, madame.

LA DUCHESSE DE BASSANO, à ***M^me^ de Las Marismas.***

Oui, ce n’est pas une femme, c’est un programme.

L’IMPÉRATRICE

Parlons théâtre, alors, plutôt.

LA COMTESSE DE MONTEBELLO, e***ntrant et faisant sa révérence.***

J’arrive à point nommé, bravo !
Monsieur Scribe a vendu samedi son hôtel

À des amis de mes parents
Pour… devinez combien… pour 800.000 francs !
On n'a jamais rien vu de tel,
C'est une espèce de scandale.
Vendre un hôtel
Un prix pareil
Dix rue Pigalle !

LA DUCHESSE DE BASSANO

Est-ce pour y construire un théâtre ?

LA COMTESSE DE MONTEBELLO

En tout cas,
Non, je ne crois pas.
Remarquez que ça m'est égal,
Mais un théâtre, rue Pigalle,
On n'imagine pas bien ça !

L'IMPÉRATRICE

Parlons musique un peu, comtesse.

LA COMTESSE DE MONTEBELLO

Ah !… ça, musique… attention,
Car, Madame, nous en avons de deux espèces
Désormais.
La première qui n'a pas de prétentions,
Qui plaît,
Qui divertit,
Qu'on applaudit
Et qu'on retient facilement…
Celle qu'on joue en ce moment.

*Elle fait allusion à la musique que l'on entend au loin et qui est d'Offenbach.*

Et l'autre qui déplaît, vous choque, vous ennuie
Et vous tire à ce point, Madame, sur les nerfs,
Que vous ne dormez pas un instant de la nuit.
Celle enfin de Monsieur Wagner.
Mais, justement, voici Madame de Latour-Maubourg,
Qui peut vous parler de la chose,
Elle, en connaissance de cause…

*À la marquise de Latour-Maubourg qui est entrée depuis un instant*

Car vous étiez hier à l'Opéra, je pense ?

LA MARQUISE DE LATOUR-MAUBOURG

Pas pour ma récompense.
Oh ! Madame, le *Tannhauser*…
Le scandale du *Tannhauser !*
Tandis qu'on sifflait tous les airs,
Tandis que le public
Hurlait, criait sans cesse,
Et se lançait des projectiles…
La princesse
De Metternich,
Simple détail,
Brisa son éventail
En traitant les siffleurs « d'espèces d'imbéciles ! »

LA COMTESSE DE MONTEBELLO

Eh bien, rien de semblable hier, aux Variétés,
À la répétition de *la Grande-Duchesse.*
Un succès fou, phénoménal et mérité

Pour la musique et pour la pièce.
D'un bout à l'autre elle a fait rire…
Et, quant à la Schneider, Madame, elle a chanté,
Ce qui n'est pas peu dire,
Comme jamais encor elle n'avait chanté !
Dans son grand air :
« Dites-lui qu'on l'a remarqué,
Distingué… »
Elle a été…

L'IMPÉRATRICE

Imitez-la…

LA COMTESSE DE MONTEBELLO

Moi, l'imiter ?

L'IMPÉRATRICE

Fredonnez l'air.

LA COMTESSE DE MONTEBELLO

Je voudrais bien…
Mais si le texte me revient,
La musique m'échappe un peu, je vous l'avoue,
Dans cette valse de Métra qu'on joue.

*L'orchestre en effet joue la Vague.*

Et puis, Madame, après Schneider !
Ah ! quelle femme merveilleuse !

LA DUCHESSE DE BASSANO

C'est ce que disent tous les hommes,
Ma chère.

LA COMTESSE DE MONTEBELLO

Hum ! tous les hommes, c'est beaucoup.

LA DUCHESSE DE BASSANO

C'est trop de combien, d'après vous ?

LA COMTESSE DE MONTEBELLO

De la moitié.

LA DUCHESSE DE BASSANO

De la moitié ?
Eh ! Bien,
Voulez-vous qu'on les nomme ?

LA COMTESSE DE MONTEBELLO

Je n'ai qu'une heure à vous donner,
Je vous préviens.

LA DUCHESSE DE BASSANO

Vous plaisantez, ma chère, une heure, c'est trop court !
Car c'est le temps qu'il nous faudrait exactement
Pour énumérer les amants,
D'une des dames de la Cour.

L'IMPÉRATRICE

Écoutez-les toutes les deux !
Mais voulez-vous bien n'être pas
Si médisantes ! C'est affreux
Tout ce que vous racontez là !

LA COMTESSE DE MONTEBELLO

Ah ! Madame, je vous admire !

L'Impératrice a désiré
N'être entourée
Que de personnes
Sur le compte desquelles
On ne pouvait rien dire.
On a pu vous en trouver huit
Pas neuf mais huit, dont la conduite
Est impeccable.
Car, disons-le, pour être bien dignes de vous,
Nous nous privons vraiment de tout
Et nous ne faisons rien de mal
Réglant ainsi notre existence sur la vôtre.
Or, aux femmes qui ne font rien de mal, je crois
Qu'il faut laisser du moins le droit
De dire un peu du mal des autres
Sans quoi…

*À ce moment, l'orchestre, au loin, vient d'attaquer l'air de la Grande-Duchesse : « Dites-lui… »*

Voilà son air !

L'IMPÉRATRICE

Fredonnez-le…

LA COMTESSE DE MONTEBELLO

Si c'est un ordre ?

L'IMPÉRATRICE

C'en est un.

LA COMTESSE DE MONTEBELLO

Bien.
Que n'ai-je votre talent, Madame, et sa santé
Elle s'avance
Et commence
À chanter…
***Dites-lui qu'on l'a remarqué, distingué,***
***Dites-lui qu'on le trouve aimable…***

***Et lorsqu'elle a fini de chanter l'air… elle s'immobilise, comme l'ont fait, en l'écoutant, l'Impératrice et ses dames d'honneur, et les neuf personnages qui sont en scène représentent alors le célèbre tableau de Winterhalter.***

# MONSIEUR THIERS

*Le décor représente un salon attenant à la salle des séances de l'Assemblée Nationale. Et la scène se passe en 1871.*

*À l'exception de M. Thiers, tous les personnages sont en scène au lever du rideau. Ils forment deux groupes de six personnes. L'un est à gauche, l'autre à droite. Mgr Dupanloup est auprès des orléanistes. Tous écoutent la voix de Gambetta qui parle en coulisse.*

LA VOIX DE GAMBETTA

N'a-t-on pas vu apparaître sur toute la surface du pays un nouveau personnel politique électoral, un nouveau personnel de suffrage universel ?… N'a-t-on pas vu les travailleurs des villes et des campagnes, ce monde du travail à qui appartient l'avenir, faire son entrée dans les affaires publiques ? N'est-ce pas l'avertissement caractéristique que le pays, après avoir essayé bien des formes de gouvernement…

*Mgr Dupanloup traverse la scène et va vers les légitimistes en attirant leur attention sur les paroles que Gambetta est en train de prononcer…*

veut enfin s'adresser à une autre couche sociale pour expérimenter la forme républicaine ?… Oui, je pressens, je sens, j'annonce la venue et la présence dans la politique d'une couche sociale nouvelle…

*La porte du fond s'ouvre et un huissier paraît et annonce :*

L'HUISSIER

Monsieur Thiers.

*M. Thiers fait son entrée.*

MONSIEUR THIERS

Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

LA VOIX DE GAMBETTA

… qui est aux affaires depuis bientôt dix-huit mois et qui est loin, à coup sûr, d'être inférieure à ses devancières.

*De longs applaudissements accueillent ces dernières paroles de Gambetta. Pendant ce temps, M. Thiers a désigné des sièges aux personnages qui sont en scène.*

MONSIEUR THIERS

*Messieurs, la France vient de traverser la période la plus douloureuse, la plus tragique de son histoire. Guerre désastreuse, et quand il m'a fallu courber la tête sous la force de l'étranger, je me suis imposé une des plus cruelles douleurs de ma vie. Puis, ce fut la Commune, plus affreuse peut-être encore que la guerre. Ayant fait prononcer la déchéance de l'Empereur Napoléon III et de sa dynastie, ayant terminé la guerre, ayant conclu la paix, j'ai dû briser la Commune. L'Assemblée Nationale, en déclarant que j'avais bien mérité de la patrie, me donne la plus grande récompense de ma vie*. Mais mon œuvre n'est pas achevée. J'ai désiré m'entretenir une dernière fois avec les représentants des princes de la Maison de France. Lorsque je fus nommé chef du pouvoir exécutif, vous avez protesté contre le titre qui m'était donné…

LE VICOMTE DE MEAUX

Non, monsieur Thiers. Nous avons, au contraire, approuvé le choix de l'Assemblée, car, je l'ai dit et je le répète, ***vous étiez inévitable***. Nous avons seulement protesté contre la présence du mot ***République*** dans ce titre de chef du pouvoir exécutif.

SAINT-MARC GIRARDIN

Sur sept cent cinquante députés, nous étions quatre cents monarchistes, monsieur Thiers. Eh bien, en face de cette majorité, le bloc de l'Union républicaine n'eût pas eu tant de force, en effet, si le mot ***République*** n'avait pas figuré dans ce décret qui vous élevait au pouvoir.

MONSIEUR THIERS

Mais veuillez donc convenir, Messieurs, ***qu'un nouvel essai de république était devenu également inévitable, car c'est la forme de gouvernement qui nous divise le moins. La République est une des choses que l'Empire nous a léguées***. Mais souvenez-vous et félicitez-moi plutôt de la précaution que j'avais prise de marquer dans ce décret le caractère purement provisoire du nouveau régime. Est-ce pour rien qu'il contient ces mots : « ***En attendant qu'il soit statué sur les institutions de la France… »***

LE DUC D'AUDIFFRET-PASQUIER

***« Vu la vacance du trône »*** eût été préférable.

MONSIEUR THIERS

Ils ne l'ont pas accepté. En mon âme et conscience, j'ai fait ce que je devais faire, et ce n'est pas ma faute, à moi, si, jusqu'ici, messieurs, vous n'avez pas su en profiter. Comprenez bien que c'est votre désunion qui gâte tout. ***Lorsque j'ai pris le pouvoir, j'étais loin de penser qu'on eût renoncé à tout***

*espoir de rétablir un jour la monarchie en France. Mais n'oubliez pas que Paris n'eût jamais ouvert ses portes à un roi élu à Bordeaux*. Hélas ! messieurs, votre désaccord a fait le jeu de vos ennemis, vous avez perdu un temps précieux, et la lueur d'espoir qui me reste en ce jour est faible, je vous l'avoue. Mon rêve eût été d'avoir la République sans les républicains. Gambetta me traite de « *sinistre vieillard »* ; moi, je qualifie son effort de « *politique de fou furieux »*… mais chaque jour je vois grandir son influence. Tout ce qu'il y a de désordonné en lui flatte le peuple, et son éloquence méridionale soulève la foule. Cependant, messieurs, tout n'est pas encore perdu, et il est évident pour moi que c'est à la monarchie unie que doivent aboutir la prudence et la sagesse que nous allons montrer aujourd'hui. Car ce n'est plus une question de jours, messieurs, c'est une question d'heures. Pour payer l'indemnité de guerre de cinq milliards imposée par l'Allemagne, j'ai dû faire un nouvel emprunt. La souscription a été ouverte ce matin et les nouvelles qu'on m'en a données déjà me laissent à penser que vous ne pouvez pas ajourner d'une heure votre réponse. Messieurs, vous avez la parole.

MONSEIGNEUR DUPANLOUP

Je me suis permis de me joindre à ces messieurs, ayant eu, ce matin, l'honneur de m'entretenir avec M. le comte de Chambord.

MONSIEUR THIERS

Monseigneur Dupanloup est à sa place ici. Puisqu'il est question de donner un monarque à la France, qui songerait à s'étonner de voir le clergé déjà représenté ?

MONSIEUR DE GONTAUT-BIRON

Nous avons transmis à M. le comte de Chambord le désistement en sa faveur de M. le prince de Joinville et de M. le duc de Nemours.

MONSEIGNEUR DUPANLOUP

Désistement confirmé par une lettre que m'adressa, ce matin, M. le duc d'Aumale…

LE GÉNÉRAL DE CHABAUD-LATOUR

Qui discuta, puis accepta le programme que le général Ducrot et moi nous lui avons soumis et qui proposait, d'une part : l'union des deux branches de la Maison de France, d'autre part : l'abrogation des lois d'exil…

SAINT-MARC GIRARDIN

En outre, M. le comte de Paris, convaincu que le sort du pays est dans la restauration de la monarchie, s'incline devant M. le comte de Chambord et reconnaît en lui le seul représentant du principe monarchique.

LE GÉNÉRAL DE CHABAUD-LATOUR

Nous attendons maintenant la réponse de M. le comte de Chambord.

L'HUISSIER, e*ntrant.*

Messieurs les représentants du prince Napoléon demandent à monsieur Thiers s'il peut les recevoir ?

MONSIEUR THIERS

Ah ! non, eux, non. C'est fini. D'ailleurs, j'ai déjà dit deux fois que je ne voulais plus voir ici ce ravissant tableau.

*Il désigne le tableau de Winterhalter qui se trouve à gauche et qui représente l'impératrice Eugénie entourée de ses dames d'honneur.*

Monsieur de Gontaut-Biron, nous vous écoutons.

MONSIEUR DE GONTAUT-BIRON

Messieurs, voici le texte du manifeste de M. le comte de Chambord : ***La France m'appellera et je viendrai à elle avec mon dévouement, mon principe et mon drapeau. À l'occasion de ce drapeau, on a parlé de conditions que je ne dois pas subir. Je suis prêt à tout pour aider mon pays à se relever de ses ruines. Le seul sacrifice que je ne puisse lui faire, c'est celui de mon honneur. Je ne laisserai pas arracher de mes mains l'étendard d'Henri IV, de François I^er^ et de Jeanne d'Arc. Je l'ai reçu comme un dépôt sacré du vieux roi, mon aïeul, mourant en exil. Il a flotté sur mon berceau, je veux qu'il ombrage ma tombe. Français, Henri V ne peut abandonner le drapeau blanc de Henri IV.***

*La consternation se peint sur tous les visages.*

Les termes de ce manifeste, Messieurs, vous disent assez que la décision de M. le comte de Chambord est irrévocable. Nous avons tout tenté, monsieur Thiers. Nous sommes allés jusqu'à lui proposer l'adoption du drapeau tricolore orné de fleurs de lys. Mais nous l'avons trouvé irréductible. Ni le drapeau fleurdelysé, ni le drapeau blanc d'un côté et tricolore de l'autre, ni la coexistence du pavillon blanc personnel au roi avec le drapeau de la nation et de l'armée, rien n'a pu l'ébranler. LL. MM. le Tzar et l'empereur d'Autriche ont usé vainement de leur influence…

MONSEIGNEUR DUPANLOUP

Sa Sainteté elle-même a bien voulu joindre sa supplication aux nôtres…

MONSIEUR DE GONTAUT-BIRON

Tout, hélas ! fut inutile.

MONSEIGNEUR DUPANLOUP

***Nous nous trouvons en présence d'un phénomène psychologique.***

SAINT-MARC GIRARDIN

Je vous trouve indulgent, Monseigneur, et si j'avais à qualifier ce phénomène, il me semble que c'est d'un autre terme que je me servirais. Permettez-moi d'opposer à la déclaration de M. le comte de Chambord ces mots émouvants de M. le duc d'Aumale parlant du drapeau tricolore : ***« Drapeau chéri auquel les Français de toute opinion et de toute origine se sont ralliés pendant la guerre et qui a été si longtemps le symbole de la Victoire. »***

MONSIEUR DE GONTAUT-BIRON

Personne n'obtiendra que M. le comte de Chambord consente à devenir, selon son expression, le roi légitime de la Révolution.

MONSIEUR THIERS

Vous direz de ma part à M. le comte de Chambord qu'il ***mérite d'être appelé le Washington français, car il aura fondé le République.***

***L'huissier entre et remet une note à M. Thiers.***

LE VICOMTE DE MEAUX

Messieurs, ne pourrions-nous pas tenter une fois encore…

MONSIEUR THIERS

Il est trop tard, messieurs. Je vous l'avais dit, je l'avais prévu et je vois s'évanouir tout espoir de restauration. Car j'ai la joie de vous annoncer qu'en six heures l'emprunt a été couvert treize fois… Le total des souscriptions s'élève à quarante-deux milliards… et la libération du territoire est avancée de deux ans. À dater d'aujourd'hui, la République est proclamée.

*Tous, très émus, s'inclinent devant M. Thiers qui remonte et s'éloigne.*

# À GIVERNY

*Le décor représente le jardin de Claude Monet. Au premier plan, une allée. Au deuxième plan, l'étang des Nymphéas. Au troisième plan, le pont de bois et son toit de glycines. Au fond, des arbres, et, partout, des fleurs.*

*Au premier plan, dos au public, Monet travaille et reproduit tout ce décor sur une toile que l'on voit. Des oiseaux chantent… Il se passe un long temps, puis on entend le bruit d'un moteur. On fait claquer une portière de voiture et, sur le pont, paraît M. Clemenceau.*

CLÉMENCEAU

Monet.

MONET

Quoi ?

CLÉMENCEAU

C'est fini.

MONET

Non ?

CLÉMENCEAU

Si. Et je viens vite vous embrasser.

MONET

Mon ami…

*Ils font chacun la moitié du chemin qui les sépare et ils tombent dans les bras l'un de l'autre.*

CLÉMENCEAU

Le dernier coup de canon a été tiré à onze heures ce matin et cette horreur est enfin terminée.

*Il pleure un instant, la tête dans ses mains.*

MONET

Asseyons-nous.

CLÉMENCEAU

Et jusqu'à la dernière minute, tous ces enfants ont été sublimes, vous savez.

MONET

Eh bien, et vous donc !

CLÉMENCEAU

Moi ? J'ai tenu ma promesse. Je leur avais dit : « *Quand vous aurez besoin de moi, à la dernière minute, vous n'aurez qu'à m'appeler.* » Ils m'ont appelé et je suis venu…

*Un temps.*

Et vous, comment ça va ?

MONET

Pas mal.

CLÉMENCEAU

Vos yeux ?

MONET

Hum, hum…

*Ils gardent le silence. Clemenceau pousse un grand soupir.*

Oui…

CLÉMENCEAU

Ah ! Quel admirable pays que le nôtre. Quelle belle place il occupe dans le monde… et comme je suis heureux que vous soyez Français, mon ami.

*Un temps, long. Il semble tout à coup désœuvré.*

Alors, maintenant… qu'est-ce qu'on va faire ?

MONET

Eh bien, et si l'on s'occupait tout de suite du monument de Cézanne… ?

FIN

# À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

***Ebooks libres et gratuits***

https://groups.google.com/g/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
**https://www.ebooksgratuits.com/**

—

**Avril 2025**

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de ***Ebooks libres et gratuits*** qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : PascalL, Jean-Marc, MichèleI, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

***Votre aide est la bienvenue !***

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.